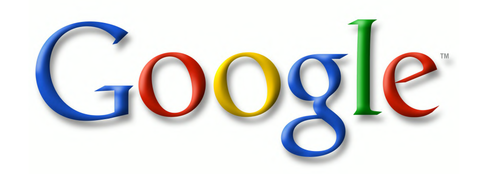
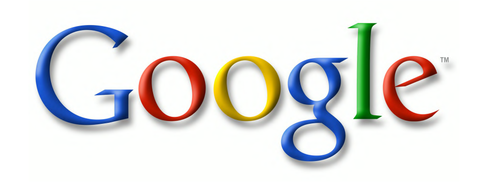
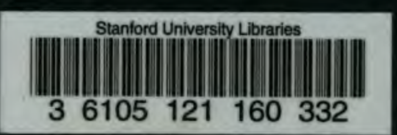
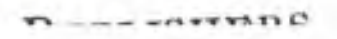
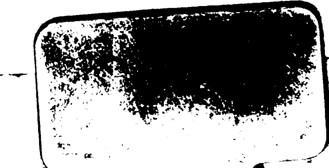





Stanford University Libraries
3 6105 121 160 332





Les Chansons de Béranger

AVEC NOTES ET COMMENTAIRES HISTORIQUES

PAR

LAMBERT SAUVEUR
DOCTEUR ES LETTRES ET EN DROIT, PRÉSIDENT
DU COLLÈGE DES LANGUES

Fit fabricando faber

NEW YORK
F. W. CHRISTERN W. R. JENKINS
BOSTON: CARL SCHŒNHOF

TYPOGRAPHY BY J. S. CUSHING & CO., BOSTON.

PRÉFACE.

Le professeur ou le conférencier, qui vient de lire quelques chansons de Béranger à ses élèves ou à son auditoire, est fort embarrassé par cette question qui lui est faite sans cesse, du moins quand c'est une femme ou un adolescent qui la pose: Où pouvons-nous trouver le livre de Béranger?

C'est cet embarras, souvent éprouvé, qui m'a donné l'idée de préparer un volume des *Chansons* qu'on pût mettre dans la bibliothèque de la famille et recommander à l'enseignement des écoles, une édition du grand chansonnier, qui laissât de côté les chansons faibles ou sans grande valeur, les mauvaises chansons surtout, les impures vulgarités, et qui renfermât au contraire tous les chefs-d'œuvre, ces chansons fameuses qui glorifient le génie de leur auteur, son cœur, ses sentiments, son bon goût, et qui l'ont mis au premier rang parmi les poètes de ce siècle.

Pour se former tout de suite une haute idée des poésies de Béranger que ce volume renferme, et en distinguer les différents genres, je recommande qu'on lise d'abord *le Juif-Errant*, *le Bonheur*, *Maudit Printemps*, *le Vieux Sergent*, *les Souvenirs du Peuple*, *Il n'est pas mort*, *les Hirondelles*, *l'Exilé*, *les Tombeaux de Juillet*, *les Escargots*, *le Grillon*. Mais qu'on lise sur-

tout *les Lutins de Montlhéri*, *le Vieux Vagabond*, *les Quatre Âges Historiques*, *les Fous*, *le Chapelet du Bonhomme.*

Ces derniers chants sont aussi beaux, aussi émouvants, aussi inspirants que les plus sublimes créations des poètes lyriques.

Les commentaires qui accompagnent chacune des chansons en expliquent le sens et le caractère, et font connaître les événements contemporains qui suscitèrent la muse du poète; aussi les personnages qu'il chante et célèbre, et ceux qu'il fouette ou chansonne.

Ce livre n'a pas été préparé pour les écoles seulement : il est destiné à tout lecteur intéressé aux lettres et à la poésie, et curieux de connaître un homme qui fut à la fois le plus populaire des écrivains français, et le plus vaillant, le plus puissant de ces braves soldats de la plume, qui combattirent durant la première moitié de ce siècle pour l'honneur et l'indépendance de la France, pour la gloire du grand empereur, pour les principes de la Révolution française, pour la République, pour le drapeau tricolore, pour la liberté, l'égalité, la fraternité des hommes, et firent la guerre aux rois, aux Bourbons, à la vieille noblesse, au vieil ordre des choses, aux privilèges, à toutes les injustices sociales, aux étrangers enfin, alliés des rois, ennemis de la société moderne, et envahisseurs de la patrie en 1814 et en 1815.

Dans les écoles, les Chansons de Béranger peuvent être mises entre les mains des jeunes gens, aussitôt qu'ils comprennent la lecture française. Le professeur trouvera dans le présent volume tout un cours

d'histoire contemporaine à enseigner, et les plus intéressantes questions sociales à discuter; et il aura pour les exercices de mémoire de la classe de petites compositions pleines de musique et de charme, que ses élèves apprendront par cœur sans travail presque, avec un doux plaisir, et le plus grand des profits.

Une dernière remarque: nous avons laissé au texte de Béranger son orthographe, sans y faire les changements voulus par la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie.* Il n'a pas non plus été mis d'accent sur l'*a* et l'*o* majuscules, quand ces lettres se présentent dans les chansons. Elles ont au contraire été accentuées dans les commentaires et les notes, comme elles le sont dans le *Dictionnaire* de Littré.

L. SAUVEUR.

BOSTON, mai 1889.

TABLE DES MATIÈRES.

LES CHANSONS DE BÉRANGER.

LE ROI D'YVETOT.

MAI 1813.

En 1813, la nation était lasse de la guerre et du despotisme :

Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours !

Dès cette première chanson, le poète prit le peuple pour sa muse, et présenta le roitelet d'Yvetot comme exemple au grand empereur.

Il fallut du courage à Béranger, qui était pauvre, et qui avait une petite place à l'Université, pour oser critiquer ainsi un homme qui imposait silence à tous les Français. Il est juste de dire pourtant, à la louange du gouvernement, que l'auteur n'eut à subir aucune persécution. Peut-être Napoléon avait le pressentiment que le jeune chansonnier ferait, après la chute de son empire et la désertion de ses adulateurs, chanter sans cesse à la France sa gloire et sa grandeur.

Il était un roi d'Yvetot[1]
  Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
  Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
      Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
      La, la.

Il faisait ses quatre repas
  Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
  Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
      Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
      La, la.

Il n'avait de goût onéreux
  Qu'une soif un peu vive;
Mais, en rendant son peuple heureux,
  Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,[2]
Sur chaque muid levait un pot[3]
      D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
      La, la.

Aux filles de bonnes maisons
  Comme il avait su plaire,

Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père.
D'ailleurs il ne levait de ban [4]
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc.[5]
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant:
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

1. Une vieille tradition rapporte que, sous la race mérovingienne un seigneur d'Yvetot, ville de Normandie, obtint que son petit domaine fût érigé en royaume.

2. *Suppôt.*—La signification étymologique du mot convient ici: SUPPOSITUS (SUB PONERE), mis dessous. C'est un inférieur qui vous sert, et ordinairement vous flatte, ou obéit à vos caprices. Les suppôts du diable travaillent sous lui à l'accomplissement de ses mauvais desseins.

3. *Muid.*—En anglais HOGSHEAD.

4. *Ban.*—Le ban est la convocation des vassaux du roi pour le service militaire. *Lever un ban,* c'est faire cette convocation. Le mot *ban* vient du bas-latin BANNUM, proclamation, publication. On battait la caisse pour annoncer qu'on allait faire une proclamation: c'était *battre un ban.*

5. *Blanc.*—Tirer au blanc, tirer à la cible, *to shoot at the bull's eye.* Le roi d'Yvetot ne convoquait pas sa noblesse aux jeux sanglants de Mars, mais aux joyeux amusements de l'arc.

ROGER BONTEMPS.

1814.

"En 1814, une portion du territoire était envahie, et le pressentiment d'un renversement général occupait déjà les esprits sérieux." BÉRANGER.

À cette époque, où les âmes étaient pleines de tristesse et de mélancolie, après les prodigieuses victoires et à l'heure des revers, le poète chante le mépris des grandeurs et de toutes les vanités. Il loue en Roger Bontemps ce que Rabelais admirait en Socrate, "un

mépris incroyable de tout ce pourquoi les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent."

Aux gens atrabilaires[1]
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.
Vivre obscur à sa guise,
Narguer les mécontents;[2]
Eh gai! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de mon père,
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours;
Mettre un manteau de bure,[3]
Vieil ami de vingt ans;
Eh gai! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Un broc que Dieu remplit,[4]
Un portrait de jeunesse,
Un coffre et rien dedans;
Eh gai! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville
Montrer de petits jeux;
Être un faiseur habile
De contes merveilleux;[5]

Ne parler que de danse
Et d'almanachs chantants,
Eh gai ! c'est la science
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vin d'élite,
Sabler ceux du canton ;[6]
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton.
De joie et de tendresse
Remplir tous ses instants ;
Eh gai ! c'est la sagesse
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,
Mon père, en ta bonté ;
De ma philosophie
Pardonne la gaieté ;
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps ;
Eh gai ! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux,
Vous, dont le char dévie
Après un cours heureux ;
Vous, qui perdez peut-être
Des titres éclatants,
Eh gai ! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.

1. *Atrabilaires.* — L'atrabilaire a la bile noire, il est mélancolique et de mauvaise humeur. (Du latin ATER, noir, et BILIS, bile.)

2. *Narguer.* — De NARICARE, froncer le nez, se moquer. Il y a un froncement du nez qui est plein de moquerie. Ce geste expressif n'est point beau ni respectueux.

3. *Bure.* — Grossière étoffe de laine. Les franciscains, récollets, capucins et autres ordres mendiants, sont habillés de bure.

4. *Broc.* — Prononcez *brô.*

5. *Merveilleux.*—L'imagination est la grande faculté des enfants. Les histoires merveilleuses, contes de fées, etc., les charment et les fascinent.

6. *Sabler.* — Sabler un verre de vin, c'est l'avaler tout d'un coup; le contraire de boire à petits coups. On déguste mieux en buvant à petits coups.

LES GUEUX.

1812.

En 1812, avant la guerre de Russie, Napoléon était arrivé à l'apogée de sa gloire. À cette époque, si quelque chose comptait encore en France après les hauts faits militaires, c'était la richesse. Les pauvres n'étaient rien, ni non plus les gens d'esprit. Béranger proteste en célébrant les *gueux* qu'il proclame les plus heureux des hommes, qu'il exalte même: comme eux le Christ fut pauvre, et le plus grand de tous les poètes, Homère, ne possédait qu'une besace et un bâton.

Notre chansonnier aima du reste toujours le pauvre peuple et ne s'en sépara jamais. "Ne vous laissez pas

transplanter dans les salons dorés, dit-il; ils ne tarderaient pas à vous séparer de vos amis d'enfance et de jeunesse. Déjà homme d'expérience, je me suis cramponné à mon berceau et à mes vieux amis. Aussi que de fois, après avoir pris place à de somptueux banquets, au milieu de connaissances nouvelles, j'ai été dîner, le lendemain, dans une arrière-boutique ou dans une mansarde pour me retremper auprès de mes compagnons de misère! J'y gagnais de ne pas rester étranger aux classes inférieures, pour qui je devais chanter et à l'amélioration desquelles j'aurais voulu pouvoir contribuer."

Les gueux, les gueux,[1]
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Des gueux chantons la louange,
Que de gueux hommes de bien!
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté:
J'en atteste l'Évangile;
J'en atteste ma gaieté.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Au Parnasse la misère
Longtemps a régné, dit-on ;
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand ;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe;
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit?[2]
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

L'Amitié, que l'on regrette,
N'a point quitté nos climats;
Elle trinque à la guinguette,[3]
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

1. *Gueux.*—Celui qui est dans la misère, assez pauvre pour mendier, et qui souvent mendie. Ceux qui chassent le pauvre, quand il demande la charité, le méprisent et le traitent de *gueux.* Ceux qui l'as-

sistent, et ont pitié de lui, se contentent de le nommer pauvre ou mendiant. On dit : il est *gueux* comme un rat, il est pauvre comme Job.

2. *Grabat.* — Un méchant lit, la couche du pauvre.

3. *Guinguette.* — Cabaret des environs des villes, où le peuple boit, s'amuse et danse les jours de fête. Vénus y folâtre sur l'herbette avec les amours, et Toinon avec Perrette, à la musique des violons. On y boit du petit vin, qu'on apelle *ginguet;* ce mot est probablement l'étymologie de *guinguette.* Ce peut aussi être *giguer,* qui signifie danser la *gigue,* une danse ancienne très vive et très gaie. Ainsi à la guinguette, on boit le petit vin et on danse la gigue, et Vénus y préside à tous les plaisirs. — La *guinguette* fait penser à l'ode d'Horace, "*Solvitur acris hiems,*" l. i., ode 4, laquelle chante le printemps : "Le rude hiver a fait place au zéphyr, dit-il ; la prairie a perdu son manteau de givre ; aux douces clartés de la lune Vénus a réveillé les danses et les chansons ; les nymphes unies aux grâces ingénues frappent la terre en cadence. . . . Saluons, mes amis, le doux printemps ; la pâle mort viendra bientôt, et dans le royaume de Pluton nous n'aurons plus de jeux, plus de fêtes, plus de plaisirs." C'est ainsi que le poète latin invite les Romains aux amusements de la *guinguette.*

LE DIEU DES BONNES GENS.

"Béranger avait la philosophie familière et souriante ; il croyait qu'on pouvait rendre la sagesse accessible

et facile, la vulgariser à l'usage du grand nombre. Le christianisme était chose vivante à ses yeux, et il lui semblait que 89 n'avait été qu'un fort coup de cloche pour séculariser décidément la charité. C'est ainsi qu'il l'entend, et il le confesse : Je suis beaucoup plus chrétien qu'on ne le suppose, écrivait-il un jour à l'abbé de Pradt; on ne me traiterait pas d'antichrétien, si on ne faisait du christianisme un moyen politique. À vingt ans, il faisait maigre le vendredi saint, quoique le maigre l'incommodât." SAINTE-BEUVE.

Et encore : "Béranger croit en Dieu comme Rousseau, et avec plus de conséquence, car il est optimiste, ce qui va bien avec la foi en un Être supérieur et bon."

À toutes les époques du monde les hommes ont créé une divinité à leur image, et l'on peut dire avec vérité qu'il y a un Dieu des bonnes gens et un Dieu des mauvaises, des cruelles ou des méchantes gens. Les bonnes gens, c'est-à-dire les hommes qui aiment facilement leurs semblables, qui sont charitables, doux pour tout être et pour toute chose, indulgents envers tous, prêts à pardonner toujours et à excuser, qui souffriraient d'être réduits à condamner, et qui jamais n'auraient le cœur de damner ou de condamner à mort, ces hommes qui ne savent maudire ni l'auteur des choses, ni les autres hommes, ni la nature, qui cherchent leurs modèles dans le doux Jésus, dans François de Sales, Vincent de Paul ou les sœurs de charité, ces bonnes gens-là ont imaginé un Dieu qui leur ressemble, et qui gouverne le monde avec un amour immense, une bonté, une miséricorde infinie. C'est à ce Dieu, beaucoup plus père que roi, que Béranger se con-

fie, et c'est à lui qu'il pensait à ses derniers moments, quand il dit à l'abbé Jouselin, son curé : "Votre caractère vous donne le droit de me bénir. Moi aussi, je vous bénis. Priez pour moi et pour tous les malheureux : ma vie a été celle d'un honnête homme. Je ne me rappelle rien dont j'aie à rougir devant Dieu."

Il est un Dieu ; devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.[1]
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligents.[2]
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite où l'on voit l'indigence,[3]
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,[4]
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.[5]
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie !
Moi, pour braver des maîtres exigeants,[6]
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris, Albion nous défie;
Mais les destins et les flots sont changeants:
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre!
Nous touchons tous à nos derniers instants:
L'éternité va se faire comprendre;
Tout va finir, l'univers et le temps.
O chérubins à la face bouffie,[7]
Réveillez donc les morts peu diligents.
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur! non, Dieu n'est point colère;
S'il créa tout, à tout il sert d'appui:
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et vous, amours, qui créez après lui,
Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants.[8]
Le verre en main, que chacun se confie
Au Dieu des bonnes gens.

1. Il est permis de demander à Dieu, mais seulement les choses qui nous élèvent moralement, ces grâces que nous ne serions pas embarrassés de demander tout haut devant le monde entier, et jamais pour nous seuls.

2. Il y a du mal dans le monde, du mal moral et du mal physique, des misères pour le corps, l'âme et

l'esprit. Béranger ne veut pas que nous accusions Dieu d'en être l'auteur, ni même que nous doutions de sa providence. Ne nous a-t-il pas donné le plaisir, sinon le bonheur, et n'est-ce pas assez pour proclamer sa sagesse aussi bien que sa bonté?

3. *L'indigence* est la privation des choses utiles à la vie. C'est moins cruel que la *misère*, qui est la privation des choses nécessaires. Celle-ci eût éveillé notre chansonnier, ou plutôt l'eût empêché de dormir.

4. Il ne veut rien sacrifier aux puissants de ce monde, il aime mieux se reposer sur la bonté de Dieu.

5. Le diadème dont les anciens rois ceignaient leur front.

6. Pendant que les rois rampaient devant Napoléon, Béranger osa faire *le Roi d'Yvetot*.

7. *Bouffi.*—Enflé, gonflé. L'étymologie de ce mot est une onomatopée qui se rattache au bruit qu'on fait en soufflant *pu*, *bu*. De là une nombreuse dérivation: un *bouffon*, grand faiseur de grimaces et qui aime à grossir ses joues; l'opéra *bouffe; bouffer:* celui qui bouffe renferme sa colère en lui-même et se contente d'enfler sa face; une *bouffette* de rubans; une *boursouflure* de style, le contraire du simple et du naturel; *pouf*, il fait pouf, le voilà tombé (avec bruit); les *poufs* que les femmes portaient autrefois sur la tête, coiffure compliquée, vaste et bouffie; *pouffer de rire*.—Ajoutez à tout ceci l'anglais *to rebuff*, *to rebuke*, *to puff*, *puffer*, *puffin* (lequel a un gros ventre); *pooh; to pop.*—Tous ces termes donnent l'idée d'un gonflement.

8. Dieu a tout créé et il conserve tout; il nous a

donné les fruits de la terre, et ces délices de l'âme, l'amitié et l'amour: en retour donnons-lui, non la crainte servile, mais l'amour filial. N'ayons pas peur, contentons-nous d'aimer: telle est la douce philosophie de Béranger et des bonnes gens.

ADIEUX DE MARIE STUART.

Marie Stuart, reine d'Écosse, née le 5 décembre 1542, exécutée le 18 février 1587, était fille de Jacques V, roi d'Écosse, et de Marie de Lorraine, fille du duc de Guise. Son père mourut quelques jours après sa naissance. Pour l'enlever à Henri VIII, qui voulait donner sa main à son fils Édouard, sa mère l'envoya en France à l'âge de six ans. Elle y fut élevée et fiancée au dauphin, fils de Henri II.

Marie gagna tous les cœurs par sa beauté et son intelligence. — "Quand elle vint sur les quinze ans, dit Brantôme, sa beauté commença à paraître comme la lumière en plein midi." Et la reine Catherine de Médicis disait: "Notre petite reinette écossaise n'a qu'à sourire pour faire tourner toutes les têtes françaises."

Elle fut mariée au dauphin, plus tard François II, le 24 avril 1558. Elle devint veuve "au bel avril de ses plus beaux ans," à l'âge de dix-huit ans.

Mal vue de Catherine de Médicis, Marie résolut de retourner en Écosse, et s'embarqua à Calais, le 15 août 1561. C'est ce moment de sa vie que rappelle

notre chanson, inspirée au poète par le passage suivant de Brantôme, témoin oculaire du douloureux départ.

"S'estant élevé un petit vent frais, on commença à faire voile. Marie, sans songer à autre action, s'appuye les deux bras sur la pouppe de la galère du costé du timon, et se mist à fondre en grosses larmes, jettant toujours ses beaux yeux sur le bord, et répétant sans cesse: — Adieu, France! adieu, France! — Et lui dura cet exercice debout près de cinq heures, jusques qu'il commença à faire nuict, qu'on lui demanda si elle ne se vouloit point oster de là et soupper un peu." Elle échappa à la croisière anglaise, grâce à un brouillard qui s'éleva le lendemain, et que Brantôme dénonce comme un emblème de ce royaume d'Écosse, *brouillé, brouillon* et *malplaisant*.

Adieu, charmant pays de France,
  Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France,
  Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais :
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
  Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours ;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
  Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux ;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

MA VOCATION.

Assurément Béranger était appelé à chanter et à faire chanter les autres. Jamais homme ne trouva mieux sa vocation, et aucun poète ne choisit plus heureusement son genre. Il s'est acquis dans la chanson une gloire sans pareille ; il y est maître et roi autant que l'est La Fontaine dans la fable ou Molière dans la comédie. "Ses chansons ont chaque année fait la joie de millions d'hommes, dit Goethe ; elles sont devenues l'admiration, non pas seulement de la France, mais de toute l'Europe instruite."

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant ;[1]
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand ;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit ;
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant ;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant ;

De leur morgue tranchante[2]
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.[3]
La liberté m'enchante,
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

L'Amour, dans ma détresse,
Daigna me consoler ;
Mais avec la jeunesse
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante
Mon cœur en vain pâtit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas ?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

1. Il fut, dit-il, plusieurs fois atteint de dangereuses maladies, et sujet, dès le berceau, aux fièvres et aux plus violentes migraines.

2. *Morgue.* — C'est une contenance fière et dédaigneuse, grave, austère, que l'on prend pour se faire craindre ou pour imposer le respect. Les grands sont souvent pleins de morgue. Celui qui vous morgue vous dévisage, c'est-à-dire qu'il vous regarde longuement, fixement, et des pieds à la tête, comme s'il voulait vous mesurer: ses yeux disent qu'il vous trouve petit auprès de sa grandeur. Cette signification de *morgue* s'accorde avec l'étymologie MURGA, qui signifie visage en languedocien.

3. À la formation de l'Université impériale, il avait obtenu dans les bureaux une place de mille francs: il n'y en avait pas au-dessous.

LE VIEUX MÉNÉTRIER.

NOVEMBRE 1815.

"Cette chanson fut faite au milieu des proscriptions et des exécutions qui ternirent la seconde restauration, et qui durent lui aliéner pour longtemps les cœurs vraiment généreux et patriotiques." BÉRANGER.

On ne saurait trop admirer ce chant de paix et d'amour. Tous les cœurs peuvent se réunir et battre à l'unisson sous le vieux chêne du ménétrier; Bourbons et Bonapartistes, l'humanité entière doit se réjouir de l'invitation du poète à la danse du village et à l'embrassement fraternel de tous les partis.

Je ne suis qu'un vieux bonhomme,
Ménétrier du hameau; [1]
Mais pour sage on me renomme,
Et je bois mon vin sans eau.
Autour de moi sous l'ombrage
Accourez vous délasser.
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux chêne;
C'est l'arbre du cabaret.
Au bon temps toujours la haine
Sous ses rameaux expirait.
Combien de fois son feuillage
Vit nos aïeux s'embrasser!
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le maître,
Quoiqu'il soit votre seigneur:
Il doit du calme champêtre
Vous envier le bonheur;
Triste au fond d'un équipage,
Quand là-bas il va passer,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église
Celui qui vit sans curé,
Priez que Dieu fertilise
Son grain, sa vigne, son pré.
Au plaisir s'il rend hommage, [2]
Qu'il vienne ici l'encenser. [3]
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille
Votre héritage est fermé,
Ne portez plus la faucille
Au champ qu'un autre a semé.
Mais, sûrs que cet héritage
A vos fils devra passer,
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.[4]

Quand la paix répand son baume
Sur les maux qu'on endura,
N'exilez point de son chaume
L'aveugle qui s'égara.
Rappelant après l'orage
Ceux qu'il a pu disperser,
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.[5]

Écoutez donc le bonhomme ;
Sous son chêne accourez tous.
De pardonner je vous somme :
Mes enfants, embrassez-vous.
Pour voir ainsi d'âge en âge
Chez nous la paix se fixer,
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

1. *Ménétrier.* — Un homme qui joue du violon pour faire danser.

2. *S'il.* — Le couplet n'est pas très clair : cet *il* se rapporte à *celui qui vit sans curé.*

3. *L'encenser.* — Encenser le plaisir.

4. Ce couplet est obscur. Il me paraît signifier : quand votre bien n'est défendu que par une faible palissade,

n'allez pas enlever le bien du voisin. Votre héritage sera alors protégé par le respect de tous pour la justice, et vous serez sûrs qu'il passera à vos fils.

5. L'obscurité est encore grande dans ces vers. Voici les faits qui aident à les comprendre : en 1815, après les Cent-Jours, la paix répandait son baume sur les maux de la guerre. Cependant, aux yeux des Bourbons revenus au pouvoir, les partisans de Napoléon étaient des criminels. Considérez-les, dit le Ménétrier, comme des aveugles qui s'égarèrent, et ne les exilez pas. Rappelez et réunissez, ajoute-il, ceux que l'orage des Cent-Jours a divisés et dispersés.

LE MARQUIS DE CARABAS.

Novembre 1816.

Les passions royalistes de 1816 furent extrêmes : les plus cruelles vengeances étaient exercées contre les amis de la liberté et contre ceux de l'empereur. "Tant de violences mêlées à tant de ridicules, dit Sainte-Beuve, suscitèrent la gaîté vengeresse de Béranger."

Le grand chansonnier, qui était bon, aimait mieux chanter les gloires de la France que chansonner ceux qui la déshonoraient, mais quand le spectacle du ridicule ou du mal avait excité son indignation, l'ironie de sa muse devenait du mépris, sa moquerie était terrible, et ses couplets résonnaient comme un cri vengeur poussé par la patrie irritée.

Le Marquis de Carabas est le représentant de ces

nobles qui émigrèrent lorsque la Révolution s'accomplit, plutôt que de se soumettre aux réformes et au nouvel ordre des choses. Un grand nombre parmi eux s'avilirent au point d'entrer dans les armées ennemies et de faire la guerre à leur pays. Revenus en France avec les Bourbons en 1815, ces hommes osèrent cependant être fiers, reprendre leurs grands airs, et réclamer à hauts cris des privilèges et des droits dorénavant abolis, et qui étaient une insulte au reste de la nation. Béranger leur fit sentir le fouet de sa satire.

Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis;
Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Aumôniers, châtelains,
Vassaux, vavassaux et vilains,[1]
C'est moi, dit-il, c'est moi
Qui seul ai rétabli mon roi.
Mais s'il ne me rend
Les droits de mon rang,
Avec moi, corbleu![2]
Il verra beau jeu.[3]
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Pour me calomnier,
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,[4]
Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin le Bref.
D'après mon blason,
Je crois ma maison
Plus noble, ma foi,
Que celle du roi.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?
La marquise a le tabouret.[5]
Pour être évêque un jour
Mon dernier fils suivra la cour.
Mon fils le baron,
Quoique un peu poltron,
Veut avoir des croix:
Il en aura trois.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos.
Mais l'on m'ose parler d'impôts!
A l'État, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien.
Grâce à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au préfet
Dire un peu son fait.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir,
Remplis pour moi ton encensoir.

Vous, pages et varlets,[6]
Guerre aux vilains, et rossez-les ![7]
Que de mes aïeux
Les droits glorieux
Passent tout entiers
A mes héritiers.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

1. *Vavassaux.*—Mot inventé par Béranger et mis pour *vavasseur,* lequel est le vassal d'un vassal. C'est le latin VAVASSOR, VASSUS VASSORUM.

2. *Corbleu.*—Ce juron, de même que ces autres jurons, *sambleu, morbleu* et *ventrebleu,* a mis bleu en place de Dieu : corps de Dieu, sang de Dieu, etc. On a altéré ces mots pour se distraire de leur horrible signification.

3. *Beau jeu.*—Un beau jeu aux cartes, c'est de bonnes cartes entre les mains. Voir un tel jeu fait plaisir. Mais on dit ironiquement *il verra beau jeu* pour signifier il sera puni.

4. "Le marquis de Carabas, dit M. Littré, est le protégé du Chat botté, dans le conte de Perrault. Ce marquis, loin d'être noble était le fils d'un meunier, ce que Béranger a conservé dans sa chanson."

5. *Avoir le tabouret :* avoir le droit de s'asseoir sur un tabouret pendant le souper du roi et au cercle de la reine.

6. *Varlets.*—Simples gentilshommes, moins que des barons. On n'emploie plus ce terme. Il a la même étymologie que *valet,* une contraction de *vasselet,* qui est le diminutif de vassal.

7. *Rossez.*—Battre quelqu'un violemment, le traiter à coups de bâton, comme une *rosse*, laquelle est un mauvais cheval.

LE VILAIN.

"Mon père était né dans un cabaret de village, ce qui ne l'empêchait pas d'affecter des prétentions à la noblesse. Il les appuyait de folles traditions de famille qui lui ont fait me donner, dans mon acte de naissance, la particule féodale dont il se para toujours, et à laquelle ma mère, bien que fille de tailleur, ne tenait pas moins que lui." BÉRANGER.

Vers 1812, le poète mit lui-même un *de* devant son nom, afin qu'on le distinguât d'autres Béranger, à qui l'on avait attribué certaines de ses chansons. Longtemps le faubourg Saint-Germain le crut noble, ce qui ajoutait encore à la haine qu'il lui portait pour ses attaques contre la royauté. Le vicomte de Chateaubriand fut cependant son ami et son admirateur. Il parle comme suit de ce *vilain* illustre:—"Je repose avec plaisir mes yeux sur cette figure plébéienne, après avoir regardé tant de faces royales; je compare ces types si différents: sur les fronts monarchiques on voit quelque chose d'une nature élevée, mais flétrie, impuissante, effacée; sur les fronts démocratiques paraît une nature physique commune, mais on y reconnaît une haute nature intellectuelle; le front monarchique a perdu la couronne; le front populaire l'attend."

Hé quoi! j'apprends que l'on critique
Le *de* qui précède mon nom.

Êtes-vous de noblesse antique?
Moi, noble? oh! vraiment, messieurs, non.
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur vélin.
Je ne sais qu'aimer ma patrie . . .
Je suis vilain et très-vilain . . .
    Je suis vilain,
    Vilain, vilain.[1]

Ah! sans un *de* j'aurais dû naître;
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,
Jadis mes aïeux ont d'un maître
Maudit le pouvoir absolu.
Ce pouvoir, sur sa vieille base,
Étant la meule du moulin,
Ils étaient le grain qu'elle écrase.
Je suis vilain et très-vilain,
    Je suis vilain,
    Vilain, vilain.

Mes aïeux jamais dans leurs terres
N'ont vexé des serfs indigents;
Jamais leurs nobles cimeterres
Dans les bois n'ont fait peur aux gens.
Aucun d'eux, las de sa campagne,
Ne fut transformé par Merlin[2]
En chambellan de Charlemagne.[3]
Je suis vilain et très-vilain,
    Je suis vilain,
    Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles
Mes braves aïeux n'ont pris part;
De l'Anglais aucun dans nos villes
N'introduisit le léopard;[4]

Et quand l'Église, par sa brigue,
Poussait l'État vers son déclin,
Aucun d'eux n'a signé la Ligue.[5]
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière,
Vous, messieurs, qui, le nez au vent,[6]
Nobles par votre boutonnière,
Encensez tout soleil levant.
J'honore une race commune,
Car, sensible, quoique malin,[7]
Je n'ai flatté que l'infortune.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

1. *Vilain.*—De VILLA, une maison de campagne. Le vilain est un campagnard, un paysan, un roturier. La société ancienne était divisée en nobles et en vilains ou roturiers.

2. *Merlin.*—Enchanteur fameux dans les romans de la Table ronde.

3. En 1815, beaucoup d'hommes d'ancienne noblesse, fatigués de vivre à la campagne, dans leurs châteaux, sollicitèrent des emplois dans l'antichambre de Louis XVIII, que le poète traite de Charlemagne. Quel Charlemagne!

4. *Léopard.*—Le drapeau des Anglais. À l'époque où vint Jeanne d'Arc pour sauver la patrie, une partie de la noblesse française avait abandonné le drapeau national pour suivre le léopard des Anglais.

5. *Ligue.* — On dit la *Ligue* et la *sainte Ligue.* C'est une union qu'avaient formée les catholiques de France pour combattre les protestants : ils firent la guerre à Henri IV.

6. *Le nez au vent.* — Ils cherchent de quel côté vient le vent, un vent nouveau qui se lève, apportant faveur et puissance, afin de se tourner de ce côté-là pour présenter leurs respects et leurs hommages. Ils mettent le nez au vent comme pour flairer les événements.

7. *Malin.* — Béranger aime à dire de petites méchancetés, à l'adresse des nobles surtout et des ennemis du peuple, pour se divertir et divertir les autres. Il est *malin.* Cela n'empêche pas qu'il soit sensible, dit-il, et qu'il ait bon cœur : il n'a jamais flatté les puissants, qui sont durs, superbes et injustes ; c'est l'infortune seule qu'il a flattée quelquefois.

LES OISEAUX.

Janvier 1816.

"En 1816, au mois de janvier, Arnault, banni, quitta la France, et nous le conduisîmes jusqu'au Bourget, qui était pour ainsi dire alors la limite du royaume, le reste étant, de ce côté-là, placé sous l'occupation étrangère. Le soir, dans une chambre d'auberge, à table avec un jeune officier de gendarmerie chargé de veiller sur cette frontière, et qui déplorait les malheurs de la patrie, je chantai au pauvre proscrit la chanson des *Oiseaux,* tristes adieux, suivis d'adieux plus tristes encore." Béranger.

À la même époque d'autres hommes célèbres furent jetés hors de leur patrie; parmi eux: Carnot, Sieyès, le peintre David, Cambacérès, les maréchaux Soult et Grouchy, les généraux Vandamme, Excelmans, Drouet d'Erlon. Carnot et plusieurs de ses compagnons moururent dans l'exil.

C'est à M. Arnault que Béranger devait d'être entré dans les bureaux de l'Université. Sa chanson des *Oiseaux* est un tendre hommage de sa reconnaissance. Et quelles consolations il adresse à son ami: La France est malheureuse sous un gouvernement qui poursuit de ses rancunes la gloire et la liberté. C'est l'hiver ici. Nous envions ton exil, car il ressemble au départ des oiseaux qui vont sur d'autres rivages chercher le calme et le printemps. Plus que toi nous avons à gémir. Heureux qui peut s'éloigner quelques instants pour revenir après les orages!

L'hiver, redoublant ses ravages,
Désole nos toits et nos champs;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants:
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissons!
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants.

Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,[1]
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants !
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne[2]
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

1. Les Français retenus en France par le devoir, les affaires, l'attachement au sol de la patrie.

2. Ce *vieux chêne* est une noble et touchante image de la France. Il convient de choisir le plus fort des arbres, celui qui tient le mieux tête aux orages, pour représenter cette vieille et puissante nation, qui a soutenu tant de luttes, pendant des siècles, et qui reste toujours debout, fière et pleine d'espérance, comme aux plus beaux jours de sa longue histoire.

MON HABIT.

Si cette chanson est une fantaisie poétique, il faut dire que la fantaisie est ici très sérieuse au fond, pleine d'enseignement et même de satire. Notre habit est fort près de nous : à travers l'habit on voit le corps et l'on devine presque l'âme. Nous connaissons un homme à son habit : sa simplicité ou le contraire, son bon ou son mauvais goût, la vanité ou la gravité de ses pensées, la vulgarité ou l'élévation de son esprit, la rectitude même ou le dévergondage de sa vie. En un mot, l'habit c'est presque l'homme, et quand Béranger dit dans son refrain : *Mon vieil ami, ne nous séparons pas,* c'est pour s'encourager lui-même à ne point changer de parti, à rester toujours fidèle au même drapeau, au même culte, celui du peuple, de la patrie, de la Révolution, et aussi de la gloire française.

La satire de la chanson tombe sur les fats qui exhalent le musc et l'ambre, sur ceux-là surtout qui remplissent les antichambres des grands, et qui sollicitent les faveurs de tous les pouvoirs, sur Paillasse, sur tous ces paillasses qui flattèrent Napoléon sous l'Empire, puis Louis XVIII quand l'empereur alla à l'île d'Elbe, puis encore Napoléon quand il revint, puis de nouveau Louis XVIII après Waterloo :

Fi du dépouillé
Qui m'a bien payé !
Fêtons l'autre à la ronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde !

A peine a-t-on fêté c'lui-ci,
Que l' premier r'vient-z en traître.
Moi qu'aime à dîner, Dieu merci,
J' saute encor sous sa f'nêtre.
Mais le v'là r'chassé,
V'là l'autre r'placé.
Viv' ceux que Dieu seconde!
N' saut' point-z à demi,
Paillass', mon ami:
Saute pour tout le monde!

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise:
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.

Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?[1]
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats;[2]
La fleur des champs brille à ta boutonnière:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil;[3]
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.[4]
Attends un peu; nous finirons ensemble:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

1. Les grands méprisent les solliciteurs rampants et faiseurs de courbettes, qui remplissent leurs antichambres.

2. Béranger n'accepta jamais aucune décoration: il voulut rester indépendant de tous les pouvoirs. En place d'un ruban, il mettait une fleur à son habit: *la fleur des champs brille à ta boutonnière.*

3. Dans les courses et les tracas de la vie on expose sans cesse aux déchirements habit, corps et âme.

4. *Mettre habit bas.* — Mourir. Cette expression est fort comique et admirablement dans le ton de la chanson.

LA BONNE VIEILLE.

Les lignes suivantes de M. Perrotin, l'éditeur des *Chansons* de Béranger, diront tout ce que nous désirons savoir sur *la Bonne Vieille:* "Mademoiselle Judith était la jeune fille la plus douce et la mieux élevée. Béranger ne la connut qu'en 1796, au moment où elle allait avoir dix-huit ans. Il la rencontra chez une tante fort respectable, mademoiselle Robe, qui l'élevait et qui lui laissa, en 1818, les chétifs débris d'une fortune détruite par la Révolution. Quoiqu'elle n'ait demeuré sous le toit de Béranger qu'à partir de 1835, on peut dire que cette amie a partagé sa vie tout entière : elle n'est morte que trois mois avant lui. Elle avait été fort belle ; elle avait conservé jusque dans la vieillesse l'art de chanter avec pureté et avec grâce ; pleine de sens, elle était pour lui une digne compagne. Il n'y a que deux chansons de Béranger où reste gravé le souvenir de mademoiselle Judith. C'est la *Bonne Vieille,* l'une des pièces les plus tendrement émues qu'il ait écrites, et la ravissante romance dont le refrain est :

Grand Dieu, combien elle est jolie !

Le jour où mademoiselle Judith fut enterrée, il voulut la suivre jusqu'à la tombe ; il ne put aller que jusqu'à l'église, appuyé péniblement au bras d'un ami, et, le cœur gros de douleurs étouffées, il rentra dans son appartement désert. Les soins empressés, les consolations de ses amis, le fortifièrent pour l'apparence ; il fit ce qu'il put pour supporter encore sa vie

affligée et meurtrie ; mais la maladie et le chagrin ne devaient lui laisser que bien peu de jours, et des jours bien tristes !"

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable ?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons ;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux [1]
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.

Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons ;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.[2]

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs ;
A mon portrait quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible,
Où pour toujours nous nous réunissons ;[3]
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

1. *Preux.* — Le mot est synonyme de *vaillant* ou *brave.* On dispute encore sur son étymologie.

2. Bonne vieille, dites aux futurs défenseurs de la patrie que ce n'est pas pour flatter l'empereur que j'ai chanté sa gloire, car il était alors enchaîné à Sainte-Hélène, mais pour consoler mon pays, à l'heure des revers, quand l'aquilon détruisait nos lauriers.

3. L'amour nous porte à croire dans une autre vie, à l'heure surtout où nous allons quitter ceux que nous aimons. — " Ô heures de suprême joie et d'ineffables émotions, dit George Sand, quand la mère retrouvera son enfant, et les amis les dignes objets de leur amour ! Aimons-nous en ce monde, nous qui y sommes encore, aimons-nous assez saintement pour qu'il nous soit permis de nous retrouver sur tous les rivages de l'éternité avec l'ivresse d'une famille réunie après de longues pérégrinations."

QU'ELLE EST JOLIE!

Qu'ils sont heureux les amoureux et éloquents! ils disent à celle qu'ils aiment bien plus que les autres hommes ne puissent lui dire. Ils sont poètes au moins cette fois dans leur vie: ils ont une vision idéale, ils ajoutent encore à la beauté de la bien-aimée, ils l'embellissent, ils la créent presque et en font l'unique déesse. De là la fascination de celle qui écoute et sa joyeuse défaite.

"Elle n'est pas laide non plus, ma sœur, ni endormie; mais vous, combien êtes-vous plus belle!—Ainsi, tu me trouves gentille plus que ta sœur? dit la fillette à Vincent.—Beaucoup plus, répondit-il.—Et qu'ai-je de plus?—Mère divine! Et qu'a le chardonneret de plus que le troglodyte grêle, sinon la beauté même, et le chant, et la grâce? Comme l'eau de mer Vincenette a les yeux bleus et limpides.... Les vôtres sont noirs comme jais; et quand sur moi ils étincellent, il me semble que je bois une rasade de vin cuit. De sa voix déliée et claire, lorsqu'elle chantait ma sœur, j'avais grand plaisir à entendre son doux accord; mais vous, la moindre petite parole que vous me disiez, ô jouvencelle! plus que nulle chansonnette enchante mon oreille et trouble mon cœur.

"Toi qui gazouilles dans ton lit, va lentement, va lentement, petit ruisseau! parmi tes galets sonores ne fais pas tant de bruit! pas tant de bruit, car leurs deux âmes sont parties dans le même rayon de feu, parties comme une ruche qui essaime..... Laissez-les se perdre dans les airs pleins d'étoiles!" MISTRAL.

Grands dieux, combien elle est jolie,
Celle que j'aimerai toujours!
Dans leur douce mélancolie
Ses yeux font rêver aux amours.
Du plus beau souffle de la vie
A l'animer le ciel se plaît.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Elle compte au plus vingt printemps.
Sa bouche est fraîche, épanouie;[1]
Ses cheveux sont blonds et flottants.
Par mille talents embellie,
Seule elle ignore ce qu'elle est.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et cependant j'en suis aimé.
J'ai dû longtemps porter envie
Aux traits dont le sexe est charmé.[2]
Avant qu'elle enchantât ma vie,
Devant moi l'Amour s'envolait.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et pour moi ses feux sont constants.
La guirlande qu'elle a cueillie
Ceint mon front chauve avant trente ans.
Voile qui parez mon amie,
Tombez; mon triomphe est complet.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

1. *Épanouie.* — Ouvert, mais ouvert comme s'ouvre le bouton de rose. C'est ainsi qu'on dit que le cœur s'épanouit, ou l'âme, ou le visage. Le ciel aussi s'épanouit, à la chaleur des doux rayons du soleil.

2. Dans son désir d'être aimé, il a porté envie à cette beauté qui charme la femme.

LA PETITE FÉE.

1817.

Voici une chanson fantastique, qui nous porte délicieusement dans le monde du merveilleux, de la fée Urgande, grande à peine de quatre doigts, dont la baguette assurait le bonheur à ceux qu'elle touchait, et qui voyageait dans une conque de saphir, traînée par huit papillons. Marraine d'un roi (un autre roi que Louis XVIII), c'est elle qui nommait les ministres, *braves gens soumis à la loi,* qui n'avaient pas de secrets pour le peuple, qui n'abusaient pas du pouvoir; et elle nommait les juges à qui elle inspirait justice et clémence. La paix régnait parmi les sujets de son royal filleul, et si l'ennemi voulait envahir le pays, on l'obligeait à se retirer. Ah ! quel bon temps c'était là ! — La critique du gouvernement de la Restauration est apparente dans le refrain :

Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette.

Renversez les idées de chacun des couplets, et vous aurez un tableau de l'état des choses en 1817. L'at-

taque est couverte, comme voilée, spirituelle, déjà puissante au fond. Elle n'est pas violente cependant, ni irritée; ce n'est pas encore la trompette guerrière du rossignol, que le poète fera retentir plus tard, quand il aura perdu patience; c'est un tranquille et mystérieux sifflement, le sifflement moqueur du merle, artiste inconnu en Amérique, siffleur incomparable, qui répand une douce poésie dans les prairies de France et sur les haies, au crépuscule du soir.

Enfants, il était une fois
Une fée appelée Urgande;
Grande à peine de quatre doigts,
Mais de bonté vraiment bien grande.
De sa baguette un ou deux coups
Donnaient félicité parfaite.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Dans une conque de saphir,
De huit papillons attelée,
Elle passait comme un zéphyr,
Et la terre était consolée.
Les raisins mûrissaient plus doux;
Chaque moisson était complète.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres;
Braves gens soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs registres.

Du bercail ils chassaient les loups
Sans abuser de la houlette.[1]
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Les juges, sous ce roi puissant,
Étaient l'organe de la fée ;
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux
La clémence n'était muette.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne ;
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Dans un beau palais de cristal,
Hélas ! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal ;
Au plus fort l'Asie est livrée.
Nous éprouvons un sort plus doux ;
Mais pourtant, si bien qu'on nous traite,[2]
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

1. *Houlette.* — Les Bourbons abusèrent souvent de la houlette. Le bon berger chasse les loups, et ne se sert pas sans nécessité de sa houlette pour lancer

des mottes de terre aux moutons, quand ils sont au pâturage. — Pauvres moutons ! il y a aussi les chiens qui font la police du troupeau, et leur mordent la queue plus que de raison pour les rappeler à l'ordre.

2. Quelle ironie !

LE JUIF-ERRANT.

"Grand nombre de mes chansons ne sont que des inspirations de sentiments intimes; ce sont là mes filles chéries: voilà tout le bien que j'en veux dire au public." BÉRANGER.

Si *le Juif-Errant* n'est pas la plus belle de ces filles chéries, parmi lesquelles brillent avec elle *le Bonheur, les Bohémiens, les Contrebandiers, le Vieux Vagabond*, elle est assurément la plus fascinante de toutes. Doucement mélancolique et rêveuse, elle est à la fois si divine et si humaine, toute pleine de Jésus et de sa grande loi d'amour ! — "L'inspiration de cette admirable ballade, dit Sainte-Beuve, c'est la perpétuité de la course maudite, la folle rage du tourbillon : la moralité n'y vient que d'une façon détournée et secondaire; on n'a pas le temps de l'entendre." — Il faut prendre le temps d'entendre cette haute moralité et relire jusqu'à ce qu'on ait tout compris. Le grand critique est ici en défaut. La course maudite, la rage du tourbillon, c'est la portion fantastique, poétique ou artistique de la chanson ; mais la moralité, voilà sa grande portion, l'inspiration du sentiment intime de Béranger, la vertu de charité, qu'il pratiqua lui-même toute sa

vie, jusqu'au milieu de sa pauvreté, avec le zèle le plus touchant, et qu'il nous fait enseigner aujourd'hui par le *Juif-Errant.*

Cet infortuné insulta Jésus portant sa croix. Il fut pour cela condamné à errer sur la terre jusqu'à la fin du monde, et déjà plus de dix-huit siècles l'ont vu courir sans cesse, chassé toujours par le tourbillon. Est-ce parce qu'il n'a pas reconnu la divinité du crucifié, parce que son esprit n'a pas compris les dogmes profonds et les mystères cachés de la religion nouvelle? Les théologiens disputent sur ces mystères, et les inquisiteurs condamnaient aux supplices et à la mort ceux qui refusaient de professer leur foi. Mais le crucifié ne fut ni théologien ni inquisiteur; il n'était venu que pour établir une morale, la loi d'amour et de charité: maudit soit celui qui n'aime pas son frère et qui ne compatit pas à ses souffrances! Le juif a insulté un frère courbé sous la croix de son supplice: là est son crime, et pour cela son terrible châtiment:

Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.

Chrétien, au voyageur souffrant[1]
Tends un verre d'eau sur ta porte:
Je suis, je suis le Juif-Errant,
Qu'un tourbillon toujours emporte.
Sans vieillir, accablé de jours,
La fin du monde est mon seul rêve.
Chaque soir j'espère toujours:
Mais toujours le soleil se lève.[2]
Toujours, toujours,

Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.[3]

Depuis dix-huit siècles, hélas !
Sur la cendre grecque et romaine,
Sur les débris de mille États,
L'affreux tourbillon me promène :
J'ai vu sans fruit germer le bien,
Vu des calamités fécondes ;[4]
Et, pour survivre au monde ancien,
Des flots j'ai vu sortir deux mondes.[5]
    Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Dieu m'a changé pour me punir :
À tout ce qui meurt je m'attache.
Mais du toit prêt à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache.
Plus d'un pauvre vient implorer
Le denier que je puis répandre,
Qui n'a pas le temps de serrer
La main qu'en passant j'aime à tendre.
    Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.[6]

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
Sur le gazon, au bord de l'onde,
Si je repose mes douleurs,
J'entends le tourbillon qui gronde.
Eh ! qu'importe au ciel irrité
Cet instant passé sous l'ombrage ?

Faut-il moins que l'éternité[7]
Pour délasser d'un tel voyage?
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Que des enfants vifs et joyeux
Des miens me retracent l'image;
Si j'en veux repaître mes yeux,
Le tourbillon souffle avec rage.
Vieillards, osez-vous à tout prix
M'envier ma longue carrière?[8]
Ces enfants à qui je souris,
Mon pied balaiera leur poussière.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Des murs où je suis né jadis
Retrouvé-je encore quelque trace?
Pour m'arrêter je me roidis;
Mais le tourbillon me dit: "Passe!
Passe!" Et la voix me crie aussi:
"Reste debout quand tout succombe,
Tes aïeux ne t'ont point ici
Gardé de place dans leur tombe."[9]
Toujours, toujours.
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

J'outrageai d'un rire inhumain
L'Homme-Dieu respirant à peine[10] . . .
Mais sous mes pieds fuit le chemin . . .
Adieu, le tourbillon m'entraîne.[11]

Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange;
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.[12]
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

1. *Chrétien.*—Dans sa soif le Juif-Errant frappe à la porte du chrétien, et c'est au chrétien qu'il adresse tout son discours. N'est-ce pas au disciple de celui qui aima ses frères au point de vouloir mourir pour eux qu'il doit aller de préférence pour obtenir assistance et pitié?

2. Quel sort que celui de cet homme qui ne vieillit pas, qui souhaite la fin du monde, et dont la seule espérance est que le soleil ne se lèvera pas demain!

3. *Toujours.*—Cet adverbe est ici d'une tristesse, d'une mélancolie extrêmement touchante, et sa répétition forme le plus beau des refrains. En le lisant ou en le chantant, il faut mettre dans la voix des larmes et de la désespérance.

4. Le bien hélas! n'engendre pas toujours le bien et le bonheur, tandis que le mal pousse facilement et produit des misères sans fin. C'est comme le bon grain et l'ivraie.

5. L'Amérique et l'Océanie.

6. N'est-ce pas touchant? Cet homme, sans cœur quand il rencontra le crucifié, est devenu sensible, bon et charitable, vrai disciple de celui qu'il insulta. Ce n'est pas une âme damnée, il trouvera repos et bonheur après toutes ses courses, dans une autre vie.

7. Il faut qu'il marche aussi longtemps que la terre tournera, mais il aura cette éternité pour se reposer.

8. Une longue carrière est un malheur pour lui, car il verra mourir tous ces enfants qu'il aime.

9. Quelle infortune! il lui est interdit de s'arrêter un moment dans le lieu où il naquit, et pour lui il n'y aura aucune place dans le tombeau des aïeux.

10. Son crime.

11. Son châtiment, qui est infligé à l'instant.

12. Voilà la moralité exprimée: Chrétiens, si vous n'êtes chrétiens que de nom, si vous ne pratiquez pas la grande loi évangélique, la loi de charité, n'importe vos dogmes, vos prières et votre croyance, comme moi vous serez punis.

LES ÉTOILES QUI FILENT.

1820.

"Le désir de voir naître une poésie toute populaire, c'est-à-dire puisée dans les idées et les sentiments du peuple, a toujours préoccupé Béranger. Il a toujours cru que plus la civilisation faisait de progrès, plus la poésie se réfugiait dans les classes inférieures. C'est pourquoi il travailla longtemps au genre pastoral, où il espérait pouvoir être vrai sans bassesse, et simple au moins, s'il ne pouvait être naïf.

"Les *Étoiles qui filent,* cette croyance populaire, étaient un sujet qu'il s'était promis de traiter en idylle. La chanson ayant fini par l'emporter dans son esprit sur tous les autres genres dont il s'était

occupé, il chanta les étoiles, et ce ne fut pas le seul sujet d'idylle qu'il fit servir ainsi au succès de sa muse nouvelle." (*Note de Béranger.*)

Berger, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux.[1]
Oui, mon enfant; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.
Berger, sur cet azur tranquille
De lire on te croit le secret:
Quelle est cette étoile qui file,[2]
Qui file, file, et disparaît?

Mon enfant, un mortel expire;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait[3]...
Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

Mon enfant, qu'elle est pure et belle!
C'est celle d'un objet charmant,
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt[4]...
Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très-grand seigneur nouveau-né.
Le berceau qu'il a laissé vide,
D'or et de pourpre était orné.

Des poisons qu'un flatteur distille,
C'était à qui le nourrirait[5] . . .
Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

Mon enfant, quel éclair sinistre !
C'était l'astre d'un favori
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait[6] . . .
Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

Mon fils, quels pleurs seront les nôtres !
D'un riche nous perdons l'appui.
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait[7] . . .
Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

C'est celle d'un puissant monarque ! . . .
Va, mon fils, garde ta candeur ;
Et que ton étoile ne marque[8]
Par l'éclat ni la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait :
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.[9]

1. Les hommes ont cru, et les gens simples croient encore, que les astres ont une influence sur notre des-

tinée, et que chacun de nous a son étoile au ciel, les uns une bonne étoile, les autres une mauvaise. Cet astre règle nos jours et s'éteint avec nous.

2. Le peuple prend pour des étoiles qui tombent du firmament ces petits corps lumineux que l'on voit pendant la nuit traverser l'air et s'éteindre presque aussitôt. On les nomme étoiles filantes ou étoiles tombantes. Dans notre chanson, chaque étoile qui file ou qui tombe représente une vie qui s'achève.

3. Au sortir de la table et au moment où il s'endormait, celui-ci est visité par la mort.

4. Elle allait se marier quand la mort vint la frapper, sans se soucier de sa beauté, de son bonheur, de son amour, de la tendresse de son amant, ni de son hymen qu'elle interrompt.

5. Voilà l'étoile d'un mortel qui venait de naître dans la pourpre et l'or, et est flatté dès le berceau. Elle file et disparaît. On peut lui dire bon voyage, car les courtisans l'auraient gâté et corrompu.

6. Ceux qui servent les caprices des princes tournent le dos aussitôt que leur étoile a filé. C'est à un autre, au soleil levant, qu'ils courent maintenant adresser leurs hommages.

7. Hélas! pourquoi le bienfaiteur de l'humanité, l'ami des pauvres, doit-il mourir quand il y a encore des malheureux qui frappent à sa porte?

8. *Marque.*—Marquer est ici verbe neutre et signifie être marquant, distingué, faire impression: Que ton étoile ne se fasse pas distinguer des autres étoiles pas son éclat ou sa grandeur.

9. La dernière étoile est celle d'un monarque: Ce

n'est rien, dit le poète, ce n'est qu'une étoile qui file. Celui-là seul qui est utile mérite d'être pleuré.

LE TEMPS.

Cette douce et mélancolique chanson fait penser au chef-d'œuvre de Lamartine, *le Lac*. Là aussi il y a deux amants, mais un seul, le poète lui-même, se retrouve *près des flots chéris* où ils furent heureux, et il se rappelle en gémissant les supplications de sa bien-aimée :

"O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

"Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

"Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : " Sois plus lente" ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

"Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons !"

Près de la beauté que j'adore
Je me croyais égal aux dieux,
Lorsqu'au bruit de l'airain sonore[1]
Le Temps apparut à nos yeux.
Faible comme une tourterelle
Qui voit la serre des vautours,
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Devant son front chargé de rides,
Soudain nos yeux se sont baissés ;
Nous voyons à ses pieds rapides
La poudre des siècles passés.
A l'aspect d'une fleur nouvelle[2]
Qu'il vient de flétrir pour toujours,
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Je n'épargne rien sur la terre,
Je n'épargne rien même aux cieux,
Répond-il d'une voix austère :
Vous ne m'avez connu que vieux.
Ce que le passé vous révèle
Remonte à peine à quelques jours.[3]
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Sur cent premiers peuples célèbres,
J'ai plongé cent peuples fameux
Dans un abîme de ténèbres,
Où vous disparaîtrez comme eux.
J'ai couvert d'une ombre éternelle
Des astres éteints dans leur cours.[4]
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Mais, malgré moi, de votre monde,
La volupté charme les maux ;
Et de la nature féconde
L'arbre immense étend ses rameaux.
Toujours sa tige renouvelle
Des fruits que j'arrache toujours.[5]
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Il nous fuit ; et près de le suivre,
Les plaisirs, hélas ! peu constants,
Nous voyant plus pressés de vivre,
Nous bercent dans l'oubli du Temps.[6]
Mais l'heure en sonnant nous rappelle
Combien tous nos rêves sont courts ;
Et je m'écrie avec ma belle :
Vieillard, épargnez nos amours !

1. L'heure qui sonne nous avertit du temps qui passe.

2. Une existence que le Temps vient de détruire

3. L'histoire du monde, quelque haut qu'elle remo ... nte, rencontre le Temps déjà vieux : il existait depuis ... ant de siècles quand nos annales ont commencé !

4. Ces *astres éteints* peuvent représenter de grands peuples ou de grands hommes, arrêtés par le Temps dans le cours de leur existence, ou aussi de vé ... ritables astres : il y a des étoiles si loin de nous, qui mettent si longtemps à nous envoyer leur lumière, qu'elles sont mortes depuis des siècles au moment où elles nous éclairent encore. Certaines étoiles parais ... sent pour la première fois à nos yeux plus de deux mille ans rive ; après le départ de la lumière de leur centre ... lumineux,

et bien des étoiles télescopiques mettent dix mille ans à faire le voyage.

5. Le Temps est ici une divinité cruelle et impitoyable : il déplore que les mortels trouvent des plaisirs pour charmer leurs maux, et aussi que l'arbre de la vie produise sans cesse de nouveaux fruits. En vain il arrache, il tue : la nature féconde est inépuisable et remplacera tous ceux qui meurent.

6. Nos plaisirs ne durent guère et sont toujours près de suivre le Temps dans sa course rapide. Cependant, ils nous font oublier souvent le terrible marcheur ; mais hélas ! l'heure sonne qui nous dit : Mortels ! vos rêves de bonheur vont passer.

LE BONHEUR.

Voici une des *filles chéries* du poète, l'expression de ses sentiments intimes et d'un esprit qui vagabonde dans les champs de la rêverie.

Le bonheur n'est jamais où nous sommes, il est toujours *là-bas, là-bas,* ailleurs ou dans l'avenir. Nous courons sans cesse après lui, espérant toujours le trouver, et nos courses sont aussi variées que nombreuses. Nous échouons dans tous nos voyages, mais nous espérons encore pour demain, et nous ne cessons de courir jusqu'au jour où, vieux et las, nous nous tournons tristement vers nos plus jeunes pour leur dire : Le Bonheur est une chimère, et l'Espérance une divinité décevante. Mais, grâce à Dieu ! nos plus jeunes ne croiront pas en notre expérience, et traverse-

ront comme nous la vie, bercés et soutenus au milieu des misères humaines par la douce et riante déesse. Et si l'homme croit dans une autre existence, l'Espérance ne l'abandonnera même pas au terme de sa carrière, mais lui montrant le ciel, elle lui dira :

Courez, courez ; doublez le pas,
Pour le trouver là-haut, là-haut,
Là-haut, là-haut.

Pour trouver le bonheur *là-haut,* aimons-nous ici bas : " Aimons-nous dans ce monde, dit George Sand, aimons-nous assez saintement pour qu'il nous soit permis de nous retrouver sur tous les rivages de l'éternité avec l'ivresse d'une famille réunie après de longues pérégrinations."

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas ? dit l'Espérance :
Bourgeois, manants, rois et prélats,[1]
Lui font de loin la révérence.
C'est le Bonheur, dit l'Espérance.
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.[2]

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sous la verdure ?
Il croit à d'éternels appas,
Même à l'amour qui toujours dure.
Qu'on est heureux sous la verdure !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.[3]

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, à la campagne?
D'enfants et de grains, Dieu! quel tas![4]
Quels gros baisers à sa compagne!
Qu'on est heureux à la campagne!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une banque?
S'il est un plaisir qu'il n'ait pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque.
Qu'on est heureux dans une banque!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.[5]

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une armée?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.
Qu'on est heureux dans une armée!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.[6]

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sur un navire?
L'arc-en-ciel brille dans ses mâts;
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.[7]

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, c'est en Asie?
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.
Qu'on est heureux dans cette Asie!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.[8]

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, en Amérique?
Sous un arbre il met habit bas
Pour présider sa république.
Qu'on est heureux en Amérique!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.[9]

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans ces nuages?
Ah! dit l'homme enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages.
Enfants, courez vers ces nuages;
Courez, courez; doublez le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.[10]

1. *Manant.* — Mot ancien, employé pour paysan, qui vient du vieux verbe *manoir,* du latin MANERE, demeurer. Le manant demeurait dans les limites de la terre du seigneur et n'avait pas le droit d'en sortir. Le terme est devenu très méprisant.

2. L'Espérance montre à tous quelque chose là-bas, à l'horizon, une vision séduisante, fascinante, et aussitôt

tous tendent le cou prêts à s'élancer vers la belle apparition : C'est le bonheur, dit l'Espérance, courez, courez, et tous les hommes se précipitent au galop, à l'envi.

3. Première course : vers l'amour, sous la verdure. Mais hélas ! l'amour même ne dure pas. Voilà une illusion perdue.

Qu'importe si ce joyeux mensonge ne dure qu'un instant ! y a-t-il autre chose de bon dans la vie, une autre chose qu'on regrette à sa dernière heure, quand on se retourne pour regarder tout le passé, et qu'on voit çà et là dans le souvenir un ou deux petits bouquets ? Ces fleurs d'amour, cette poésie, voilà tout ce que nous voudrions retrouver et ressaisir pour les emporter avec nous dans un autre monde :

Malheureux ! cet instant où votre âme engourdie
A secoué les fers qu'elle traîne ici-bas,
Ce fugitif instant fut toute votre vie ;
Ne le regrettez pas.

4. Quel beau spectacle pour le fermier, au temps de la récolte, de contempler ce doux tas de ses enfants et de ses gerbes, qui roulent ensemble, tour à tour dessus et dessous ! C'est lui qui a fait pousser tout cela, et dans sa fierté paternelle, il fait sonner de gros baisers sur les joues de sa fermière. — Mais hélas ! cela ne dure pas, et voilà une seconde illusion perdue.

5. Un troisième voyage, celui-ci vers la richesse. Avec de l'or on se procure tout ce qui se vend au marché. Cela paraît considérable, mais en réalité c'est si peu ! On ne trouve au marché aucune des meilleures choses, ni la santé, ni le repos de la conscience, ni l'esprit, ni le bon sens, ni le courage, ni les

hautes pensées, ni l'amour des hommes, rien de ce qui assure à l'homme le *mens sana in corpore sano,* ou l'estime de ses frères et les bénédictions de Dieu. — Voilà donc une troisième illusion perdue.

6. Demandez aux grands hommes de guerre si leur ambition a jamais été satisfaite, et s'ils ne s'écrient pas tous à la fin avec Lamartine: La gloire est une chimère.

Et qu'est-ce que la gloire? Un vain son répété,
Une dérision de notre vanité,
Un nom qui retentit sur des lèvres mortelles,
Vain, trompeur, inconstant, périssable comme elles,
Et qui, tantôt croissant et tantôt affaibli,
Passe de bouche en bouche à l'éternel oubli;
Nectar empoisonné dont notre orgueil s'enivre,
Qui fait mourir deux fois ce qui veut toujours vivre!

7. La cinquième entreprise de l'homme, c'est de voyager, traverser les mers, courir d'Europe en Amérique, ou d'Amérique en Europe. Ce plaisir dure bien peu, et ce n'est qu'un plaisir ou une distraction, point le bonheur. Encore une illusion qu'il faut perdre.

8. Le luxe asiatique: les fous qui cherchent le bonheur dans cet insensé voyage en reviennent vite à jamais désillusionnés, aussitôt du moins qu'ils retrouvent leur bon sens.

9. Ah! voilà un beau voyage, vers la simplicité américaine, et un président qui préside sa république sous un arbre, en manches de chemise. C'est comique et charmant, mais c'est de l'histoire ancienne, n'est-ce pas, mesdames? un rêve, que vous ne nommeriez pas un doux rêve, et dont vous seriez heureuses de vous réveiller.

10. L'introduction explique ce dernier couplet, le plus beau de la chanson, et le plus émouvant : c'est comme un saule pleureur sur un tombeau.

MAUDIT PRINTEMPS.

Quelle ravissante fantaisie que ce délicieux développement de la seconde strophe du *Bonheur :* le premier voyage de l'homme, la course vers l'amour. *Il croit à d'éternels appas, même à l'amour qui toujours dure :* il ne croit à rien d'autre, ne voit que cela, n'estime aucune autre chose au monde. Lui seul embellit tout, même les jours de frimas et les orages de l'hiver :

Non, rien d'aussi beau que la neige !

Et le printemps, avec ses oiseaux, ses fleurs, ses feuilles ? — S'il nous enlève la bien-aimée, si ses feuilles nous en cachent la vue, qu'il soit maudit !

Je la voyais de ma fenêtre
A la sienne tout cet hiver :
Nous nous aimions sans nous connaître,
Nos baisers se croisaient dans l'air.
Entre ces tilleuls sans feuillage,
Nous regarder comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage ;
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

Il se perd dans leur voûte obscure,[1]
Cet ange éclatant qui là-bas
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux un jour de frimas :

Ils l'appelaient, et leur manège
Devint le signal des amours.[2]
Non, rien d'aussi beau que la neige !
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

Sans toi je la verrais encore,
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche comme on nous peint l'Aurore
Du Jour entr'ouvrant les rideaux.[3]
Le soir encor je pourrais dire :
Mon étoile achève son cours ;
Elle s'endort, sa lampe expire.
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

C'est l'hiver que mon cœur implore :
Ah ! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours ?
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

1. La voûte des arbres lui enlève la vue de celle qu'il aime.

2. Quand les oiseaux l'appelaient, il savait qu'elle allait se montrer : leurs cris et leur manège étaient un signal pour lui.

3. Chez Alfred de Musset, c'est le Soleil qui entre dans la chambre de l'Aurore :

"*Rappelle-toi, quand l'Aurore craintive*
Ouvre au Soleil son palais enchanté ;
Rappelle-toi, lorsque la nuit pensive
Passe en rêvant sous son voile argenté."

LOUIS XI.

"Un jour, au printemps de 1827, autant qu'il m'en souvient, Victor Hugo aperçut dans le jardin du Luxembourg M. de Chateaubriand, alors retiré des affaires. L'illustre promeneur était debout, arrêté et comme absorbé devant des enfants qui jouaient à tracer des figures sur le sable d'une allée. Victor Hugo respecta cette contemplation silencieuse, et se contenta d'interpréter de loin tous les rapprochements qui devaient naître, dans cette âme orageuse de René, entre la vanité des grandeurs parcourues et ces jeux d'enfants sur la poussière. En rentrant, il me raconta ce qu'il venait de voir et ajouta: Si j'étais Béranger, je ferais de cela une chanson. Par ce seul mot, Victor Hugo définissait merveilleusement, sans y songer, le petit drame, le cadre indispensable que Béranger anime: qu'on se rappelle *Louis XI* et *l'Orage*." SAINTE-BEUVE.

C'est vrai: qu'on s'imagine le chansonnier à Plessis-lez-Tours, où le terrible roi s'était retiré avec son ministre Tristan, l'exécuteur de ses cruautés, un jour de fête, quand les heureux villageois sautent et dansent aux sons des musettes et des chansons; avec son horreur du despotisme et son amour du peuple, le poète sentira naître toute seule dans son esprit la chanson de *Louis XI.*

Heureux villageois, dansons:
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes[1]
Et chansons!

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,
Louis, dont nous parlons tout bas,[2]
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
S'il peut sourire à nos ébats.[3]

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
Louis se retient prisonnier :
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même ;
Surtout il craint son héritier.[4]

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Voyez d'ici briller cent hallebardes
Aux feux d'un soleil pur et doux.
N'entend-on pas le *Qui-vive* des gardes
Qui se mêle au bruit des verrous ?[5]

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Il vient! il vient! Ah! du plus humble chaume[6]
Ce roi peut envier la paix.
Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,[7]
A travers ses barreaux épais?

Heureux villageois, dansons:
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Dans nos hameaux quelle image brillante
Nous nous faisions d'un souverain!
Quoi! pour le sceptre une main défaillante!
Pour la couronne un front chagrin!

Heureux villageois, dansons:
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne:
L'horloge a causé son effroi.
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne
Pour un signal de son beffroi.[8]

Heureux villageois, dansons:
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Mais notre joie, hélas ! le désespère ;
Il fuit avec son favori.
Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
A ses enfants il a souri.[9]

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

1. *Musettes.* — Le mot *musette*, synonyme poétique de cornemuse, s'emploie souvent comme ici pour tout instrument joyeux. Proprement, c'est un instrument de musique champêtre, formé d'une espèce de sac de cuir et de deux tuyaux.

2. On a si peur de ce roi cruel qu'on n'ose en parler tout haut.

3. *Ébats.* — Le mot n'a pas de singulier. Ce sont des mouvements folâtres du corps ; aussi des divertissements qui mettent le corps en joie et en mouvement. Ainsi on peut nommer les danses des ébats, mais non les échecs : voilà un divertissement qui ne donne guère de plaisir au corps.

4. Son héritier n'avait cependant que treize ans quand il mourut, mais il s'était lui-même révolté contre son père, le roi Charles VII. Mauvais fils, il craignait que son fils ne lui ressemblât un jour.

5. Le tyran s'enfermait dans sa maison du Plessis-lez-Tours comme dans une cage. Il avait fait mettre tout à l'entour de son château, dit Philippe de Comines, de gros barreaux de fer, en forme de grosses

grilles, et placer dans les fossés dix arbalétriers pour tirer à ceux qui en approcheraient avant que la porte fût ouverte. La porte ne s'ouvrait qu'à huit heures, et nul n'entrait que par le guichet.

6. Poétiquement on dit *chaume* pour *chaumière.*

7. À cinquante-sept ans il était très pâle et maladif, dit Michelet.

8. *Beffroi.* — Tour dans laquelle est la cloche d'alarme; aussi la cloche elle-même. C'est ici ce dernier sens.

9. Il faut, de crainte de l'irriter, le dire bon et joyeux, alors qu'il est méchant et triste. C'est dans le même sentiment que les Grecs nommaient les furies bonnes déesses, *Euménides.*

L'ORAGE.

Les orages de la politique et de la société ne touchent pas l'heureuse et innocente enfance. Ils chantent quand nous luttons et quand nous pleurons.

Chers enfants, dansez, dansez !
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, chantez, dansez !

A l'ombre de vertes charmilles,[1]
Fuyant l'école et les leçons,
Petits garçons, petites filles,
Vous voulez danser aux chansons.

En vain ce pauvre monde
Craint de nouveaux malheurs:
En vain la foudre gronde,
Couronnez-vous de fleurs.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage:
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, chantez, dansez!

L'éclair sillonne le nuage,
Mais il n'a point frappé vos yeux.[2]
L'oiseau se tait dans le feuillage;
Rien n'interrompt vos chants joyeux.
J'en crois votre allégresse;[3]
Oui, bientôt d'un ciel pur
Vos yeux, brillants d'ivresse,
Réfléchiront l'azur.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage:
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Vos pères ont eu bien des peines;
Comme eux ne soyez point trahis.
D'une main ils brisaient leurs chaînes;
De l'autre ils vengeaient leur pays.
De leur char de victoire
Tombés sans déshonneur,
Ils vous lèguent la gloire:
Ce fut tout leur bonheur.[4]

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage:
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas! vos yeux se sont ouverts.
C'était le clairon des Barbares
Qui vous annonçait nos revers.[5]
Dans le fracas des armes,
Sous nos toits en débris,
Vous mêliez à nos larmes
Votre premier souris.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage:
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Vous triompherez des tempêtes
Où notre courage expira:
C'est en éclatant sur nos têtes
Que la foudre nous éclaira.[6]
Si le Dieu qui vous aime
Crut devoir nous punir,
Pour vous sa main ressème
Les champs de l'avenir.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage:
Par l'espoir gaiement bercés
Dansez, chantez, dansez!

Enfants, l'orage, qui redouble,
Du sort présage le courroux.
Le Sort ne vous cause aucun trouble,
Mais à mon âge on craint ses coups;
S'il faut que je succombe
En chantant nos malheurs,
Déposez sur ma tombe
Vos couronnes de fleurs.[7]

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage:
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, chantez, dansez!

1. *Charmilles.* — Allée de charmes ou d'autres petits arbres qui forment un mur de verdure. C'est là que les enfants de la chanson font l'école buissonnière, un des plus doux plaisirs du jeune âge.

2. Ils n'ont pas vu l'éclair qui inquiète l'homme et même les oiseaux.

3. En regardant les enfants joyeux, nous sourions un moment malgré nos terreurs et nos maux, et nous sommes presque entraînés à croire à un ciel plus pur et à un meilleur avenir.

4. Vos pères ont souffert à travers la Révolution et l'Empire: leurs espérances de liberté et de domination ont été trahies. Cependant ils ont brisé leurs chaînes dans la Révolution et vengé leur pays sous l'Empire. Ils vous lèguent la gloire, leur seul bonheur.

5. Ces enfants sont nés dans des années terribles, quand les barbares, Anglais, Prussiens, Russes et

Autrichiens, ravageaient les terres du peuple que le glorieux vaincu de Waterloo appelait *la grande nation.*

6. C'est vrai: on comprit, quand la foudre tomba, qu'il n'aurait pas fallu livrer à un seul homme les destinées d'une nation. Pour l'avoir fait, la France fut punie.

7. Qu'elles sont touchantes ces paroles de celui de tous les écrivains qui aima le plus sa patrie, qui célébra le plus hautement ses triomphes, et qui souffrit le plus de la voir malheureuse !

LE VIEUX SERGENT.

1823.

Le Vieux Sergent et quatre ou cinq des chansons qui vont suivre, *le Vieux Drapeau, les Souvenirs du Peuple, le Cinq Mai, les Hirondelles, l'Exilé,* sont les grands chants patriotiques et libéraux du poète national. Le sentiment qui les inspire et les a dictés, c'est tout ensemble l'amour de la patrie; la haine de l'étranger, qui l'a envahie et a fait la guerre à la Révolution française; l'amour de cette Révolution qui a proclamé les droits de l'homme et la suppression des classes sociales; l'amour aussi, grand et profond, fidèle et jusqu'à la tombe, du grand empereur, le soldat couronné de la Révolution; et enfin l'amour du drapeau tricolore, de ce drapeau qui fit le tour de l'Europe pendant la Révolution et sous l'Empire, emportant partout avec lui les idées libérales et gé-

néreuses de la liberté, de l'égalité et de la fraternité des hommes ; et comme corollaire le mépris des Bourbons et de leur drapeau blanc, ramenés en France après les jours de gloire, en 1814 et en 1815, par les ennemis de la patrie.

Les paroles suivantes de Sainte-Beuve et celles de Béranger surtout serviront d'introduction à cette série de chansons :

"Béranger avait naturellement l'âme patriotique, cela ne se donne pas ; il sentait de certaines douleurs, de certaines joies comme bien des gens d'esprit, qui l'ont applaudi pourtant, ne les ont jamais senties, et comme le peuple directement les sent : de là cette intime et longue communauté entre le peuple et lui, quoiqu'il eût dans le talent de ces finesses dont les œuvres populaires peuvent à la rigueur se passer. L'invasion de 1814 et de 1815, la chute du grand Empire, l'abaissement des braves et le triomphe insolent des incapables, les *Myrmidons* se pavanant sur le char d'Achille, ce furent là pour lui des sources de douleur, d'indignation et de risée, des motifs de représailles vengeresses. Nul n'a mieux compris que lui combien le génie de Napoléon s'était confondu à un certain jour dans celui de la France, combien l'orgueil national et l'orgueil du héros ne faisaient qu'un, combien leur défaite était la même ; nul n'a mieux donné à pressentir combien le réveil et le jour de réparation pour ces deux gloires, la gloire de la France et celle du nom napoléonien, étaient unis et comme solidaires, et ne faisaient naturellement qu'une même cause."

Racontant les émotions de son enfance, Béranger

dit : — "Chaque jour l'horreur de l'étranger grandissait en moi. Aussi avec quelle joie j'entendais proclamer les victoires de la République ! Lorsque le canon annonça la reprise de Toulon, j'étais sur le rempart, et, à chaque coup, mon cœur battait avec tant de violence, que je fus obligé de m'asseoir sur l'herbe pour reprendre ma respiration.

"Aujourd'hui que, chez nous, le patriotisme sommeille, ces émotions d'un enfant doivent paraître étranges. On ne sera pas moins surpris si je dis qu'à soixante ans je conserve cette exaltation patriotique et qu'il faut tout ce qu'il y a en moi d'amour de l'humanité et de raison éclairée par l'expérience pour m'empêcher de lancer contre les peuples nos rivaux les mêmes malédictions que leur prodiguait ma jeunesse."

Et plus loin il revient sur son patriotisme et sa haine pour les ennemis de la France : — "En parlant de mes premières années, j'ai dit que mon patriotisme avait encore, malgré mes soixante ans, toute la chaleur de la jeunesse. J'ai entendu des chefs d'écoles philosophiques, de riches banquiers ou commerçants, des politiques de salon, prêcher le cosmopolitisme absolu. Loin de blâmer le sentiment dont ils se disaient animés, je le partage ; mais ils se trompaient d'époque. Lorsqu'une nation a pris l'initiative d'un principe, et surtout du principe démocratique, et qu'elle est dans la situation géographique où nous sommes placés, dût-elle espérer qu'elle obtiendra la sympathie des hommes éclairés chez tous ses voisins, elle a pour ennemis patents ou secrets les autres gouvernements, et particulièrement ceux qui sont dominés par une aristo-

cratie puissante. Pour de pareils ennemis, tous les moyens sont bons.

Malheur alors à cette nation si elle voit s'éteindre l'amour qui lui est dû, et qui est sa plus grande force ! Il faut que ses fils se serrent autour de son drapeau, dans l'intérêt même du principe qu'elle a mission de faire triompher au profit des autres peuples. C'est quand ceux-ci auront conquis les mêmes droits qu'elle qu'on devra faire taire toutes les rivalités d'amour-propre et les antipathies que le sang nous a transmises. Quoi ! Français, nous n'entretiendrions pas en nous, dans l'intérêt d'une pensée généreuse qui nous a déjà coûté tant de sang, un patriotisme que les Anglais poussent jusqu'à l'insolence et la cruauté pour des profits à faire sur le thé, l'indigo et le coton !"

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : "Ce n'est pas tout de naître ;
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !"[1]

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne :
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne ;
Le vieux coursier à senti l'aiguillon.
Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :
"C'est un drapeau que je ne connais pas.[2]
Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

"Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,[3]
Ces paysans, fils de la République,
Sur la frontière à sa voix accourus?
Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas.[4]
Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

"De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus par la Victoire usés![5]
La Liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés.
Les nations, reines pas nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

"Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs;
Par la cartouche encor toute noircie
Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
La Liberté déserte avec ses armes;
D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras;[6]
A notre gloire on mesure nos larmes.[7]
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!"

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
"Peuple à ton tour que ces chants te réveillent:
Il en est temps!" dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent:
"Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!"

1. Pour un soldat la mort au champ de bataille est le plus beau des trépas. Vivre après la défaite et les désastres, sous d'autres maîtres et un autre drapeau, est une existence pire que la mort.

2. Ce n'est plus le cher drapeau tricolore, hélas! c'est le drapeau blanc.

3. À *Jemmapes* (le poète a écrit Jemmape sans *s* pour pouvoir élider l'*e* muet), le 6 novembre 1792, les Français, commandés par Dumourier, remportèrent sur les Autrichiens une victoire qui amena la conquête de la Belgique. — À *Fleurus*, le général Jourdan défit les Autrichiens le 8 messidor, an II (26 juin 1794): cette victoire acheva la conquête de la Belgique.

4. Ces paysans, *pieds nus, sans pain*, faisaient trembler et reculer toute l'Europe. Écoutez cette page de Louis Blanc, tirée de son grand ouvrage, Histoire de la Révolution française:

"Tel se présente l'ensemble de la situation: le soldat ayant à peine de quoi manger et portant aux pieds des souliers à semelles de carton; des hôpitaux remplis de malades sans médicaments; les chevaux nourris avec des roseaux de marécage en guise de foin, périssant par milliers et jonchant les chemins de leurs cadavres; la disette du fourrage si excessive qu'en certains endroits on fut réduit à chercher sous la neige, laborieusement balayée, quelques méchants brins d'herbe, et que, plus d'une fois, on vit des dragons, les larmes aux yeux, partager leur pain avec leurs chevaux.

D'où vient que, dans cet état de détresse inouïe, la France épouvanta ses ennemis à ce point qu'ils

n'osèrent pas se résoudre à franchir la distance de douze ou quinze marches qui les séparait du berceau de la Révolution ? Quelle invisible main les retint comme enchaînés sur la frontière ? Ah ! il n'y a pas à en douter, ce qui les arrêta, ce fut moins le bras levé de la France que le pouvoir mystérieux de ses pensées. Elle avait apporté dans le monde quelque chose de nouveau et de profond dont il leur fut impossible d'approcher sans pâlir. Ils le sentaient frémir et brûler sous leurs pieds, ce sol, sacré à jamais, qui avait enfanté tant d'hommes à la vie nouvelle. Leur hésitation fut celle de l'effroi, et, à leur insu, celle du respect."

5. Les habits bleus des soldats de la République.

6. L'empereur lui-même a créé des nobles : ce fut un malheur, car ils devinrent ensuite courtisans, et d'une cour ils passèrent à une autre, flattant Louis XVIII après Napoléon. Béranger n'estimait pas cette noblesse de l'Empire : — "Plusieurs grands seigneurs de fabrique impériale, pauvres lunes éteintes depuis la chute du soleil, avaient de la morgue : il n'y manquait qu'un peu de faveur pour en faire de l'insolence. Certains d'entre eux se sont faufilés au faubourg Saint-Germain pour y faire ratifier leurs titres nouveaux par l'ancienne noblesse. Les infidélités que ces nobles récents ont faites à leur origine plébéienne m'ont rendu moins tolérant pour eux que pour ceux qui devaient leurs préjugés au vieux sang et à l'éducation."

7. Si la gloire de la France avait été immense, les revers de 1814 et de 1815 furent presque aussi grands, et les larmes coulèrent abondantes et amères.

LE VIEUX DRAPEAU.

Les Bourbons avaient eu le drapeau blanc. En 1789, après la prise de la Bastille, il fut remplacé par le drapeau tricolore, qui comprenait les trois couleurs nationales, blanche, bleue et rouge. C'est le glorieux drapeau de la République et de l'Empire. À la Restauration, les Bourbons reprirent le drapeau blanc. Le drapeau tricolore est revenu en 1830 avec Louis-Philippe, et est encore aujourd'hui le drapeau de la France. C'est ce drapeau que le vieux soldat de Napoléon conserve dans sa chaumière. Il proteste contre le drapeau des Bourbons, et appelle l'heureux moment où il pourra encore déployer le noble drapeau de son empereur.

(Voir aussi l'introduction de la chanson précédente.)

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré ;
Nos souvenirs m'ont enivré,
Le vin m'a rendu la mémoire.
Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille !
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.

Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté.[1]
Sur le sein de la Liberté
Nos fils jouaient avec sa lance.[2]
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.[3]
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois;[4]
Il sut aussi lancer la foudre.
La France oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Las d'errer avec la Victoire,
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen aux bords de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs;
Déployons-le sur la frontière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?[5]

Mais il est là près de mes armes;
Un instant osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau! viens, mon espoir!
C'est à toi d'essuyer mes larmes.

D'un guerrier qui verse des pleurs
Le ciel entendra la prière:
Oui, je secouerai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs.

1. Oui, il payait: la gloire vaut de l'or pour un grand peuple. Pour cette raison, les étrangers eurent tort de blâmer les Français en 1870, parce qu'ils ne se rendirent pas aux envahisseurs après la bataille de Sedan. Une nation qui porte un glorieux drapeau n'a pas le droit de déposer les armes aussi longtemps qu'elle peut combattre: autant que noblesse, gloire oblige.

2. *Lance.* — C'est le bâton auquel le drapeau est attaché.

3. *Roturière.* — Le *roturier* est celui qui n'appartient pas à la noblesse. Dans la vieille France, les armées étaient commandées par les fils de la noblesse. La République et l'Empire n'accordèrent pas ce privilège à la naissance. Les Français furent considérés égaux, et la gloire put être *roturière.* Aux plus braves les premiers rangs et les honneurs! Eux seuls étaient reçus dans la garde de l'empereur. — "La garde impériale, dit le général Lamarque, ne fut pas, comme celle des autres souverains, un corps uniquement destiné à veiller sur la personne du monarque (et pris dans la noblesse), mais une armée formidable. Recrutée par tout ce qu'il y avait de plus brave et de plus irréprochable, elle devint le but de tous les efforts, la récompense des plus nobles travaux. Son souvenir est immortel: il durera aussi longtemps que le courage et le dévouement seront estimés parmi les hommes."

4. Les fleurs de lis furent les armes de la France jusqu'à la Révolution. En 1792, on adopta le coq gaulois, symbole de courage et de vigilance. Bonaparte, devenu empereur, remplaça le coq par l'aigle et sema des abeilles sur le manteau impérial. La Restauration reprit les fleurs de lis.

5. Le vieux soldat ne veut pas les fleurs de lis, qui représentent l'inégalité, les privilèges de la naissance et les caprices du pouvoir. Donnez-nous, dit-il, sinon l'aigle, au moins le coq gaulois, qui consacrera l'égalité des citoyens et fera respecter la constitution et les lois. C'est lui aussi qu'il faut déployer à la frontière pour imposer à ses voisins le respect de la France.

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES.

1818.

"Lorsque les troupes étrangères évacuèrent le sol français, le vieux et respectable duc de la Rochefoucauld pria Béranger de lui faire une chanson pour célébrer leur départ, dans une fête donnée à cette occasion au château de Liancourt. L'auteur ne promit rien, quelque instance que pût y mettre le duc de la Rochefoucauld, car il ne pouvait être sûr de ce que lui inspirerait ce sujet. Cependant il y rêva, et, lorsque la chanson fut faite, il l'envoya, mais sans vouloir assister à la fête, Béranger s'étant presque toujours fait une loi de ne point fréquenter les grands seigneurs, de quelque régime qu'ils fussent, cela non par fierté

mal entendue ou désoblige... des pleurs ...pour eux, mais par un
goût très vif pour une ma...ère: ...de vivre toute simple
et toute bourgeoise. La cha...ssière ...on eut du succès et la
Minerve la publia; mais sa... ...leurs. ...le nom de M. de la
Rochefoucauld peut-être cett... de l'or pour ...cation était-elle offert
quelque danger." (*Note de* B... ...trangers eur...)
Elle était fort hardie en effet ..., parce qu'ils... tout à fait révolu-
tionnaire: elle appelle les nati... après la bat... à former entre elles
la Sainte Alliance des peuples ... glorieux dra... la Sainte Alliance
des rois. ...s aussi loi
La chanson présente deux ta... ...e noblesse... qui font con-
traste: celui de la misère et des c... ...amités causées par
l'ambition des rois; et celui du ... le drape... bonheur qui régnera
sur la terre, quand les peuples s... ...uniront entre eux
dans la paix et la liberté. Quel r... n'appa... ...nt avenir que
celui, où l'Allemagne, par exemple, r... les a... ...publicaine, hu-
maine, libre et juste, ne réduira plus l'E... ...esse... Europe à tenir
prêts sous les armes dix millions d'homme..., pri... parce que
l'Alsace et la Lorraine sont dans l'esclavage ...

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
"Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe ou ...ce, Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

"Pauvres mortels, tant de haines...
Vous ne goûtez qu'un pénible s... vous lasse;
D'un globe étroit divisez mieu... ...ommeil.
Chacun de vous aura place au... ...x l'espace:
...soleil.

Tous attelés au char de la puissance,
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

" Chez vos voisins vous portez l'incendie;
L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;
Et, quand la terre est enfin refroidie,
Le soc languit sous des bras mutilés.
Près de la borne où chaque État commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

" Des potentats, dans vos cités en flammes,
Osent du bout de leur sceptre insolent
Marquer, compter, et recompter les âmes
Que leur adjuge un triomphe sanglant.
Faibles troupeaux, vous passez sans défense
D'un joug pesant sous un joug inhumain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

" Que Mars en vain n'arrête point sa course;
Fondez des lois dans vos pays souffrants;
De votre sang ne livrez plus la source
Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
Des astres faux conjurez l'influence;
Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

" Oui, libre enfin, que le monde respire;
Sur le passé jetez un voile épais.
Semez vos champs aux accords de la lyre;
L'encens des arts doit brûler pour la paix.

L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main."

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours,
Comme au printemps la terre était parée;
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger coulez, bons vins de France:
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

LES MIRMIDONS OU LES FUNÉRAILLES D'ACHILLE.

DÉCEMBRE 1819.

Quel mépris dans ces couplets, et comme le poète fouette jusqu'au sang ceux qui font la honte de la France! Achille, c'est-à-dire Napoléon, a succombé: ses lâches Mirmidons osent maintenant s'approcher, et bravement ils dansent sur sa tombe (Sainte-Hélène était déjà la tombe pour l'empereur): bravoure d'âne, de cet âne qui venait donner des coups de pied au lion vieux et malade. Le héros vivant et victorieux, ils rampaient devant lui, aujourd'hui ils se réjouissent de ses malheurs et allument des lampions; eux qui recevaient sans rougir les coups de botte du maître, ils osent maltraiter les glorieux soldats de la France!

Trop faibles pour porter le sceptre de l'empereur, ils n'ont pris que son fouet :

Trottez, peuples, trottez donc !

Cependant ils tremblent devant l'étranger :

Ne parlons plus de patrie ;
L'on nous écoute au congrès !

Et ils tremblent que le grand homme ne sorte de l'Océan :

Grands dieux ! C'est l'ombre d'Achille !
Eh ! non ; ce n'est qu'un enfant.

En France le mépris tue comme un glaive. Cette arme, entre les mains du chansonnier, a plus que toutes les dissertations politiques remué la nation et ruiné la monarchie des Bourbons.

Mirmidons, race féconde,[1]
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Voyant qu'Achille succombe,
Ses mirmidons, hors des rangs,
Disent : Dansons sur sa tombe ;
Les petits vont être grands.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

D'Achille tournant les broches,
Pour engraisser nous rampions :
Il tombe, sonnons les cloches,
Allumons tous nos lampions.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

De l'armée et de la flotte
Les gens seront malmenés.[2]
Rendons-leur les coups de botte
Qu'Achille nous a donnés.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Toi, *mironton mirontaine*,[3]
Prends l'arme de ce héros ;
Puis, en vrai Croquemitaine,
Tu feras peur aux marmots.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

De son habit de bataille,
Qu'ont respecté les boulets,

A dix rois de notre taille
Faisons dix habits complets.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons:
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Son sceptre, qu'on nous défère,
Est trop pesant et trop long;
Son fouet fait mieux notre affaire.
Trottez, peuples, trottez donc!

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons:
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Qu'un Nestor en vain nous crie:
L'ennemi fait des progrès!
Ne parlons plus de patrie;
L'on nous écoute au congrès![4]

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons:
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Forçant les lois à se taire,
Gouvernons sans embarras,
Nous qui mesurons la terre
A la longueur de nos bras.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Achille était poétique ;
Mais, morbleu ! nous l'effaçons.
S'il inspire une œuvre épique,[5]
Nous inspirons des chansons.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Pourtant d'une peur servile
Parfois rien ne nous défend.
Grands dieux ! c'est l'ombre d'Achille !
Eh ! non ; ce n'est qu'un enfant.[6]

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

1. *Mirmidons.* — On écrit généralement myrmidons. C'étaient les soldats d'Achille. Au figuré, ce mot signifie un homme de petite taille, avec une idée de moquerie, comme dans cette chanson. Quels myrmidons que Louis XVIII et son monde, auprès de Napoléon et de ses braves !

2. *Malmenés.* — Ce verbe signifie mener durement, maltraiter.

3. *Mironton mirontaine.* —Refrain de chanson. C'est ici Wellington, à qui on avait donné l'épée de Napoléon. Dans une autre main que celle de l'empereur, elle n'était bonne qu'à faire peur aux marmots.

4. Ce vers rappelle la menace si souvent faite aux libéraux, aux amis de la liberté, par les ministres de Louis XVIII: "Prenez garde, le congrès écoute." Ce congrès d'Aix-la-Chapelle, formé de la Russie, de l'Autriche, de la Prusse, de l'Angleterre, avait stipulé que les quatre puissances s'entendraient pour supprimer en France toute révolution nouvelle.

5. L'art même ne saurait atteindre à la grandeur des exploits de Napoléon: "Nous causions très gaiement, dit Eckermann, la conversation se continua sur Napoléon, et le jeune Goethe dit: Je voudrais posséder tous ses exploits en tableaux ou en gravures excellentes, et j'en décorerais un grand salon. — Cela serait très grandiose, répondit Goethe, et cependant les exploits sont trop grands, les tableaux resteraient audessous."

6. Allusion au fils de l'empereur Napoléon, lequel fut longtemps un épouvantail pour les Bourbons.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

1828.

Cette chanson, la plus populaire et la plus admirée des chansons politiques, a dû être une de celles qui

ont le plus mérité au chansonnier les éloges du grand poète de l'Allemagne. Son jugement est la meilleure des introductions pour *les Souvenirs du Peuple:* "Béranger dans ses chansons s'est montré le bienfaiteur de sa nation. Après l'invasion des alliés, les Français ont trouvé en lui le meilleur interprète de leurs sentiments étouffés. Il leur rappela, par mille souvenirs, quelle avait été la gloire de leurs armes sous cet empereur, dont la mémoire vit encore dans chaque chaumière, et dont le poète aima les grandes qualités, sans cependant désirer la continuation de sa domination despotique."

Et ailleurs Gœthe dit encore à Eckermann: "Je ne suis pas, en général, ami des poésies politiques, mais les poésies comme celles de Béranger me plaisent toujours. Chez lui, rien n'est pris en l'air, il n'y a pas là d'intérêts imaginés ou imaginaires, il ne vise pas dans le vide, il agite au contraire toujours des idées importantes et bien nettes. Son admiration affectueuse pour Napoléon; ses souvenirs des grands faits d'armes qui se sont passés sous son règne, souvenirs évoqués dans un temps où ils étaient une consolation pour les Français, alors un peu opprimés; sa haine contre la domination des prêtres et contre les ténèbres qui menaçaient de revenir avec les jésuites; toutes ces idées sont de celles auquelles on ne peut refuser sa pleine approbation. Et quelle manière magistrale de traiter chaque sujet! comme il l'a tourné et arrondi avant de l'écrire! et quand tout est mûr, que de traits, que d'esprit, quelle ironie, quel persiflage, et aussi quelle cordialité, quelle naïveté, quelle grâce ne déploie-t-il pas à chaque pas! Ses chansons ont, chaque année,

fait la joie de millions d'hommes ; elles sont très bien à la portée de la classe ouvrière, tout en s'élevant au-dessus du commun, de telle sorte qu'un peuple en relation avec ces aimables esprits est forcé de prendre l'habitude de penser mieux et avec plus de noblesse. Que voulez-vous de plus ? quelle gloire plus belle un poète peut-il avoir ?"

Les paysans de France ont couru chez la grand'mère pour écouter le récit de la grande histoire, et *les Souvenirs du Peuple* ont été chantés par eux avec émotion et amour jusqu'au moment où le second Napoléon est venu déshonorer le premier, et humilier cette nation qu'il avait rendue si fière de son aigle impériale.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps,
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,

Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai;
Il me dit: Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé![1]

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour:
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents;
On admirait son cortège.
Chacun disait: Quel beau temps!
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous![2]

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,[3]
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre. Bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant: Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
— Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit: Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.[4]
Il part; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
—Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.[5]
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait: il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère!
Fut bien amère!
—Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira.

1. La grand'mère est-elle la vieille paysanne que le chansonnier rencontra à Compiègne?—"Passant à Compiègne, que l'Empereur et sa cour venaient de quitter,—nous étions, je crois, en 1808,—je rencontrai sur la route une vieille paysanne qui, d'une figure joyeuse, m'aborde et s'écrie: Ah! monsieur, je l'ai

vu enfin! — Qui donc? lui dis-je, feignant de ne pas le deviner. — L'Empereur! l'Empereur! réplique-t-elle. Il m'a saluée. Il salue tout le monde. Ce n'est pas comme ces seigneurs qui sont auprès de lui. On voit bien que ceux-là ne sont que des parvenus! La pauvre femme ne voyait pas un parvenu dans l'homme que la gloire avait élevé si haut."

2. Quel beau jour pour la grand'mère qui aimait son empereur comme un fils et comme un dieu! Napoléon était heureux et tout le peuple était content, car la France était à l'apogée de la gloire, quand le ciel parut vouloir assurer l'avenir en donnant un fils au maître de l'Europe. — Le prince naquit de Marie-Louise d'Autriche le 20 mars 1811. Cent et un coups de canon annoncèrent sa naissance, et l'empereur, transporté de joie, cria à la foule qui se pressait dans ses appartements: C'est un roi de Rome! La ville de Paris offrit à l'enfant un berceau en vermeil. Quand vinrent les revers de l'Empire en 1814, Napoléon II partit pour l'Autriche et ne revit jamais plus son père. Il est mort à Schoenbrunn près de Vienne, le 22 juillet 1832.

3. En 1814, l'Empire fut envahi sur tous les points par l'Europe coalisée contre le héros. Deux de leurs armées, celles de Schwarzenberg et de Blücher pénétrèrent dans la Champagne. "Privé de l'appui du peuple, qui ne le suivait plus, dit Mignet, Napoléon restait seul contre le monde entier avec une poignée de vieux soldats et son génie, qui n'avait rien perdu de son audace et de sa vigueur. Il est beau de le voir en ce moment défendre pied à pied par de nouvelles

victoires, le sol de la patrie, en même temps que son empire et sa renommée." Il marcha en Champagne contre les deux grandes armées et les battit coup sur coup. Ses combinaisons furent si fortes et ses succès si prodigieux qu'on espéra qu'il allait anéantir la coalition; mais hélas! les ennemis se multipliaient, et ils osèrent à la fin s'avancer sur Paris.

4. Il accourait à Paris avec cinquante mille hommes, le 1er avril 1814, prêt encore à faire des miracles, quand il apprit qu'on avait capitulé la veille, que le sénat l'avait trahi et avait proclamé sa déchéance. Il abdiqua le 11 avril 1814, et partit pour l'île d'Elbe quelques jours plus tard.

5. À Sainte-Hélène, le 5 mai 1821. Le cercueil fut rapporté en France, sous le ministère de M. Thiers, par le prince de Joinville, fils du roi Louis-Philippe, le 29 novembre 1840. "De Cherbourg à Paris, ce fut un triomphe continu. Les restes de Napoléon reprenaient possession de la France, sur laquelle son esprit n'avait jamais cessé de régner." — Dès 1833, on avait remonté sa statue de bronze au haut de la colonne d'Austerlitz. — Enfin, le 24 août 1855, la reine des ennemis les plus constants de l'Empire, Victoria, alla prier sous le dôme des Invalides, au tombeau de Napoléon, pour le pardon et la paix des nations.

COUPLETS SUR LA JOURNÉE DE WATERLOO.

Waterloo est un des plus vilains mots à prononcer en France, et l'on comprend que Béranger refusât aux vieux soldats qui l'en priaient de chanter *Ce dernier jour de gloire et de revers*, et qu'il leur répondît, *baissant des yeux humides :*

Son nom jamais n'attristera mes vers.

Athènes aussi, la ville aux citoyens d'élite, la bien-aimée cité de Cécrops, petite France des temps payens, eut son Waterloo, la journée de Chéronée, quand les barbares de Macédoine, conduits par Philippe et son fils Alexandre, battirent ses vaillants soldats et la détrônèrent de sa royauté dans le monde hellénique. Eh bien ! aucun de ses enfants poètes ne mêla au nom de Chéronée des sons harmonieux, et Athènes maudit son vainqueur. Et par nous, dit Béranger, le nom de notre journée néfaste serait prononcé, quand cette journée nous a aussi ôté l'empire, rendu des fers, introduit l'ennemi dans nos frontières, — et quand elle a vu, ô honte ! des Français sourire aux envahisseurs.

Et puis, comme une mère, qui pleurant son enfant, croit voir tous les malheurs naître de son infortune, et l'envelopper, le poète voit autour du géant tombé les rois qui accourent, faux et menteurs, promettant la liberté aujourd'hui, donnant demain au monde l'esclavage pour remplacer la gloire !

À la fin de sa chanson, le poète laisse voir comme une souffrance secrète, qui fut grande : les plus jeunes,

ceux qui n'avaient pas comme lui traversé les grands jours de la République et de l'Empire, et la fatale journée qu'il ne veut pas nommer, ceux-là ne comprenaient pas sa douleur patriotique et s'étonnaient qu'on pût autant souffrir de la ruine d'un héros. Cet étonnement l'irrite même un peu, et sa langue devient tout à coup moqueuse, lorsqu'elle dit de ces hommes :

Qu'ils sont heureux ! leur astre qui se lève,
Du jour funeste efface les revers.

N'est-il pas vrai cependant qu'après l'émotion de tristesse, dominante et presque unique, causée aux contemporains par l'événement de Waterloo, il y a pour les Français, qui sont plus loin de la journée maudite, une réflexion plus calme et plus complète, qui rassure et permet de prononcer le nom de Waterloo sans frémir ni pleurer. Si cette journée a prouvé en effet que la grande armée et le grand empereur pouvaient faire naufrage, nous savons en même temps que ce n'est ni Wellington ni Blücher qui ont ordonné ce naufrage, c'est un décret du Tout-Puissant. "Il était temps que cet homme vaste tombât," dit Victor Hugo. Il pesait trop dans la destinée humaine et troublait l'équilibre du monde. "Il gênait Dieu, et sa chute fut décidée."

Et la chute accomplie, le héros parut encore être debout et redoutable, menaçant pour ses vainqueurs, qui étaient la contre-révolution, le vieux monde, pendant que lui il était la révolution, chose qui ne peut faire naufrage ni périr. — "Après Waterloo, dit Victor Hugo, on s'éprit en même temps de cet avenir, Liberté, et de ce passé, Napoléon. La défaite avait grandi le

vaincu. Bonaparte tombé semblait plus haut que Napoléon debout. Ceux qui avaient triomphé eurent peur. L'Angleterre le fit garder par Hudson Lowe et la France le fit guetter par Montchenu. Ses bras croisés devinrent l'inquiétude des trônes. Alexandre le nommait: mon insomnie. Cet effroi venait de la quantité de révolution qu'il avait en lui. C'est ce qui explique et excuse le libéralisme bonapartiste. Ce fantôme donnait le tremblement au vieux monde. Les rois régnèrent mal à leur aise avec le rocher de Sainte-Hélène à leur horizon."

De vieux soldats m'ont dit: "Grâce à ta Muse,
Le peuple enfin a des chants pour sa voix.
Ris du laurier qu'un parti te refuse;
Consacre encor des vers à nos exploits.
Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,
Ce dernier jour de gloire et de revers."
J'ai répondu, baissant des yeux humides:
— Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui dans Athène, au nom de Chéronée,
Mêla jamais des sons harmonieux?
Par la fortune Athènes détrônée
Maudit Philippe et douta de ses dieux.
Un jour pareil voit tomber notre empire,
Voit l'étranger nous rapporter des fers,
Voit des Français lâchement leur sourire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périsse enfin le géant des batailles!
Disaient les rois: peuples, accourez-tous.
La Liberté sonne ses funérailles;
Par vous sauvés, nous régnerons par vous.

Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
A l'esclavage ont voué l'univers.
Des deux côtés ce jour trompa la Gloire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi! déjà les hommes d'un autre âge
De ma douleur se demandent l'objet.
Que leur importe en effet ce naufrage?
Sur le torrent leur berceau surnageait.
Qu'ils soient heureux! leur astre, qui se lève,
Du jour funeste efface les revers.
Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

IL N'EST PAS MORT.

"L'idée qui a fait faire cette chanson a bien longtemps régné au fond de nos campagnes et même parmi les classes ouvrières des villes. Peut-être même trouverait-on encore, dans quelque province, des individus qui conservent cette superstition populaire." (*Note de* BÉRANGER.)

Ces vers sont un développement poétique et touchant du dernier couplet des *Souvenirs du Peuple:*

Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait: il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.

Le vieux soldat qui chante aimait tant son empereur qu'il ne peut se faire à l'idée de sa mort: Dieu

n'a pas pu permettre un aussi grand malheur. Il y a comme une prière dans ce refrain:

N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

On s'imagine entendre des pleurs dans la voix du vieillard. Ceux qui n'ont jamais rencontré aucun de ces vétérans de l'Empire ne peuvent se faire une idée de l'amour qu'ils portaient à Napoléon: représentez-vous un homme courbé sous le poids de l'âge et des souffrances des longues guerres. Assis dans son fauteuil, les yeux à moitié fermés, presque sourd, il semble indifférent à toutes les choses du monde, et ne répond guère aux paroles que vous lui criez à l'oreille. Cependant vous prononcez le nom de Napoléon: il relève aussitôt la tête pour écouter, et ses traits commencent à se ranimer. Vous lui dites alors: Vieux père, si l'empereur revenait, vous le suivriez encore? le voilà debout, excité, prêt à courir sous le drapeau, et s'écriant en tendant les bras: Oh! le cher petit homme, ou bien Vive l'Empereur, et puis il retombe sur son siège les yeux pleins de larmes. Y a-t-il au monde rien de plus touchant et qui prouve mieux combien Napoléon était aimé de ses soldats? Et vous direz que cet homme n'était pas bon! On n'est pas aimé ainsi quand on n'aime pas soi-même.

A moi soldat, à vous gens de village,
Depuis huit ans on dit: "Votre Empereur
A dans une île achevé son naufrage:
Il dort en paix sous un saule pleureur."[1]
Nous sourions à la triste nouvelle.
O Dieu puissant qui le créas si fort,
Toi qui d'en haut l'as couvert de ton aile,
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Lui, mort! oh! non. Quel tremblement de terre,
Quelle comète annonça son trépas?
Croyons plutôt que la riche Angleterre
Pour le garder a manqué de soldats.
Les étrangers qu'épouvantait sa gloire
Feignent en vain de déplorer son sort;
En vain leurs chants exaltent sa mémoire,
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Il partagea deux fois mon pain de seigle,
Et de sa main il m'attacha la croix;
J'ai toujours vu, moi qui portais son aigle,
La mort en lui respecter notre choix.
Et des Anglais auraient cloué sa bière!
Et de sa tombe ils défendraient l'abord!
Et sous leurs pieds il deviendrait poussière!
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Nous, ses enfants, nous savons qu'un navire
A ses geôliers nuitamment l'a ravi;
Que, depuis lors, dans son immense empire,
Déguisé, seul, il erre poursuivi.
Ce cavalier de chétive apparence,
De la forêt ce braconnier qui sort,
C'est lui peut-être: il vient sauver la France.
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Mais dans Paris, parmi le peuple en fête,
J'ai cru le voir; je l'ai vu: c'était lui.
De la colonne il contemplait le faîte.
Ému, troublé, je cours; il avait fui.
Reconnaissant un vieux compagnon d'armes,
Si de ma joie il a craint le transport,
Pour se cacher ma joie avait des larmes.
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Un matelot, qui connaît l'Inde esclave,
Pour nous servir veut qu'il y soit passé.
Il mène au feu le Mahratte[2] si brave,
Et des Anglais l'empire est menacé.
Courant, volant, foudroyant des murailles,
Oui, de l'Asie il revient par le nord.
Hélas ! sans nous qu'il livre de batailles !
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort ?

Des nations chacune a sa souffrance :
Il manque un homme en qui le monde ait foi.
C'est lui qu'on veut ; rends-le vite à la France ;
Mon Dieu, sans lui je ne puis croire en toi.
Mais, loin de nous, sur des rochers funestes,
Dans son manteau si pour toujours il dort,
Ah ! que mon sang rachète au moins ses restes ![3]
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort ?

1. Le saule pleureur de Sainte-Hélène.

2. Ce mot signifie *grands guerriers*. Les Mahrattes, peuple de l'Hindoustan, avaient de fréquentes collisions avec les Anglais, vers le temps de la mort de l'empereur.

3. Nous avons dit que les restes de Napoléon ne furent rapportés en France qu'en 1840.

LE CINQ MAI.

1821.

La chanson porte la date de la mort de Napoléon à Sainte-Hélène. C'est là qu'il devait mourir : "Aller

finir vulgairement parmi des planteurs américains (on sait qu'il avait eu un instant cette idée), dit Henri Martin, n'était pas un dénoûment acceptable pour une telle tragédie et pour un tel acteur. De ce rocher isolé au milieu des Océans, entre les deux Mondes, ses ennemis lui avaient fait un piédestal sur lequel tout l'univers avait les yeux. Il était là comme le Prométhée de la Fable cloué sur le mont Caucase par les dieux. C'était là qu'il lui fallait mourir, afin que devant la postérité le poème de sa mort complétât le poème de sa vie."

Il faut lire ce poème de l'exil et de la mort dans l'histoire de Thiers. Ceux même qui ne partagent pas toute l'admiration de l'historien de l'Empire pour son héros seront émus comme nous devant ses souffrances de six années, révoltés comme nous contre ses persécuteurs ou ses bourreaux, et frappés de la grandeur de cet homme qui, enfermé dans une île, attire encore et se montre digne d'attirer l'attention du monde plus qu'aucun des princes alors assis sur les grands trônes de l'Europe.

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,[1]
Sous le soleil je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.[2]

Dieu ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !
Et voilà donc où languit le héros !

Bons Espagnols, là s'éteint votre haine;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.[3]
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance:
Le temps n'est plus des trépas glorieux!
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois?[4]
Ah! ce rocher repousse l'espérance:
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.[5]
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre:
Elle était lasse: il ne l'attendit pas.[6]
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.[7]
Mais quels serpents enveloppent ses pas![8]
De tout laurier un poïson est l'essence;[9]
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
"Serait-ce lui? disent les potentats:
Vient-il encor redemander le monde?
Armons soudain deux millions de soldats."
Et lui peut-être, accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.[10]
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?[11]
Bien au-dessus des trônes de la terre
Il apparaît brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?
Un drapeau noir! ah! grands dieux, je frémis!
Quoi! lui mourir! ô gloire! quel veuvage!
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence;
L'astre du jour abandonne les cieux.[12]
Pauvre soldat, je reverrai la France.
La main d'un fils me fermera les yeux.

1. Le *Cap de Bonne-Espérance*, autrefois nommé le Cap des Tempêtes.

2. Ce refrain est touchant et mélancolique, parce qu'il fait penser à l'empereur, qui lui ne reverra ni la France ni son fils.

3. Les Anglais, le ministre anglais lord Bathurst, bien plus que le gouverneur sir Hudson Lowe, qui ne faisait qu'exécuter les ordres du ministre. Cet infortuné gouverneur fut mal vu et mal reçu par les Anglais eux-mêmes après la mort de Napoléon. — "Éternel justice d'en haut, déjà visible ici-bas! dit M. Thiers. Napoléon avait expié à Sainte-Hélène les tourments causés au monde, et ceux qui avaient été chargés de le punir expiaient le tort de n'avoir pas respecté en lui la gloire et le génie."

4. La métaphore de cette phrase est bien hardie! Ce boulet représente Napoléon. Qu'il se relève, dit le soldat, et qu'il aille encore frapper la tête des rois.

5. L'aigle ou l'empereur a dû être une de ces individualités qu'on appelle providentielles. Or, les hommes providentiels accomplissent leurs actions avec une sûreté, un succès qui nous fait croire qu'ils connaissent et exécutent les desseins de Dieu.

6. En 1814 et en 1815, si l'empereur l'avait attendue, c'est-à-dire, s'il avait refusé d'abdiquer, il n'est pas du tout certain que la victoire ne fût pas revenue sous ses drapeaux.

7. Trahi en 1814 par Talleyrand et en 1815 par Fouché, il fut amené à abdiquer. Vraiment, il lui fallut du courage pour vivre.

8. Ils ont dû lui apparaître comme des serpents ses ennemis de l'extérieur, trop petits pour comprendre toute sa grandeur et la respecter quand la victoire l'eut abandonné, et surtout ses ennemis de l'intérieur, ces hommes qu'il avait créés et qui hier encore étaient ses adulateurs.

9. De certains lauriers on extrait un poison fort actif.

10. Quelques semaines avant sa mort, il disait: "Je ne suis plus ce fier Napoléon que le monde a tant vu à cheval. Les monarques qui me persécutent peuvent se rassurer, je leur rendrai bientôt la sécurité." Et puis il ajouta: "Je désire être enterré sur les bords de la Seine, si c'est jamais possible, ou à Ajaccio dans l'héritage de ma famille, ou enfin si ma captivité doit durer pour mon cadavre, au pied de la fontaine à laquelle j'ai dû quelque soulagement."

11. Béranger s'affligea de voir Bonaparte prendre la couronne impériale:

"Quoique j'eusse prévu à peu près la marche que suivrait l'ambition de Bonaparte, le rétablissement d'un trône fut pour moi un grand sujet de tristesse. Bien moins homme de doctrines qu'homme d'instinct et de sentiment, je suis de nature républicaine. Je donnai des larmes à la République, non de ces larmes écrites, avec points d'exclamation, comme les poètes en prodiguent tant, mais de celles qu'une âme qui respire l'indépendance ne verse que trop réellement sur les plaies faites à la patrie et à la liberté. Mon admiration pour le génie de Napoléon n'ôta rien à ma répugnance pour le despotisme de son gouvernement, d'autant plus qu'alors je me rendais moins bien compte que je ne l'ai fait depuis des nécessités que lui imposait la lutte à soutenir contre les entreprises sans cesse renaissantes de l'aristocratie européenne."

12. Il est mort au couché du soleil, le 5 mai 1821, six années après Waterloo. "Vers cinq heures quarante-cinq minutes, écrit M. Thiers, juste au moment où le soleil se couchait dans des flots de lumière, et où le canon anglais donnait le signal de la retraite, les nombreux témoins qui observaient le mourant s'aperçurent qu'il ne respirait plus. Ils couvrirent ses mains de baisers respectueux, et Marchand (son valet de chambre), qui avait emporté à Sainte-Hélène le manteau que le Premier Consul portait à Marengo, en revêtit son corps, en ne laissant à découvert que sa noble tête.

"Un seul prêtre et quelques amis prièrent pendant

plusieurs jours près de ce corps inanimé: éclatant contraste d'une profonde solitude autour de l'homme que l'univers avait entouré et adulé! Lorsque le tombeau qui devait le contenir fut terminé, ses amis, suivis du gouverneur, de l'état-major de l'île, des soldats de la garnison, des marins de l'escadre, le portèrent au lieu où il devait reposer, jusqu'au jour où, selon ses désirs, il a été transporté sur les bords de la Seine. Les soldats anglais firent entendre à ce corps inanimé les derniers éclats du canon, et ses compagnons d'exil, après s'être agenouillés sur la tombe qui venait de recevoir la plus grande existence humaine depuis César et Charlemagne, se préparèrent à regagner l'Europe."

LE PRISONNIER DE GUERRE.

Ceci est une chanson sentimentale bien plus qu'une chanson politique: elle n'en est que plus émouvante, parce qu'elle porte tout notre cœur vers l'amour souffrant d'une jeune fille, d'une pauvre fileuse de village, dont le fiancé est prisonnier des Anglais, ramant sur leurs galères, sur les vaisseaux de guerre de ce peuple, l'ennemi séculaire de sa nation. Le groupe de la mère et de la fille, ce soir d'hiver, au coin du feu, avec le rouet qui tourne, tourne et tourne pour gagner le pain du captif, forme un tableau poétique digne du pinceau des plus grands maîtres. Et quel refrain! on croit entendre battre le cœur de la pauvre Marie qui file, file, file sur l'infatigable rouet.

Marie, enfin quitte l'ouvrage,
Voici l'étoile du berger.
—Ma mère, un enfant du village
Languit captif chez l'étranger :
Pris sur mer, loin de sa patrie,
Il s'est rendu, mais le dernier.[1]

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier ;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.[2]

Tu le veux, ma lampe s'allume.
Eh quoi ! ma fille, encor des pleurs !
—D'ennui, ma mère, il se consume ;
L'Anglais insulte à ses malheurs.
Tout jeune, Adrien m'a chérie ;
Il égayait notre foyer.

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier ;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Pour lui je filerais moi-même,
Mon enfant ; mais j'ai tant vieilli !
—Envoyez à celui que j'aime
Tout le gain par moi recueilli.
Rose à sa noce en vain me prie :
Dieu ! j'entends le ménétrier ![3]

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier ;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Plus près du feu file, ma chère;
La nuit vient refroidir le temps.
— Adrien, m'a-t-on dit, ma mère,
Gémit dans des cachots flottants.[4]
On repousse la main flétrie[5]
Qu'il étend vers un pain grossier.

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Ma fille, j'ai naguère encore
Rêvé qu'il était ton époux.
Même avant la trentième aurore
Mes rêves s'accomplissent tous.
— Quoi! l'herbe à peine refleurie
Verra le retour du guerrier![6]

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

1. Elle est fière de sa bravoure: elle ne l'aimerait pas sans cela.

2. On ne file plus guère aujourd'hui. Jadis les princesses elles-mêmes filaient. Lucrèce filait de la laine, les filles d'Auguste filaient, Pénélope fila longtemps en l'absence d'Ulysse, Mme de Maintenon filait souvent auprès de Louis XIV; Hercule lui-même a filé; il est vrai qu'il était si fort qu'il rompait tous les fuseaux; et dans le paganisme gréco-romain les Parques filaient la vie des hommes.

3. Le son du violon, qui invite aux plaisirs, fait souffrir la pauvre Marie: c'est comme le soleil qui brille dans un beau ciel, ou les oiseaux qui chantent au bosquet, à l'heure où nous portons au cimetière ceux que nous aimons.

4. Les galères.

5. Demander du pain à l'ennemi, quelle flétrissure pour la main d'un brave, et combien il doit souffrir!

6. La simplicité des gens du peuple est plus intéressante que notre froide raison: l'imagination se réjouit, et nous sourions doucement avec la jeune fille qui croit au rêve de sa mère, au retour de son amant *avant la trentième aurore.*

LE PRISONNIER.

Voici une vraie chanson, une chanson qu'il faut chanter, qu'il est impossible à un Français de lire, le refrain du moins, sans que sa voix chante malgré lui, tant Béranger a mis de musique dans les paroles. Le second vers est le plus harmonieux et le plus imitatif de la langue française. Prononcez le lentement, en traînant la voix surtout sur les *longs échos*, et dites tout le couplet en abandonnant votre âme au sentiment musical: vous comprendrez alors combien le vers français peut être beau et mélodieux, même dans la bouche d'un étranger.

Reine des flots, sur ta barque rapide [1]
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.

Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Ainsi chante, à travers les grilles,
Un captif qui voit chaque jour
Voguer la plus belle des filles
Sur les flots qui baignent la tour.[2]

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Moi, captif à la fleur de l'âge
Dans ce vieux fort inhabité,
J'attends chaque jour ton passage
Comme j'attends la liberté.[3]

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'eau te réfléchit grande et belle ;
Ton sein forme un heureux contour.
A qui ta voile obéit-elle ?
Est-ce au Zéphyr ? est-ce à l'Amour ?[4]

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

De quel espoir mon cœur s'enivre !
Tu veux m'arracher de ce fort.
Libre par toi, je vais te suivre ;
Le bonheur est sur l'autre bord.[5]

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Tu t'arrêtes, et ma souffrance
Semble mouiller tes yeux de pleurs.
Hélas ! semblable à l'Espérance,
Tu passes, tu fuis, et je meurs.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie !
Mais non : vers moi tu tends la main.
Astre de qui dépend ma vie,[6]
Pour moi tu brilleras demain.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

1. *Flots.*—Le *flot* est l'eau de la mer qui se soulève; il n'y a des *vagues* que quand la mer est agitée.

2. Était-elle en vérité la plus belle ? elle lui parais-

sait telle, puisqu'elle passait tous les jours devant sa prison et qu'elle était peut-être la seule fille qu'il eût vue depuis longtemps. Quel plaisir pour ses yeux! Elle était vraiment la reine des flots.

3. Elle est pour lui l'image de la liberté.

4. Est-ce seulement le vent qui la pousse, ou est-ce Cupidon qui la conduit rapidement vers celui qu'elle aime?

5. Avec la liberté.

6. Cet astre, c'est le soleil de la liberté.

LES HIRONDELLES.

"Il me suffisait de donner ou de laisser prendre copie de mes nouveaux couplets pour les voir en peu de jours courir toute la France, passer la frontière et porter même des consolations à nos malheureux proscrits, qui erraient sur tout le globe. Je suis peut-être, dans les temps modernes, le seul auteur qui eût pu se passer de l'imprimerie."

Le prisonnier, sans nouvelles de son pays et de sa famille, interroge les hirondelles pour apprendre d'elles ce qui se passe en France, chez les siens, à son foyer. L'idée est poétique, et si naturelle pour un Français, pour celui-là surtout qui a vécu au village! il a vu ces messagères du printemps faire leurs nids au mûr de sa maison, dans la chambre de famille; il les a entendues tous les jours de l'été causer sans cesse en voltigeant au-dessus des têtes, et prendre pour ainsi

dire part aux conversations et aux émotions de la maison.

En Amérique, on n'a pas comme en France l'amour de l'hirondelle, le respect, l'idolâtrie presque de cet oiseau merveilleux, la foi dans son intelligence et son cœur, et cette pensée riante, cette douce superstition, qu'elle est peut-être un esprit, une âme qui revient nous visiter et vivre auprès de nous sous la forme du plus séduisant des oiseaux. On ne connaît pas du reste en Amérique l'hirondelle de France, plus noire beaucoup que l'américaine, plus longue, plus effilée, dix fois plus rapide, qui fait des cercles vertigineux tout autour de nous, et si près de nous qu'on dirait qu'elle veut nous caresser la joue, et surtout plus parleuse, plus causeuse, cent fois plus causeuse, je vous jure, celle à qui saint François disait : Ma sœur, ne sauriez-vous vous taire ? et si sensible qu'elle a tout le long du jour mille émotions, et les plus vives, qui lui sont causées par tous les événements de la famille et de la basse-cour. — Chères hirondelles, comme votre arrivée de France doit faire battre le cœur de l'exilé !

Captif au rivage du More,[1]
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir

Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :[2]
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute, et puis elle pleure :
De son amour ne me parlez-vous pas ?[3]

Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?[4]

1. *Captif.* — Synonyme de prisonnier de guerre, avec cette différence que le terme est poétique. Comme *chétif*, ce mot vient de CAPTIVUS. Dans le vieux français on disait *chétif* pour *captif*. Le premier est sans force, le second aussi, puisqu'il est prisonnier.

2. *Chaumine.* — Ne le confondez pas avec *chaumière*, qui est une maison des champs, couverte en chaume. La *chaumine* aussi est couverte de chaume, mais elle est en outre chétive, et il y fume d'ordinaire. N'importe ! le captif pleure après cette chaumine où il est né, et où son enfance se berçait d'un doux avenir sous les lilas du jardin.

3. Quelle émotion dans ce couplet, qui peint à la fois la douleur du fils et celle de la mère infortunée !

4. La mélancolie est à son comble au bout de la chanson : il a vu les horreurs des deux invasions de 1814 et 1815, et son imagination lui représente encore son village et sa maison envahis par les ennemis de la patrie.

L'EXILÉ.

JANVIER 1817.

En 1816 et en 1817, le gouvernement de Louis XVIII envoyait en exil ceux qui avaient aidé au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, et un grand nombre de ces braves soldats furent ainsi condamnés à vivre sur la terre étrangère, dans des pays qu'ils avaient quelques années auparavant parcourus victorieux et qu'ils avaient hélas ! bien souvent dévastés et ruinés.

On peut à peine se figurer ce que ces infortunés débris de Waterloo eurent à souffrir au milieu de populations qui trouvaient un plaisir féroce à se venger des défaites et des humiliations que leur avaient infligées les armées de la Révolution et de l'Empire.

Telle est la loi de vengeance, morale païenne et morale de Moïse, que le Christ a condamnée, quand il a résumé sa révolution en disant: — Vous avez appris qu'il a été dit: *Œil pour œil et dent pour dent. Moi je vous dis de ne point résister au mal que l'on veut vous faire.* — C'est cet idéal chrétien, que le Christ et ses disciples ont pratiqué, que les chrétiens d'aujourd'hui ne pratiquent point, et appellent une perfection impossible à l'homme, c'est cette image d'une vie fraternelle et heureuse que le chansonnier nous présente dans ses couplets de *l'Exilé.*

A d'aimables compagnes
Une jeune beauté
Disait: Dans nos campagnes
Règne l'humanité.
Un étranger s'avance,
Qui, parmi nous errant,
Redemande la France,
Qu'il chante en soupirant.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide
Vers la France entraîné,[1]

Il s'assied, l'œil humide,
Et le front incliné.
Dans les champs qu'il regrette
Il sait qu'en peu de jours
Ces flots que rien n'arrête
Vont promener leur cours.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Quand sa mère, peut-être,
Implorant son retour,
Tombe aux genoux d'un maître
Que touche son amour;
Trahi par la victoire,
Ce proscrit, dans nos bois,
Inquiet de sa gloire,[2]
Fuit la haine des rois.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

De rivage en rivage
Que sert de le bannir?
Partout de son courage
Il trouve un souvenir.
Sur nos bords, par la guerre
Tant de fois envahis,
Son sang même a naguère
Coulé pour son pays.
D'une terre chérie

C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires,
On dit qu'en ses foyers
Il recueillit nos frères
Vaincus et prisonniers.
De ces temps de conquêtes
Rappelons-lui le cours;[3]
Qu'il trouve ici des fêtes,
Et surtout des amours.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Si notre accueil le touche,
Si, par nous abrité,
Il s'endort sur la couche
De l'hospitalité;
Que par nos voix légères
Ce Français réveillé,
Sous le toit de ses pères
Croie avoir sommeillé.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

1. Rien de plus mélancolique que le regard de l'exilé qui suit les eaux de ce ruisseau rapide courant sans

jamais s'arrêter vers le pays qu'il aime, tandis que lui il est enchaîné sur ses bords.

2. La mère s'est jetée aux genoux du maître qui a condamné son enfant à l'exil, et touché de l'amour maternel, qui la réduit à cette humiliation, il pardonnera si le fils aussi le supplie : mais non ! le soldat de Napoléon est *inquiet de sa gloire*, il ne s'avilira pas en demandant grâce à Louis XVIII.

3. Voilà le Christ : rendre le bien pour le mal, ne pas se souvenir des injures et fêter même ceux qui nous ont fait pleurer.

LE MALADE.

1823.

On ne cite guère cette pièce. Elle est bien belle cependant, d'une douce tristesse, et touchante : elle nous révèle les découragements du vaillant poète à certaines heures de sa carrière, au temps de la Restauration, quand les grands principes de la Révolution, et aussi les gloires de l'Empire, semblaient s'effacer de l'esprit de la nation. Il lui faut un effort pour chanter encore, et il appelle devant lui tout ce qui peut éveiller et inspirer une noble âme : la nature, les beaux jours du printemps (1er couplet) ; les plaisirs de l'amour (2e couplet) ; les souvenirs de l'Empire et les gloires de la tribune (3e couplet) ; le retour de la liberté (4e couplet) ; les martyrs de la tyrannie (5e couplet). — Cette fin de la chanson explique la tristesse qui en fait le charme.

Un mal cuisant déchire ma poitrine,
Ma faible voix s'éteint dans les douleurs ;
Et tout renaît, et déjà l'aubépine
A vu l'abeille accourir à ses fleurs.
Dieu d'un sourire a béni la nature ;
Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure :
Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape a renversé mon verre :
Plus de gaieté ! mon front se rembrunit ;
Mais vient l'Amour et le mois qu'il préfère :
Déjà l'oiseau butine pour son nid.
Des voluptés le torrent va s'épandre
Sur l'univers, qui semblait végéter.
Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre :
Il est encor des plaisirs à chanter.[1]

Pour mon pays que de chansons encore !
D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs ;[2]
De nouveaux noms la France se décore ;
A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.[3]
Que de périls la tribune orageuse
Offre aux vertus qui l'osent affronter ![4]
Reviens, ma voix, faible, mais courageuse :
Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la liberté bannie ;
Elle revient : despotes, à genoux !
Pour l'étouffer, en vain la tyrannie
Fait signe au nord de déborder sur nous.[5]
L'ours effrayé regagne sa tanière,
Loin du soleil qu'il voulait disputer.

Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière:
Il est encore un triomphe à chanter.

Que dis-je? hélas! oui, la terre s'éveille,
Belle et parée, au souffle du printemps.
Mais dans nos cœurs le courage sommeille;
Chargé de fers, chacun se dit: J'attends!
La Grèce expire, et l'Europe est tremblante;[6]
Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.
Reviens, ma voix, faible, mais consolante:
Il est encor des martyrs à chanter.

1. Cette première partie du *Malade* fait penser à une des plus belles compositions d'Alfred de Musset, qui lui aussi a l'âme malade, et qui reçoit la visite de sa muse, de sa pauvre muse, qui pleure de le trouver silencieux et qui lui montre le printemps pour éveiller ses sentiments:

"*Poète, prends ton luth et me donne un baiser;*
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser,
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

LE POÈTE.

"*Comme il fait noir dans la vallée!*
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie;
Son pied rasait l'herbe fleurie:
C'est une étrange rêverie;
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE.

"Poëte, prends ton luth; la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphyr dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute! tout se tait; songe à ta bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir, tout va fleurir: l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux."

2. Le glorieux drapeau tricolore de la Révolution et de l'Empire, qu'on oubliait sous les plis du drapeau blanc des Bourbons, ramené en France par des étrangers. Quelle honte et quelle lâcheté!

3. À Napoléon.

4. Ils méritèrent d'être célébrés ces orateurs de l'opposition qui osèrent résister au pouvoir sous les Bourbons.

5. La Russie.

6. Dans leurs luttes pour l'indépendance, les Grecs ont traversé de terribles crises, qui désespéraient les amis de leur pays; et cependant les grandes nations, tremblantes et peureuses, n'intervenaient pas en faveur de ce pauvre peuple, autrefois la lumière et la gloire du monde.

Béranger aimait la Grèce d'un amour de poète, et se sentait Grec dans son cœur et ses sympathies au point de croire à la métempsychose de Pythagore: il s'imaginait que l'âme d'un ancien Grec était venue habiter son corps.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère.
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

ADIEUX À LA CAMPAGNE.

1821.

Les couplets des *Adieux*, vers sublimes, comme on les a appelés, furent distribués manuscrits, au tribunal même, le jour de la condamnation de Béranger, 8 décembre 1821.

Le chansonnier avait déjà publié deux recueils de chansons avant cette date. Louis XVIII n'avait pas voulu qu'on le poursuivît pour ses premières offenses: Il faut beaucoup pardonner, disait-il, à l'auteur du *Roi d'Yvetot.* Mais cette fois, quand le poète eut commencé à faire une guerre plus violente et à célébrer plus haut les gloires de l'Empire, le gouvernement s'irrita et Béranger fut poursuivi en justice.

Il le méritait bien, et c'est sa gloire, car il contribua plus qu'aucun autre Français à amener la chute des rois légitimes et la Révolution de Juillet 1830.

Il fut condamné à trois mois de prison qu'il passa à Sainte-Pélagie assez joyeusement, et d'où il frappa de nouveaux coups sur le gouvernement.

C'est de sa prison qu'il fit partir la chanson de *la Liberté :*

D'un petit bout de chaîne
Depuis que j'ai tâté,
Mon cœur en belle haine
A pris la liberté.
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

Marchangy, ce vrai sage,
M'a fait, par charité,
Sentir de l'esclavage
La légitimité.
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

Plus de vaines louanges
Pour cette déité,
Qui laisse en de vieux langes
Le monde emmaillotté.
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

De son arbre civique
Que nous est-il resté ?
Un bâton despotique,
Sceptre sans majesté.
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

Du bon sens qui nous gagne
Quand l'homme est infecté,
Il n'est plus dans son bagne
Qu'un forçat révolté.
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

Bons porte-clefs que j'aime,
Geôliers pleins de gaieté,
Par vous au Louvre même
Que ce vœu soit porté :
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

En 1828, Béranger comparut encore devant le tribunal et fut condamné cette fois à neuf mois de prison. C'était sous Charles X. Le triomphe et 1830 n'étaient pas loin.

Pour expliquer la lutte que le poète soutint contre les Bourbons, et faire connaître ses sentiments, il faut ici citer longuement ses propres paroles :

"En 1814, je ne vis dans la chute du colosse que les malheurs d'une patrie que la République m'avait appris à adorer. Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifférents, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la renaissance des libertés nationales. On nous assurait qu'ils feraient alliance avec elles : malgré la Charte, j'y croyais peu ; mais on pouvait leur imposer ces libertés. Je chantai alors la gloire de la France : je la chantai en présence des étrangers, frondant déjà toutefois quelques ridicules de cette époque, sans être encore hostile à la royauté restaurée.

"On m'a reproché d'avoir fait une opposition de haine aux Bourbons ; ce que je viens de dire répond à cette accusation, que peu de personnes aujourd'hui, j'en suis sûr, tiendraient à repousser, et qu'autrefois j'acceptais en silence.

"Les illusions durèrent peu ; quelques mois suffirent pour que chacun pût se reconnaître, et dessillèrent les yeux des moins clairvoyants.

struits que c'est à l'état-major ennemi, campé aux Champs-Élysées, qu'on les mène, ils poussent des clameurs et se disposent à délivrer ces malheureux restes de nos défenseurs, lorsque, soit hasard, soit prudence, les chefs de l'escorte lui font gagner les boulevards, où de fervents royalistes stationnent pour stimuler leurs agents. J'étais là: à la vue de nos pauvres soldats prisonniers, souffrants, mutilés, des vivats s'élèvent du groupe des bourboniens: de beaux messieurs et de belles dames se mettent aux fenêtres pour applaudir les soldats étrangers et ne pas manquer leur part d'une telle infamie. Ce n'était pas seulement la patrie insultée, c'était l'humanité méconnue.

"Un spectacle non moins honteux, mais moins triste, me frappa sur la place Vendôme, où plusieurs des royalistes dont je viens de parler s'évertuaient à renverser du haut de la colonne la statue de l'Empereur, dont on avait à dessein déchaussé le socle. Des chevaux et des hommes attelés à de longues cordes tiraient cette grande figure, qui restait inébranlable, et que les meneurs du parti voulaient voir se briser sur le pavé de la place. Malgré la terreur de surprise qui paralysait encore la foule, le sentiment des outrages prodigués au soldat de la Révolution produisait d'abord de sourds murmures, puis éclatait par de longs rires, à chaque effort inutile tenté par les nouveaux iconoclastes. Ils furent obligés de se retirer sans avoir accompli leur tâche de destruction."

Soleil si doux au déclin de l'automne,
Arbres jaunis, je viens vous voir encor.

troupes étrangères dans Paris lui avait inspiré pour les légitimistes un profond mépris. Aussi, quel spectacle !

"Du haut des balcons, mille ou douze cents bourboniens, hommes ou femmes, gens nobles ou qui travaillaient à se faire anoblir, rendaient politesse pour politesse aux vainqueurs; plusieurs même venaient se jeter aux genoux des chefs, dont ils baisaient les bottes poudreuses, tandis qu'aux fenêtres des mouchoirs blancs agités, des cris d'enthousiasme, de bruyantes bénédictions, saluaient cette armée qui défilait tout étonnée d'un pareil triomphe. Ainsi un lâche troupeau de Français foulait aux pieds les trophées de nos vingt-cinq dernières années de gloire, devant des étrangers qui par leur tenue prouvaient si bien qu'ils en gardaient un profond souvenir.

"Saisie d'abord d'une indignation patriotique, la classe des ouvriers fut longtemps à se rendre compte d'un changement aussi imprévu. Comme cette classe, plus que toute autre, avait besoin de la paix, ce fut ce mot qui seul put y faire des conversions favorables au régime qu'on nous préparait. On pourra juger de la différence des sentiments qui animaient le peuple et les royalistes, vieux ou nouveaux, par deux faits qui se sont passés sous mes yeux.

"Le lendemain de l'entrée des étrangers à Paris, une centaine de nos soldats, faits prisonniers dans nos murs, furent amenés par un détachement allemand, et traversèrent des rues peuplées d'ouvriers. Ceux-ci, voyant des Français blessés, couverts de sang, crurent d'abord qu'on les conduisait aux hôpitaux; mais, in-

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,
Bellart s'amuse à mesurer mes fers;[5]
Même aux regards de la France asservie
Un noir cachot peut illustrer mes vers.
A ses barreaux je suspendrai ma lyre,
La Renommée y jettera les yeux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle!
Jadis un roi causa tous ses malheurs.
Partons: j'entends le geôlier qui m'appelle.
Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs.
Mes fers sont prêts: la liberté m'inspire;
Je vais chanter son hymne glorieux.[6]
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

1. Au moment où il sent que sa vie n'aura plus de repos, grâce à la haine du pouvoir et à ses poursuites, le poète est ému au souvenir de la campagne, de son doux soleil d'automne, de ses arbres jaunis, de son caressant zéphire, de son ciel vaste et pur. — Dans les villes le ciel est étroit et sali par les hommes.

2. Le joug des Bourbons, qui avaient trompé la nation, en lui enlevant la gloire sans lui donner en retour la liberté.

3. Béranger était pauvre, n'ayant guère d'autres ressources que sa petite place à l'Université, que ses ennemis lui auraient enlevée s'il ne s'en était démis lui-même.

4. Marchangy, l'avocat général, qui fit le réquisitoire contre Béranger, s'efforça, pour rendre la condamnation

plus rigoureuse, de le faire passer pour impie. En citant les chansons du poète sur Dieu, il s'écria: "Est-ce ainsi que Platon parlait de la divinité?"—Ce monsieur Marchangy n'aimait pas les bonnes gens comme les entendait l'auteur du *Dieu des Bonnes Gens.*

5. Le procureur général, M. Bellard, voulut faire de nouveau condamner Béranger, parce que les pièces de la procédure, qui renfermaient ses chansons condamnées, avaient été publiées au profit de l'auteur. Cette vaste publicité donnée aux chansons causa un grand chagrin à l'administration et fit beaucoup rire à ses dépens.

6. En souvenir de la prise de la Bastille: voir la chanson suivante.

LA DÉESSE.

Je ne sais pourquoi on ne trouve rien dans nos meilleurs critiques sur *la Déesse.* Il n'y a cependant aucune chanson que Béranger ait pu chanter avec plus de cœur que celle-là, car aucune autre n'exprime autant son sentiment intime et politique, l'amour de la république; aussi, sa voix n'est nulle part plus retentissante et plus émue qu'elle ne l'est devant cette image de la déesse de la Liberté, qu'il avait vue dans une des fêtes de la Révolution.

En l'écoutant, on sent qu'il se rappelle l'émotion de joie éprouvée dans son enfance, à l'âge de neuf ans, quand il fut témoin de la prise de la Bastille, cette

destruction du vieux monde. Il a chanté ce glorieux événement dans la prison de la Force, en 1829:

Pour un captif, souvenir plein de charmes!
J'étais bien jeune; on criait: Vengeons-nous!
A la Bastille! aux armes! vite, aux armes!
Marchands, bourgeois, artisans couraient tous.
Je vois pâlir et mère, et femme, et fille;
Le canon gronde aux rappels du tambour.
Victoire au peuple! il a pris la Bastille!
Un beau soleil a fêté ce grand jour,
A fêté ce grand jour.

Enfants, vieillards, riche ou pauvre, on s'embrasse;
Les femmes vont redisant mille exploits;
Héros du siège, un soldat bleu qui passe
Est applaudi des mains et de la voix.
Le nom du roi frappe alors mon oreille;
De La Fayette on parle avec amour.
La France est libre et ma raison s'éveille.
Un beau soleil a fêté ce grand jour,
A fêté ce grand jour.

Le lendemain un vieillard docte et grave
Guida mes pas sur d'immenses débris.
"Mon fils, dit-il, ici d'un peuple esclave
Le despotisme étouffait tous les cris.
Mais des captifs pour y loger la foule,
Il creusa tant au pied de chaque tour,
Qu'au premier choc le vieux château s'écroule.
Un beau soleil a fêté ce grand jour,
A fêté ce grand jour.

"La Liberté, rebelle antique et sainte,
Mon fils, s'armant des fers de nos aïeux,

A son triomphe appelle en cette enceinte
L'Égalité qui redescend des cieux.
De ces deux sœurs la foudre gronde et brille.
C'est Mirabeau tonnant contre la cour.
Sa voix nous crie : Encore une Bastille !
Un beau soleil a fêté ce grand jour,
A fêté ce grand jour.

"Où nous semons chaque peuple moissonne.
Déjà vingt rois, au bruit de nos débats,
Portent, tremblants, la main à leur couronne,
Et leurs sujets de nous parlent tout bas.
Des droits de l'homme, ici, l'ère féconde
S'ouvre et du globe accomplira le tour.
Sur ces débris Dieu crée un nouveau monde.
Un beau soleil a fêté ce grand jour,
A fêté ce grand jour."

De ces leçons qu'un vieillard m'a données,
Le souvenir dans mon cœur sommeillait.
Mais je revois, après quarante années,
Sous les verrous, le quatorze Juillet.
O Liberté ! ma voix, qu'on veut proscrire,
Redit ta gloire aux murs de ce séjour.
A mes barreaux l'aurore vient sourire ;
Un beau soleil fête encor ce grand jour,
Fête encor ce grand jour.

Quel spectacle que celui de la France s'exaltant devant la déesse de la Liberté, et puis bientôt après étendue et découragée aux pieds d'un despote !

N'importe ! elle renaît toujours la Liberté, et depuis le départ de Béranger la république est revenue en

France: — "Voici le troisième réveil, disait George Sand en 1870; il est idéalement beau. Les combats pour cette noble conquête ont été s'amoindrissant. La république est l'état normal, l'état voulu de la conscience humaine. C'est le but inévitable du prodigieux travail de l'humanité. L'intelligence, la virilité humaine ne peuvent se développer qu'à l'air libre.

"Salut, ô République! un grand peuple va marcher sous ta bannière après une sanglante expiation. La tâche est rude; mais, si tu venais encore à succomber, tu renaîtrais toujours! Le droit de l'homme est impérissable."

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle,
Quand tout un peuple, entourant votre char,
Vous saluait du nom de l'immortelle
Dont votre main brandissait l'étendard?
De nos respects, de nos cris d'allégresse,
De votre gloire et de votre beauté,
Vous marchiez fière: oui, vous étiez déesse,
Déesse de la Liberté.

Vous traversiez des ruines gothiques;
Nos défenseurs se pressaient sur vos pas:
Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats.
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le sort allaité,
Je m'écriais: "Tenez-moi lieu de mère,[1]
Déesse de la Liberté."

De noms affreux cette époque est flétrie;[2]
Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger:

En épelant le doux mot de patrie,
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.[3]
Tout s'agitait, s'armait pour la défense;
Tout était fier, surtout la pauvreté.
Ah! rendez-moi les jours de mon enfance,
Déesse de la Liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,
Après vingt ans ce peuple se rendort;
Et l'étranger, apportant sa balance,
Lui dit deux fois: "Gaulois, pesons ton or."[4]
Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage,
Sur un autel élevait la beauté,
D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image,
Déesse de la Liberté.

Je vous revois, et le Temps trop rapide
Ternit ces yeux où riaient les Amours;
Je vous revois, et votre front qu'il ride
Semble à ma voix rougir de vos beaux jours.
Rassurez-vous: char, autel, fleurs, jeunesse,
Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté,
Tout a péri: vous n'êtes plus déesse,
Déesse de la Liberté.[5]

1. Voilà le souvenir de la prise de la Bastille.

2. Marat et tant d'autres.

3. "Le soir, assis à la porte de l'auberge (chez sa tante), nous prêtions l'oreille au bruit du canon des Anglais et des Autrichiens, assiégeant Valenciennes à seize lieues de Péronne. Chaque jour l'horreur de l'étranger grandissait en moi." Béranger.

4. Allusion aux deux invasions de 1814 et de 1815.

5. Rassurez-vous, ne rougissez pas, ô déesse, soyez

fière plutôt, car sous votre règne tout est beau, tout est grand; et, vous partie, plus aucun bien ne reste: avec vous, char, autel, fleurs, jeunesse, gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté, tout a péri.

LE TAILLEUR ET LA FÉE.

1822.

"Béranger aimait le peuple, non comme un tribun qui l'exploite ou comme un ambitieux qui monte sur ses épaules pour s'élever; il l'aimait, non pour avoir reçu du ciel mission de le sauver, même ce jour où une fée bienfaisante vint le prendre entre les bras de son vieux grand-père:

Et puis la fée avec de gais refrains
Calmait le cri de mes premiers chagrins. . . .

"Béranger aimait le peuple pour avoir souffert avec lui, souffert comme lui:

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète:
A cet enfant quel destin est promis?
Elle répond: Vois-le, sous ma baguette,
Garçon d'auberge, imprimeur et commis. . . .

"Il y a, quoi qu'on puisse dire, un sentiment vraiment chrétien dans ce souvenir des premières adversités, auquel se rattache toute une série d'efforts fraternels, de chants inspirés et d'œuvres charitables. Cette sympathie pour les souffrances du peuple, qui ira

plus tard jusqu'à l'opposition factieuse, ou même, par instant, jusqu'au socialisme désorganisateur, elle commence par la plus douce des vertus, par la compatissance. Béranger a eu toute sa vie cet instinct du cœur qui tient le mieux la place de toutes les autres vertus, et que les plus austères ne remplacent pas, l'instinct de la charité évangélique." CUVILLIER-FLEURY.

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,[1]
Moi, nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs:
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée;
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète:
"A cet enfant quel destin est promis?"
Elle répond: "Vois-le, sous ma baguette,
Garçon d'auberge, imprimeur et commis.[2]
Un coup de foudre ajoute à mes présages;
Ton fils atteint va périr consumé;
Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
Vole en chantant braver d'autres orages."[3]
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

"Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,[4]
Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
Au toit du pauvre il répand l'allégresse;
A l'opulence il sauve des ennuis.[5]

Mais quel spectacle attriste son langage?
Tout s'engloutit, et gloire et liberté :
Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
Il vient au port raconter leur naufrage." [6]
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : "Eh quoi! ma fille
Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons!
Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille
Que, faible écho, mourir en de vains sons.
— Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes;
De grands talents ont de moins beaux succès.[7]
Ses chants légers seront chers aux Français,
Et du proscrit adouciront les larmes."
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier, j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparaît à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillent une rose;
Elle me dit : "Tu te vois déjà vieux.
Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage,[8]
Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
Pour te fêter tes amis vont s'unir :
Longtemps près d'eux revis dans un autre âge."
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

1. "Si l'on choisissait son berceau, j'aurais choisi Paris, qui n'a pas attendu notre grande Révolution pour être la ville de la liberté et de l'égalité, et celle où le malheur rencontre peut-être le plus de sympathie. J'y vins au monde le 19 août 1780, chez mon bon vieux

grand-père Champy, tailleur, rue Montorgueil, dans une maison encore debout aujourd'hui.

"À me voir naître dans une des rues les plus sales et les plus bruyantes, qui eût pensé que j'aimerais tant les bois, les champs, les fleurs et les oiseaux ?"

2. À l'âge de neuf ans, Béranger quitta Paris pour Péronne, où il alla vivre chez une tante, qui tenait une auberge. Il y fut un peu *garçon d'auberge:* "Ma petite vanité était blessée quand il me fallait servir à table ou à l'écurie."—À quatorze ans il fut *imprimeur*, simple apprenti chez M. Laisné, où il apprit un peu l'orthographe et la langue.—Enfin, en 1809, il fut nommé commis dans les bureaux de l'Université.

3. En 1792, sur le seuil de la maison de sa tante, il avait été jeté à terre par la foudre, complètement asphyxié. On eut beaucoup de peine à le rappeler à la vie.

4. *Sylphes.*—Le féminin est sylphide. Ce sont de petits génies de l'air, auxquels on croyait jadis, comme aux gnomes et aux follets. Une jeune fille élancée et gracieuse est aussi une sylphide.

5. Ces quatre vers désignent une partie de l'œuvre du poète, ses chansons d'amour, de sentiment et de fantaisie.

6. Voilà les grandes chansons, les chants guerriers et patriotiques, qui célèbrent la liberté, l'égalité et les gloires de l'Empire.

7. C'est vrai: il y a peu de poètes aussi sûrs de vivre que le chansonnier français, même parmi les plus grands de ce siècle. Et assurément, il n'en est pas un seul qui ait été plus populaire que lui, pas un qui

ait exercé une aussi puissante influence sur les idées et les opinions de toute la nation. L'idole du peuple pendant toute sa carrière de poète, il a été dans sa vieillesse entouré de l'admiration, du respect et de la déférence de nos plus grands écrivains, de Chateaubriand, par exemple, de Lamennais, de Michelet, de Thiers, de Mignet, de Cousin, de Victor Hugo et de Lamartine.

8. Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur jusque dans les sables du désert; il croit voir devant lui des forêts, des lacs, des ruisseaux. C'est ainsi que les plaisirs d'autrefois se représentent à l'esprit du vieillard, comme s'il en jouissait aujourd'hui. Douce illusion!

LES ESCLAVES GAULOIS.

1824.

En 1824, il ne restait plus même la liberté de la presse, les écrits étaient soumis à la censure: Béranger eut de la peine à trouver un éditeur qui osât publier *les Esclaves Gaulois.* Cette fin du règne de Louis XVIII, qui mourut le 16 septembre de cette année, fut assez triste pour décourager les amis les plus obstinés de la liberté. Notre chanson exprime ce découragement, cette désespérance, qui porte l'homme à faire fi de ce qu'il a en vain poursuivi, à rire du bonheur ou de la grandeur qu'il n'a pu atteindre et qu'il renonce à poursuivre, à souhaiter même plus longtemps: sa foi est morte, les souffrances et le despotisme l'ont tuée:

Nargue du sot qui meurt pour la patrie!
Traînons gaiement nos chaînes dans la fange!

Enivrons-nous! Oui, pour oublier ils s'enivrent, à genoux sous le fouet du tyran, ces *pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde.* — Ils sont insensés de s'enivrer; mais maudit mille fois le tyran qui a mis le désespoir au cœur des braves!

D'anciens Gaulois, pauvres esclaves,
Un soir qu'autour d'eux tout dormait,
Levaient la dîme sur les caves [1]
Du maître qui les opprimait.
Leur gaieté s'éveille:
"Ah! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux.[2]
L'esclave est roi quand le maître sommeille.
Enivrons-nous!

" Amis, ce vin par notre maître
Fut confisqué sur des Gaulois
Bannis du sol qui les vit naître,
Le jour même où mouraient nos lois.[3]
Sur nos fers qu'il rouille,
Le temps écrit l'âge d'un vin si doux.
Des malheureux partageons la dépouille.
Enivrons-nous!

" Savez-vous où gît l'humble pierre
Des guerriers morts de notre temps?
Là plus d'épouses en prière;
Là plus de fleurs, même au printemps.
La lyre attendrie
Ne redit plus leurs noms effacés tous.
Nargue du sot qui meurt pour la patrie![4]
Enivrons-nous!

"La Liberté conspire encore[5]
Avec des restes de vertu;
Elle nous dit: Voici l'aurore;
Peuple, toujours dormiras-tu?
Déité qu'on vante,
Recrute ailleurs des martyrs et des fous.
L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.
Enivrons-nous!

"Oui, toute espérance est bannie;
Ne comptons plus les maux soufferts.
Le marteau de la tyrannie
Sur les autels rive nos fers.[6]
Au monde en tutelle,
Dieux tout-puissants, quel exemple offrez-vous!
Au char des rois un prêtre vous attelle.[7]
Enivrons-nous!

"Rions des dieux, sifflons les sages,
Flattons nos maîtres absolus;
Donnons-leur nos fils pour otages:
On vit de honte, on n'en meurt plus.
Le plaisir nous venge;
Sur nous du sort il fait glisser les coups.
Traînons gaiement nos chaînes dans la fange!
Enivrons-nous!"[8]

Le maître entend leurs chants d'ivresse;
Il crie à des valets: "Courez!
Qu'un fouet dissipe l'allégresse
De ces Gaulois dégénérés.
—Du tyran qui gronde
Prêts à subir la sentence à genoux,
Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde,
Enivrons-nous!"

ENVOI.

Cher Manuel, dans un autre âge
Aurais-je peint nos tristes jours ?
Ton éloquence et ton courage
Nous ont trouvés ingrats et sourds ;
Mais pour la patrie
Ta vertu brave et périls et dégoûts,
Et plaint encor l'insensé qui s'écrie :
Enivrons-nous ![9]

1. La *dîme* était dans le judaïsme le dixième des fruits de la terre, que les juifs offraient au Seigneur ou à leurs prêtres ; en France, sous l'ancien régime, c'était ce même dixième que prélevaient les nobles ou le haut clergé sur les récoltes de leur domaine. Figurément, comme ici, c'est une portion de la propriété d'autrui qu'on prélève sans aucune permission du maître. — Le mot *dîme* vient du latin DECIMUS, dixième.

2. Les malheureux ! ils se réjouissent de prendre un plaisir de pourceaux.

3. C'est quand les Bourbons revinrent, après l'abdication de Napoléon. Ce jour-là moururent les lois d'égalité et de fraternité, établies par la Révolution.

4. *Nargue !* est ici une interjection qui exprime le mépris et le dédain. Elle vient du verbe *narguer*, qui a le même sens. (Pour l'étymologie voir p. 7.)

5. *Conspirer* ne signifie pas ici faire une conspiration, mais tendre au même but, agir de concert : les bons citoyens conspirent avec les lois au bien public. Même dans ces mauvais jours, et malgré l'oppression, dit le poète, la Liberté conspire encore, c'est-à-dire,

agit de concert avec le peu de vertu qui nous reste. Elle prétend nous réveiller. Mais les *Esclaves Gaulois* ne veulent plus l'écouter et être fous ou martyrs. L'or corrompt la Liberté, disent-ils : il y a des libéraux qui se vendent au pouvoir. Et la gloire l'épouvante : sous Napoléon bien des hommes, du reste amis de la liberté, n'osèrent pas la réclamer.

6. *River* signifie proprement abattre la pointe d'un clou sur l'autre côté de l'objet qu'il perce, et l'aplatir pour le fixer. Ainsi arrangé, ce clou ne bougera pas. De là *river les fers* de quelqu'un signifie rendre son esclavage plus assuré. Pas plus que le clou il ne bougera.

7. Pour tous les souverains le prêtre chante ses Te Deum, mais sous la Restauration il fit plus, il mit toute son influence au service du despotisme et de la persécution des libéraux.

8. De quelle dégradation ce couplet offre l'image ! Il est bien maudit le tyran qui fait tomber aussi bas des citoyens autrefois braves et fiers.

9. Manuel eut plus d'éloquence et montra plus de courage qu'aucun autre dans sa lutte pour la liberté et contre le gouvernement de Louis XVIII. Aussi eut-il l'honneur d'être expulsé de l'Assemblée législative, le 3 mars 1823, par un vote de ses collègues de la droite (les légitimistes). Il déclara qu'il ne sortirait de la Chambre que par la violence de ceux qui n'avaient pas le droit de l'en exclure.

"Le lendemain, en effet, dit Henri Martin, Manuel rentra dans l'Assemblée, escorté de toute la gauche. Le président l'invita à se retirer. Manuel refusa. Le

président suspendit la séance, en annonçant qu'il allait donner des ordres pour l'exécution de la décision de l'Assemblée. La majorité sortit. La gauche resta en place. Un détachement de gardes nationaux et de vétérans entra dans la salle. Le commandant ordonna aux gardes nationaux d'avancer pour forcer Manuel à sortir. — Quoi ! s'écria La Fayette, de la garde nationale pour exécuter un pareil ordre !

"L'ordre fut répété par deux fois. Le sergent et le peloton restèrent immobiles. La gauche et les tribunes éclatèrent en applaudissements. On fit alors entrer un détachement de gendarmerie conduit par un colonel. Après trois sommations, cet officier et ses hommes mirent la main sur Manuel. Celui-ci, comme il l'avait annoncé, ne céda qu'à la force matérielle. La gauche sortit avec lui et rédigea une protestation contre l'attentat à la Charte et aux droits des électeurs et de tous les citoyens, qu'une faction venait de faire commettre à la majorité."

Une violence comme celle-là tue les gouvernements qui la commettent autant qu'elle honore ceux qui la subissent.

LES TOMBEAUX DE JUILLET.

1832.

Irrité de l'opposition qu'il rencontrait dans les Chambres, dans les journaux, dans les livres, dans l'hostilité, chaque jour plus grande et plus manifeste, de la bourgeoisie et du peuple, Charles X résolut de prendre des mesures extrêmes : il fit un coup d'état.

"Par les *ordonnances du 25 juillet 1830,* dit M. Rambaud, Charles X cassa les élections, modifia la loi électorale, supprima la liberté de la presse. Il prétendait justifier ces actes par *l'article 14* de la Charte, qui attribuait au roi le droit de faire des *règlements et ordonnances pour l'exécution des lois et la sûreté de l'État;* mais cet article 14 ne pouvait attribuer au roi le droit de faire des ordonnances pour la violation des lois. Prétendre régler au moyen des ordonnances ce qui ne pouvait être réglé que par la loi, c'était remplacer la monarchie constitutionnelle par la monarchie absolue. Le pays répondit à cette prétention en renversant la royauté de droit divin."

Pour comprendre un peu l'enthousiasme du poète dans la chanson des *Tombeaux de Juillet,* il faut que chacun réveille dans son âme par le souvenir une de ses plus grandes joies patriotiques, qu'il fasse revivre pour son esprit une glorieuse journée de sa nation, la reddition du général Lee, par exemple, s'il est *Yankee,* celle de Waterloo s'il est Anglais.

Béranger, qui sentait si fort les émotions de la patrie, dut se réjouir plus qu'aucun autre quand s'accomplirent les événements mémorables de la *Grande Semaine.* Ce fut pour lui comme un triomphe personnel, car il avait consacré son génie et toutes ses forces à démolir ce trône qui tombait enfin et à faire restituer à la France les conquêtes de la Révolution. Aussi, personne ne méritait mieux que le chansonnier l'hommage qui lui fut fait du glorieux drapeau tricolore, le 29 juillet 1830. Il raconte l'aventure avec une touchante émotion:

"Je veux rapporter ici une des plus flatteuses récompenses accordées à mon patriotisme. Le vendredi de la grande semaine, une dame que je ne connaissais pas et que je n'ai jamais revue, traversant la foule qui encombrait les salons de Laffitte, arrive jusqu'à moi et m'offre un immense drapeau tricolore: Monsieur, me dit-elle, j'ai passé la nuit à le faire préparer. C'est à vous, à vous seul, que j'ai voulu le remettre pour que vous le fissiez replacer sur la colonne. Touché jusqu'aux larmes, tout en remerciant cette dame, j'insiste pour que l'hommage du drapeau soit fait aux députés assemblés: Non, non, reprend-elle, c'est à vous, à vous seul. Et elle disparaît.

"Ce drapeau fut immédiatement arboré sur la place de la colonne Vendôme par les jeunes gens qui se trouvaient témoins de cette scène.

"Moi, qui ai reçu et qui reçois encore tant de témoignages de l'affection populaire, il n'en est pas dont le souvenir se réveille plus souvent en moi que celui de cette dame et de son drapeau. Puisse-t-elle me survivre pour voir un jour ici le témoignage de la reconnaissance que je lui ai conservée!"

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux;
De nos trois jours ornez les sépultures: [1]
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Charle avait dit: "Que Juillet qui s'écoule
Venge mon trône en butte aux niveleurs.[2]
Victoire aux lis!" Soudain Paris en foule
S'arme et répond: "Victoire aux trois couleurs!" [3]

Pour parler haut, pour nous trouver timides,
Par quels exploits fascinez-vous nos yeux ?
N'imitez pas l'homme des Pyramides :
Dans son linceul tiendraient tous vos aïeux.[4]

Quoi ! d'une Charte on nous a fait l'aumône,[5]
Et sous le joug vous voulez nous courber !
Nous savons tous comment s'écroule un trône.
Dieu juste ! encore un roi qui veut tomber.[6]

Car une voix qui vient d'en haut, sans doute,
Au fond du cœur nous crie : Égalité !
L'égalité ! c'est peut-être une route
Qu'aux malheureux ferme la royauté.[7]

Marchons ! marchons ! A nous l'Hôtel de Ville !
A nous les quais, à nous le Louvre ! à nous !
Entrés vainqueurs dans le royal asile,
Sur le vieux trône ils se sont assis tous.[8]

Qu'un peuple est grand qui, pauvre, gai, modeste,
Seul maître, après tant de sang et d'efforts,
Chasse en riant des princes qu'il déteste,
Et de l'État garde à jeun les trésors ![9]

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures,
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Des artisans, des soldats de la Loire,
Des écoliers s'essayant au canon,
Sont tombés là, vous léguant leur victoire,
Sans penser même à nous dire leur nom.

A ces héros la France doit un temple.
Leur gloire au loin inspire un saint effroi.
Les rois, que trouble un aussi grand exemple,
Tout bas ont dit : Qu'est-ce aujourd'hui qu'un roi ?

Voit-on venir le drapeau tricolore ?
Répètent-ils, de souvenirs remplis ;
Et sur leur front ce drapeau semble encore
Jeter d'en haut les ombres de ses plis.

En paix voguant de royaume en royaume,
A Sainte-Hélène en sa course il atteint.
Napoléon, gigantesque fantôme,
Paraît debout sur ce volcan éteint.

A son tombeau la main de Dieu l'enlève.
"Je t'attendais, mon drapeau glorieux.
Salut !" Il dit, brise et jette son glaive
Dans l'Océan et se perd dans les cieux.

Dernier conseil de son génie austère !
Du glaive en lui finit la royauté.
Le conquérant des sceptres de la terre
Pour successeur choisit la Liberté.[10]

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Des corrupteurs la faction titrée [11]
Déserte en vain cet humble monument ;
En vain compare à l'émeute enivrée,
De nos vengeurs le noble dévouement.

Enfants, en rêve, on dit qu'avec les anges
Vous échangez, la nuit, les plus doux mots.
De l'avenir prédisez les louanges,
Pour consoler ces âmes de héros.

Dites-leur : Dieu veille sur votre ouvrage.[12]
Par nos erreurs ne vous laissez troubler.
Du coup qu'ici frappa votre courage
La terre encore a longtemps à trembler.

Mais dans nos murs fondrait l'Europe entière,
Qu'au prompt départ de vingt peuples rivaux
La Liberté naîtrait de la poussière
Qu'emporteraient les pieds de leurs chevaux.[13]

Partout luira l'égalité féconde.
Les vieilles lois errent sur des débris.
Le monde ancien finit : d'un nouveau monde
La France est reine, et son Louvre est Paris.

A vous, enfants, ces fruits des Trois-Journées.
Ceux qui sont là vous frayaient le chemin.
Le sang français des grandes destinées
Trace en tout temps la route au genre humain.[14]

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

1. *Trois Jours.* — On dit ordinairement *les journées de juillet*, c'est-à-dire les 27, 28 et 29 juillet 1830, quand la branche aînée des Bourbons fut renversée du trône.

2. *Niveleurs.* — Le niveleur nivelle, c'est-à-dire rend les choses égales, les met au même niveau, ne permet pas que l'une soit plus élevée que l'autre. Voilà ce que fait le révolutionnaire sous un gouvernement légitimiste, quand il lutte pour effacer les rangs sociaux, et faire consacrer les mêmes droits pour tous les citoyens. — Charles X voulut arrêter le travail des niveleurs et les réprimer par ses *ordonnances de juillet.*

3. "Pendant que le roi signait l'état de siège, Paris s'était mis en état de guerre. Dès cinq heures du matin, étudiants, commis, ouvriers, citoyens de toutes classes, s'étaient rassemblés dans les rues et sur les places, armés de tout ce qui peut servir d'instruments de combat. Parmi eux commençaient à paraître des gardes nationaux en uniforme. Ceux des gardes nationaux qui ne marchaient pas livraient leurs armes, qu'on ne leur avait pas enlevées en les licenciant. Les boutiques des armuriers en fournissaient d'autres. Bientôt, tous ces groupes se mettent en mouvement; ils brisent partout les écussons fleurdelisés aux enseignes des boutiques et aux portes des officiers ministériels. Ils envahissent l'Hôtel de Ville: le drapeau blanc est abattu; le drapeau tricolore reparaît aux fenêtres de la salle fameuse où se sont passées les grandes scènes de la Révolution. Un moment après, le drapeau tricolore flotte aussi sur les tours de Notre-Dame et le bourdon de la cathédrale lance dans les airs le formidable tocsin du 28 Juillet. On entend la cloche, on voit le drapeau des extrémités de Paris et jusqu'à Saint-Cloud.

"Le retour de ces trois couleurs qui symbolisent

pour le peuple la France moderne toute entière, avec toutes ses gloires et ses malheurs aussi chers que ses gloires, produit une impression inexprimable, immense. L'émotion redouble quand on voit apparaître au milieu des insurgés les uniformes de l'École polytechnique, si populaire depuis sa belle conduite lors de la défense de Paris en 1814. Ces jeunes gens énergigues et intelligents viennent offrir des officiers à l'insurrection." HENRI MARTIN.

4. Napoléon était de force à faire un coup d'État: il fit le dix-huit brumaire. Mais vous, qu'avez-vous fait pour nous inspirer peur ou admiration? Il n'appartient pas aux nains d'imiter les géants.

5. Cette Charte que les Bourbons avaient *octroyée*, ne voulant pas la recevoir de la nation.

6. Oui, ils savent comment s'écroule un trône et aussi comment le faire tomber sous leurs coups. — "Le peuple parisien montrait un merveilleux instinct de la guerre de rues. Cette armée sans général agissait spontanément avec autant d'ensemble que si elle eût été dirigée par un grand capitaine. Les officiers du moins ne lui manquaient pas; une foule d'anciens militaires figuraient dans les rangs du peuple. Les combattants effectifs qui soutenaient le feu n'étaient pas très nombreux, non par manque d'ardeur, mais par manque d'armes. On se disputait les fusils de guerre et de chasse. Les projectiles de toute sorte y suppléaient, et la population entière encourageait, aidait les combattants. Femmes, enfants, faisaient des cartouches, apportaient des vivres. Toutes les portes s'ouvraient aux insurgés et se fermaient aux soldats.

Jamais ne s'était vue pareille unanimité. Il semblait qu'il n'y eût plus un royaliste dans Paris." HENRI MARTIN.

7. Il est vrai de dire que la voix vient d'en haut, de Dieu, car il a créé tous les hommes avec le même amour, et ne peut vouloir que les lois établissent entre eux une inégalité contre laquelle réclame la nature humaine. L'égalité est nécessaire à notre bonheur. Est-elle possible sous un roi? Béranger semble en douter. Cependant sous Louis-Philippe et même sous Napoléon tous les citoyens étaient égaux devant la loi. La Révolution avait établi l'égalité, et l'empereur la consacra définitivement par la création du plus parfait des codes civils, appelé *code Napoléon.* Seuls les Bourbons, de 1815 à 1830, voulurent revenir sur l'œuvre de la Révolution française.

8. "Le peuple de Paris s'est couvert de gloire, dit La Fayette, et, quand je dis le peuple, je veux nommer les dernières classes de la société, qui cette fois-ci ont été les premières; car le courage, l'intelligence, le dévouement et la vertu du peuple parisien ont été admirables."

9. Quel glorieux couplet! Ce peuple, qui avait laissé sur le champ de bataille environ 5,300 morts et blessés, fut généreux et magnanime. Il donna les mêmes soins à ses blessés et à ceux de l'ennemi, si bien que les suisses du roi demandaient à être soignés par les insurgés plutôt que d'être renvoyés à leurs corps. Et cette rare probité du pauvre, qui respecte les trésors de l'État malgré sa misère et sa faim! n'est-elle pas merveilleuse et admirable? elle me rappelle l'admira-

tion d'un pasteur américain, professeur dans un des grands collèges de ce pays, qui me disait en 1870, lors de la guerre civile de Paris: — "Que sont-ce donc que ces révoltés de France qui brûlent l'Hôtel de Ville, les Tuileries, et qui renversent la colonne Vendôme? — Des sauvages, des monstres. — Comment des monstres? ce sont des hommes sublimes, qui vont mourir pour une idée, qui ne songent pas un instant à eux-mêmes, qui sont tout entiers à la cause de leur drapeau. Si c'était à New York ou à Londres qu'une révolution pareille s'emparât des monuments publics, la foule ne songerait qu'à piller et à voler."

Henri Martin exprime une semblable admiration pour le peuple qui fit la révolution de Juillet: — "Nous avons signalé la bravoure et l'humanité des combattants de Juillet; leur désintéressement ne fut pas moins digne de mémoire. Des hommes en blouse, en haillons, gardèrent les caisses des deux préfectures, qui contenaient plusieurs millions, veillèrent avec sollicitude sur les trésors d'art du Louvre, reportèrent à l'Hôtel de Ville les objets précieux trouvés aux Tuileries. Des malfaiteurs évadés de la Conciergerie ayant commencé de piller dans le palais des Tuileries, le peuple y avait mis ordre bien vite et avait fusillé un des voleurs pour l'exemple."

10. Dans ce couplet et les deux précédents, le chansonnier évoque l'ombre de son héros bien-aimé, de cet empereur adoré, en qui il ne voulut jamais voir que le représentant couronné de la Révolution. Et en vérité, qui mieux que lui pouvait envoyer le premier salut aux trois couleurs qui reparaissaient, à son *drapeau*

glorieux? Et, doux idéal! le conquérant ne se lève pas de la tombe pour recommencer les grandes conquêtes et relever son pouvoir absolu. Non! il brise son épée et *pour successeur il choisit la liberté.*

11. Cette *faction titrée,* c'est la noblesse ou les légitimistes, qui tournent le dos à l'humble monument qu'on élève aux soldats morts pour la liberté.

12. Enfants, dites aux héros de Juillet, quand vous les voyez dans vos rêves, qu'ils ne sont pas morts en vain, qu'ils ne doivent pas s'affliger des fautes que peuvent commettre ceux qui survivent, et que leur victoire a pour longtemps épouvanté les ennemis de la liberté.

13. Voici le sens du couplet: si les armées étrangères entrent encore à Paris, la Liberté naîtra dans leurs pays *de la poussière qu'emporteront les* pieds de leurs chevaux.

14. Au sujet de cette exaltation de la France par un poète français, voir la citation de Louis Blanc, p. 211.

ADIEU, CHANSONS!

Dans cet *Adieu,* Béranger dit adieu à toutes les chansons qu'il a fait chanter, aux chansons de jeunesse, de plaisir et d'amour; et aux chansons plus grandes, plus puissantes surtout, qui sont comme un monument de son patriotisme et de sa vaillante guerre contre les Bourbons. Il ne veut plus chanter, semble-t-il, ni même chansonner, puisque l'ennemi est abattu.

Mais la monarchie de Juillet aussi fera des fautes, et le poète aura besoin encore de son fouet:

Oui, Chanson, Muse ma fille,
J'ai déclaré net
Qu'avec Charle et sa famille
On te détrônait.
Mais chaque loi qu'on nous donne
Te rappelle ici.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Je croyais qu'on allait faire
Du grand et du neuf;
Même étendre un peu la sphère
De Quatre-vingt-neuf.
Mais point! on rebadigeonne
Un trône noirci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Te voilà donc restaurée,
Chanson, mes amours;
Tricolore et sans livrée
Montre-toi toujours.
Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
Du moins à Poissy.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Et puis, il y a autre chose que la patrie à aimer, à célébrer et à défendre, il y a l'humanité, qui parle plus haut même que la patrie dans un noble cœur: c'est elle qui dictera au poète, qui n'y pense pas encore, ses

plus belles, ses plus immortelles chansons, *le Vieux Vagabond, Jacques, les Bohémiens, les Quatre Âges Historiques, les Fous,* etc.

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée,
Naguère encore, tendre, docte ou railleur,
J'allais chanter quand m'apparut la fée
Qui me berça chez le bon vieux tailleur.[1]
"L'hiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête:
Cherche un abri pour tes soirs longs et froids.
Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix,[2]
Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête."
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

"Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton âme
Comme un clavier modulait tous les airs;
Où ta gaieté, vive et rapide flamme,
Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.
Plus rétréci, l'horizon devient sombre.
Des gais amis le long rire a cessé.
Combien là-bas déjà t'ont devancé![3]
Lisette même, hélas! n'est plus qu'une ombre."
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

"Bénis ton sort. Par toi la poésie
A d'un grand peuple ému les derniers rangs,
Le chant qui vole à l'oreille saisie
Souffla tes vers même aux plus ignorants.
Vos orateurs parlent à qui sait lire;
Toi, conspirant tout haut contre les rois,
Tu marias, pour ameuter les voix,
Des airs de vielle aux accents de la lyre."[4]

Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

"Tes traits aigus lancés au trône même,
En retombant aussitôt ramassés,
De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
Volaient en chœur jusqu'au but relancés.
Puis, quand ce trône ose brandir son foudre,
De vieux fusils l'abattent en trois jours.
Pour tous les coups tirés dans son velours,
Combien ta muse a fabriqué de poudre!"[5]
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

"Ta part est belle à ces grandes journées,
Où du butin tu détournas les yeux.[6]
Leur souvenir, couronnant tes années,
Te suffira, si tu sais être vieux.
Aux jeunes gens racontes-en l'histoire;
Guide leur nef; instruis-les de l'écueil;
Et de la France un jour font-ils l'orgueil,
Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire."
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
Oui, vous sonnez la retraite à propos.
Pour compagnon, bientôt, dans ma mansarde,
J'aurai l'oubli, père et fils du repos.[7]
Mais à ma mort, témoins de notre lutte,
De vieux Français se diront, l'œil mouillé:
Au ciel, un soir, cette étoile a brillé;
Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute.
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

1. Sur cette fée, voir la chanson intitulée *le Tailleur et la Fée.*

2. Vingt ans presque depuis 1813 avec *le Roi d'Yvetot* jusqu'en 1830.

3. Un grand nombre de ses amis sont déjà partis de ce monde: il arrive un moment dans la vie où la majorité de ceux que l'on aime est de l'autre côté du tombeau, et l'on vit ainsi par le cœur avec les morts plus qu'avec les vivants. Espérons que ces morts ne sont pas des morts, mais que nous les retrouverons un jour plus vivants, plus beaux, plus aimants que nous ne les ayons jamais connus ici-bas.

4. *La vielle,* en anglais HURDY-GURDY, instrument de musique, simple et primitif, qui représente ici la poésie facile et faite pour le peuple.

Béranger aurait voulu que les écrivains et les poètes pensassent davantage au peuple:

"J'ai pensé quelquefois que si les poètes contemporains avaient réfléchi que désormais c'est pour le peuple qu'il faut cultiver les lettres, ils m'auraient envié la petite palme qu'à leur défaut je suis parvenu à cueillir, et qui sans doute eût été durable, mêlée à de plus glorieuses. Quand je dis peuple, je dis la foule; je dis le peuple d'en bas, si l'on veut. Par suite d'habitudes enracinées, nous le jugeons encore avec prévention. Il ne se présente à nous que comme une tourbe grossière, incapable d'impressions élevées, généreuses, tendres. Cependant, s'il reste de la poésie au monde, c'est, je n'en doute pas, dans ses rangs qu'il faut l'aller chercher. Qu'on essaye donc d'en faire pour lui; mais, pour y parvenir, il faut étudier ce

peuple, ne pas se complaire à le faire hideux, car dans ses traits flétris et fatigués a brillé souvent l'enthousiasme du courage et de la liberté, et sous ses haillons coule un sang qu'il prodigue à la voix de la patrie. C'est quand son âme s'exalte qu'il faut le peindre. Alors il est beau."

5. Béranger est fier d'avoir fabriqué beaucoup de poudre pour abattre le trône des Bourbons. C'est un honneur que lui reconnaissaient tous les partis, ses ennemis comme ses amis: "Le parti légitimiste, qui m'a toujours jugé, comme auteur, avec une extrême bienveillance, m'a accusé d'avoir contribué plus que tout autre écrivain au renversement de la dynastie que nous avait imposée l'étranger. Cette accusation, je l'accepte comme un honneur pour moi et comme une gloire pour la chanson."

6. On ne peut trop admirer le désintéressement du chansonnier et son amour d'une vie simple et tranquille. Au lendemain d'une victoire à laquelle il avait tant contribué, il refuse tous les honneurs, tous les emplois publics et veut rester dans sa retraite:

Non, mes amis, non, je ne veux rien être;
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître:
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.
Que me faut-il? des amis à ma taille,
Petit repas et joyeux entretien.
De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant Dieu m'a dit: Ne sois rien.

"Lorsqu'à cinquante ans j'ai vu de près le pouvoir, je n'ai fait que le regarder en passant, comme, dans

ma jeunesse indigente, devant un tapis vert chargé d'or, je m'amusais à observer les chances du jeu, sans porter envie à ceux qui tenaient les cartes."

7. Non, il n'aura pas cet oubli: il est immortel autant qu'aucun autre poète de ce siècle, car il a porté le genre qu'il a choisi à la perfection. Comme La Fontaine est *le fabuliste*, Béranger sera *le chansonnier* pour la postérité.

LES ESCARGOTS.

1840.

L'escargot c'est le bourgeois. Il faut entrer dans l'esprit de Béranger et adopter les vues de l'élite intellectuelle de la société pour caractériser ce personnage et le mépriser autant qu'il le mérite. Le bourgeois tenait le haut du pavé en 1840, sous le règne de Louis-Philippe, ce roi bourgeois et roi des bourgeois. Il se rengorgeait et était aussi arrogant, aussi méprisant vis-à-vis du peuple que l'eût jamais été la vieille noblesse vis-à-vis du reste de la nation.

Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Ce *grossier colimaçon*, dit le poète, traite le pauvre de *vil prolétaire*,

Se carre en bourgeois décoré,
Tout fier d'avoir pignon sur rue.

Poltron devant le danger, ne songeant qu'à soi, égoïste, s'engraissant du travail d'autrui, c'est un

rustre qui ne comprend ni la beauté ni les grandes choses, qui fait des lois à sa taille, des écoles, des églises, un Dieu à sa taille. C'est le riche de notre société, le parvenu, le marchand, l'épicier, le boutiquier (prenez tous ces termes dans un sens satirique), le Béotien de la Grèce, le philistin d'Angleterre et d'Amérique, ces hommes qu'admirait John Bright et que Matthew Arnold méprisait.

Les philistins, c'est, s'écrient John Bright et les journaux "That section of the community which has astonished the world by its energy, enterprise, and self-reliance, which is continually striking out new paths of industry and subduing the forces of nature, which has done all the great things that have been done in all departments, and which supplies the mind, the will, and the power for all the great and good things that have still to be done. They are the salt of the earth." — Un pauvre sel!

"The English middle class (les philistins), dit Matthew Arnold, presents us at this day, for our actual needs, and for the purposes of national civilization, with a defective type of religion, a narrow range of intellect and knowledge, a stunted sense of beauty, a low standard of manners. For the building up of human life, as men are now beginning to see, there are needed not only the powers of industry and conduct, but the power, also, of intellect and knowledge, the power of beauty, the power of social life and manners. And that type of life of which our middle class in England are in possession is one by which neither the claims of intellect and knowledge are

satisfied, nor the claim of beauty, nor the claims of social life and manners.

"Consider these people, their way of life, their habits, their manners, the very tones of their voice; look at them attentively; observe the literature they read, the things which give them pleasure, the words which come forth out of their mouths, the thoughts which make the furniture of their minds: would any amount of wealth be worth having with the condition that one was to become just like these people by having it?"

Chassé d'un gîte par huissier,
Je cherchais logis au village,
Lorsqu'un colimaçon grossier [1]
Me fait les cornes au passage.[2]
Voyez comme ils font les gros dos,[3]
Ces beaux messieurs les escargots.[4]

Celui qui me nargue aujourd'hui
Semble dire: Vil prolétaire! [5]
Il n'a pas même un chaume à lui!
L'escargot est propriétaire.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Au seuil de son palais nacré,[6]
Ce mollusque à bave incongrue [7]
Se carre en bourgeois décoré,[8]
Tout fier d'avoir pignon sur rue.[9]
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Il n'a point à déménager,
Il n'a point à payer son terme.

Ses voisins sont-ils en danger,
Dans sa maison vite il s'enferme.[10]
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Trop sot pour connaître l'ennui,
Il fait son bien de toutes choses,
S'engraisse du travail d'autrui,[11]
Et salit le pampre et les roses.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

En vain tentent de l'émouvoir
Des oiseaux les voix les plus belles ;
Le rustre a peine à concevoir [12]
Qu'on ait une voix et des ailes.[13]
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Ce bourgeois a raison, ma foi.
Fi du peu que l'esprit rapporte !
Mieux vaut avoir maison à soi :
On met les autres à la porte.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

En deux Chambres l'on m'a conté
Que leurs législateurs s'assemblent.
Je le tiens pair ou député : [14]
J'en connais tant qui lui ressemblent !
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

De ramper prenant sa façon,
Faisons de moi, s'il est possible,

Un électeur colimaçon,
Un colimaçon éligible.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

1. Le *Colimaçon* est la même chose que le limaçon, mollusque qui habite une coquille. La limace rampe sans coquille. Ce colimaçon est *grossier:* le bourgeois se fait remarquer par sa grossièreté. Il n'a rien de l'exquise politesse de l'ancienne aristocratie, ni non plus cette politesse supérieure, simple et bonne qui appartient à l'aristocratie de l'intelligence et du cœur.

2. *Faire les cornes* à quelqu'un, c'est faire avec les doigts un geste qui représente des cornes, geste de vilain, fort injurieux.

3. *Faire le gros dos:* les chats font le gros dos, lorsqu'ils relèvent leur dos en bosse, ce qui arrive quand on les caresse en faisant glisser la main sur eux de la tête à la queue, et aussi lorsqu'ils sont en colère. Voyez-les en présence d'un chien: comme ils font le gros dos! — Cela se dit de même de la contorsion de ces hommes qui mettent une main dans la ceinture de la culotte et l'autre dans la veste: ils se donnent ainsi un air important, faisant un gros dos voûté, comme des matous. Voilà la mine que sait prendre le bourgeois-escargot devant le prolétaire.

4. *Escargot.* — C'est un limaçon qui a les yeux placés au sommet de ses grandes cornes.

5. Les *prolétaires* forment la classe la plus indigente d'une nation, celle qui vit du travail de ses mains et ne possède rien, ni terres ni maison, pas même un *chaume,* c'est-à-dire une chaumière.

6. L'intérieur de la coquille de l'escargot est *nacrée.*

7. Cette *bave* qui coule de la coquille de l'escargot est *incongrue*, point congrue, pas convenable, offensant le bon goût et les bienséances : une *bave incongrue* est une expression fort comique. — *Congru* est le latin CONGRUUS, conforme, convenable.

8. *Se carrer.* — C'est se tenir d'une façon qui annonce l'arrogance et la satisfaction de soi. Un bourgeois-escargot décoré *se carre* tout le long du jour. Il est si bête !

9. *Avoir pignon sur rue*, c'est proprement posséder une maison dans une ville et sur la rue : autrefois c'était le pignon qui faisait la façade de la maison. Aujourd'hui encore les églises ont le pignon sur la rue. Au figuré, l'expression signifie avoir une maison à soi qui rapporte beaucoup d'argent.

10. Quel égoïste ! Que les voisins souffrent ou périssent, peu lui importe.

11. De la sueur du peuple il fait sa graisse, et cette sueur ne lui cause ni peine ni ennui. Il est *trop sot* pour avoir de l'inquiétude au milieu de sa richesse, pour comprendre ces paroles de George Sand : "Le bien-être qu'on n'espère pas faire partager aux autres, et dont on jouit sans pouvoir l'étendre à tous ses semblables, est un remords qui opprime l'âme et trouble le sommeil." — Ô noble femme, les escargots, favoris et adorateurs du veau d'or, doivent rire de ta pensée, comme les philistins d'Amérique ont ri d'entendre M. Agassiz leur dire un jour : *I cannot afford to make money.* S'imaginent-ils eux qu'il y ait une occupation plus importante et plus élevée pour

l'homme que celle d'amasser des trésors, des trésors pour soi seul ?

12. *Rustre.*—Distinguez-le de *rustique.* Les deux mots se rattachent à RUSTICUS, qui a pour racine RUS, campagne. Les deux hommes sont de la campagne, ou ressemblent aux gens des champs; ils n'ont pas d'*urbanité,* ce qui appartient à l'éducation de la ville, en latin URBS. Mais les manières de vivre de la campagne ne sont pas détestables, si elles ne sont que simples; il s'en faut bien! *Rustique* ne signifie que cela. Le mot n'implique rien de méprisable; le rustique ignore seulement les beaux usages, les cérémonies de la société; il ne sait pas faire trois révérences à une belle marquise, et ne tient pas à le savoir, à la différence de M. Jourdain. Le *rustre* est trop rustique, il est grossier et rude, c'est un lourdaud, un bourru. J'aime la bonne rondeur de manières, l'ignorance de détours du rustique; mais qui ne méprise ce rustre insolent qui nous coudoie, qui nous bouscule et ne connaît aucun respect.

13. Ce rustre d'escargot ne comprend pas que l'homme puisse chanter ni voler, chanter ou sentir comme les poètes et s'élever au-dessus des choses de la matière. Manger bon, boire et se coucher bien, habiter un château, s'entourer de luxe, avoir tous les conforts de la vie, voilà son rêve, son unique aspiration. Après cette vie, les escargots ne comprendraient pas le paradis s'ils y entraient, et demanderaient à revenir ici-bas dans leur boue.

14. Il y avait en France sous Louis-Philippe, comme sous la Restauration, une Chambre des députés et une Chambre des pairs.

LE GRILLON.

Fontainebleau, 1836.

Il n'y a dans la poésie française rien de plus doux que cette chanson, et rien au monde de plus touchant que la réunion de ces deux chansonniers, Béranger et le grillon, au coin du même foyer. Et comme ils se ressemblent ! leurs existences sont pareilles, ils ont le même auditoire de gens simples et bons, *des enfants, des artisans, des villageois.* C'est l'un des deux artistes qui dit cela. Cependant, qui est trop riche, ou trop grand, ou trop savant, s'il a de l'âme, pour ne pas s'arrêter quand une des deux voix se fait entendre, et quel est l'homme assez cloué à la terre pour ne pas se sentir enlevé par eux et emporté dans de tendres rêveries ou de nobles et hautes pensées ? — Et le poète, comme l'insecte, n'a du monde aucun souci. Celui-ci fait ses délices des champs déserts et silencieux ou du pauvre foyer du campagnard. L'autre ne fut jamais plus heureux que dans le grenier qu'habita sa jeunesse :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

" J'habitais une mansarde, au sixième étage, sur le boulevard Saint-Martin. De quelle belle vue je jouissais là ! Que j'aimais, le soir, à planer sur l'immense ville, lorsqu'aux bruits qui s'en élèvent sans cesse venait se mêler le bruit de quelque grand orage ! Je m'étais installé dans ce grenier avec une satisfaction indicible, sans argent et sans certitude d'avenir. Vivre

seul, faire des vers tout à mon aise, me parut une félicité."

Quand plus tard ses chants lui eurent fait une cour d'admirateurs, le poète refusa avec fermeté tous les honneurs, ceux qu'eût voulu lui faire accepter Louis-Philippe en 1830, ceux auxquels l'appelait l'Académie en lui offrant un de ses fauteuils, et même les honneurs plus grands, et mieux faits pour le tenter, d'un siège à l'Assemblée constituante de la République, en 1848. — "Mes soixante-huit ans, disait-il aux électeurs de Paris, ma santé si capricieuse, mes habitudes d'esprit, mon caractère, gâté par une longue indépendance, achetée chèrement, me rendent impossible le rôle trop honorable que vous voulez m'imposer. Ne l'avez-vous pas deviné, chers concitoyens? Je ne puis vivre et penser que dans la retraite. Oui, je lui dois le peu de bon sens dont on m'a loué quelquefois. Au milieu du bruit et du mouvement, je ne suis plus moi; et le plus sûr moyen de troubler ma pauvre raison, d'où peut-être est sorti plus d'un conseil utile, c'est de me placer sur les bancs d'une assemblée. Là, triste et muet, je serai foulé aux pieds de ceux qui se disputeront la tribune, où je suis incapable de monter. Poser, parler, même lire, je ne le puis en public, et, pour moi, le public commence où il y a plus de dix personnes."

Au coin de l'âtre où je tisonne[1]
En rêvant à je ne sais quoi,
Petit grillon, chante avec moi,
Qui, déjà vieux, toujours chansonne.[2]
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Nos existences sont pareilles :
Si l'enfant s'amuse à ta voix,
Artisan, soldat, villageois,
A la mienne ont charmé leurs veilles.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Mais sous ta forme hétéroclite[3]
Un lutin n'est-il pas caché ?
Vient-il voir si quelque péché
Tient compagnie au vieil ermite ?
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

N'es-tu pas sylphe et petit page
De quelque fée au doux pouvoir,
Qui t'adresse à moi pour savoir
A quoi le cœur sert à mon âge ?
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Non ; mais en toi, je le veux croire,
Revit un auteur qui, jadis,
Mourut de froid dans son taudis[4]
En guettant un rayon de gloire.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Docteur, tribun, homme de secte,
On veut briller, l'auteur surtout.
Dieu, servez chacun à son goût :
De la gloire à ce pauvre insecte.[5]
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

La gloire! est fou qui la désire:
Le sage en dédaigne le soin.
Heureux qui recèle en un coin
Sa foi, ses amours et sa lyre!
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.[6]

L'envie est là qui nous menace.
Guerre à tout nom qui retentit!
Au fait, plus ce globe est petit,
Moins on y doit prendre de place.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Ah! si tu fus ce que je pense,
Ris du lot qui t'avait tenté;
Ce qu'on gagne en célébrité,
On le perd en indépendance.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Au coin du feu, tous deux à l'aise,
Chantant, l'un par l'autre égayés,
Prions Dieu de vivre oubliés,
Toi, dans ton trou, moi, sur ma chaise.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

1. L'*âtre* est la partie de la cheminée où l'on fait le feu. Ce mot vient du bas-latin ASTRICUS. — Tisonner, c'est remuer les tisons sans besoin, par distraction, pour s'amuser. Quoi de plus doux, quand on rêve ou qu'on fait des châteaux en Espagne? — "Chaque

saison a ses plaisirs, dit Caraccioli ; celui de tisonner en philosophant vaut au moins la promenade."

2. *Chansonner.* — Faire des chansons contre quelqu'un. Béranger a *chanté* Napoléon et la République, mais il a *chansonné* les Bourbons et les marquis de Carabas.

3. *Hétéroclite.* — Ce qui s'écarte des règles de l'art ou des lois de la nature, et de là ce qui est ridicule ou bizarre. Ce drôle de cri-cri est vraiment comique dans sa forme, et aussi dans sa manière de chanter en frottant ses ailes l'une contre l'autre.

4. *Taudis.* — Ce mot se rattache à *taude,* qui est une tente de grosse toile goudronnée qu'on met au-dessus des barques quand il pleut. *Taude* vient du vieux flamand TELDE, qui signifie *tente.* De là *taudis,* qui fut d'abord une sorte de logement ou de tente de soldats sous les murs des villes assiégées. C'est aujourd'hui un pauvre logement, petit, misérable, souvent malpropre. Si la chambre même du riche est en grand désordre, on dit que c'est un vrai *taudis.*

Béranger soupçonne que dans son grillon vit un ancien écrivain, dont l'âme a passé dans le modeste musicien. Pendant son existence antérieure il poursuivit la gloire, et l'atteignit si peu qu'il mourut de froid dans sa misérable demeure. Aujourd'hui sous forme de grillon il vit dans une cheminée. Ô vains projets des hommes ! Et quelle erreur de courir après la gloire, quand il faut si souvent lui sacrifier l'indépendance, le plus grand des biens (avant-dernier couplet).

5. Quel petit insecte que l'homme dans le vaste

univers ! Nous nous disputons la première et la meilleure place sur un grain de sable. Cependant nous sommes plus grands que l'univers, dirait Pascal, parce que nous connaissons notre petitesse et que l'univers ne connaît pas sa grandeur.

6. "Dans un instant tu ne seras plus que de la cendre, un squelette, un nom, ou pas même un nom. Et le nom n'est qu'un bruit, qu'un écho. Ce que nous estimons tant dans la vie n'est que vide, pourriture, petitesse : des chiens qui mordent, des enfants qui se battent, qui rient, qui pleurent bientôt après ! La gloire n'est rien, si tu songes à ce que sont les hommes." MARC-AURÈLE.

LES LUTINS DE MONTLHÉRI.

Dans le bon vieux temps, on croyait au monde des esprits, des merveilles, aux fées, aux gnomes, aux lutins et farfadets, aux saints et aux anges qui venaient se mêler à la société des hommes, et quelquefois liaient amitié avec eux, comme fit sainte Catherine avec Jeanne d'Arc, dont elle fut à la fin de sa glorieuse carrière comme la sœur aînée, inséparable, et la consolant nuit et jour à l'approche du martyre. La science qui explique tous les phénomènes de la nature, le culte des intérêts matériels, le positivisme, les affaires qui réduisent tout à un calcul d'argent, et aussi le rire moqueur de Voltaire et des philosophes à la face de celui qui croit à ce qu'il ne peut toucher,

analyser et démontrer, tout cela a chassé loin de nous les esprits qui pleurent et crient :

> *La Raison, par ses conquêtes,*
> *Nous bannit des vieux donjons.*
> *Notre règne est passé.*

Est-ce un bonheur ? Pour ma part j'en suis triste. L'imagination est un si grand charme dans la vie ! Avec elle et avec la foi simple des premiers temps du christianisme ou du paganisme, la poésie aussi s'en va. Il fait froid dans la vie, on dirait que nous allons mourir ; il n'y a plus rien qui nous réchauffe, plus aucun Dieu qui nous inspire et nous attire vers les hauts lieux. Dans ses beaux vers, un des derniers poètes, Alfred de Musset, dit au Christ :

> "*Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;*
> *Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé :*
> *Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène*
> *Ton cadavre céleste en poussière est tombé !*
>
> "*Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière*
> *Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,*
> *Et de pleurer, ô Christ ! sur cette froide terre*
> *Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi !*
> *Oh ! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie ?*
> *Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie ;*
> *Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?*
> *Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ?*
>
> "*Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance.*
> *Nous attendons autant, nous avons plus perdu.*
> *Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense*
> *Pour la seconde fois Lazare est étendu.*

"Où donc est le Sauveur pour entr'ouvrir nos tombes?
Où donc le vieux saint Paul haranguant les Romains,
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins?
Où donc est le Cénacle? où donc les Catacombes?
Avec qui marche donc l'auréole de feu?
Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Madeleine?
Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'humaine?
Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu?"

Le Messie que pleure Musset, s'il revenait au monde aujourd'hui, ne serait pas reconnu par les hommes, tant on l'a défiguré: repoussé par notre société, il serait crucifié par les chrétiens comme il le fut par les Juifs. Et si Jeanne d'Arc avait été parmi nous en 1870, eût-elle fait croire toute une nation à ses Voix, à l'archange Michel et à sainte Catherine?— Non, dites-vous.—Et bien! cette froide raison dont nous sommes si fiers l'eût donc empêchée d'inspirer les braves, et de les conduire sous son drapeau à la victoire et à la délivrance de la patrie.

Notre scepticisme a chassé aussi bien les dieux, les héros et les chevaliers, que les lutins, les fées et les sorciers. Nous avons la raison qui examine, nous n'avons plus l'imagination qui crée.

A pied, la nuit, en voyage,
Je m'étais mis à l'abri
Contre le vent et l'orage,
Dans la tour de Montlhéri.[1]
Je chantais, lorsqu'un long rire
D'épouvante m'a glacé;
  Puis tout haut j'entends dire:
  "Notre règne est passé."

Des follets brillent dans l'ombre,[2]
Et la voix que j'entendais
Se mêle aux cris d'un grand nombre
De lutins, de farfadets;[3]
Au bruit d'une aigre trompette
Le sabbat a commencé.[4]
  Plus haut la voix répète:
  "Notre règne est passé."

"Non, dit la voix, plus de fêtes!
Esprits, vite délogeons.
La Raison, par ses conquêtes,
Nous bannit des vieux donjons.
Le monde a changé d'oracles;[5]
Nos prodiges ont cessé.
  L'homme fait des miracles;
  Notre règne est passé.

"Nous donnâmes à la Grèce
Ces dieux créés pour les sens,
Dont l'éternelle jeunesse
Vivait de fleurs et d'encens.
Dans la Gaule encor sauvage
Pour nous le sang fut versé.[6]
  Hélas! même au village
  Notre règne est passé.[7]

"On nous vit, sous vos trophées,
Paladins et troubadours,
Enchaîner aux pieds des fées
Les rois, les saints, les Amours.
La magie à notre empire
Soumit le ciel courroucé.
  Des sorciers j'entends rire;
  Notre règne est passé.

"La raison nous exorcise;
Esprits, fuyons sans retour."
La voix se tait . . . O surprise!
J'ai cru voir crouler la tour.
De leur retraite chérie
Tous ont fui d'un vol pressé.
Au loin la voix s'écrie:
"Notre règne est passé."

1. Du château fort des seigneurs de Montlhéri (en Seine-et-Oise), il ne reste aujourd'hui qu'une vieille tour en ruines. C'est là que le poète rencontra les lutins.

2. *Follet.* — Diminutif de fol ou fou. Les follets sont donc de petits fous, une sorte de lutins familiers plus malins que malfaisants, et qui rendent souvent d'utiles services aux hommes.

Il est au Mogol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre,
Ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. . . .

Lisez cette fable de La Fontaine, intitulée *les Souhaits,* un des chefs-d'œuvre du poète.

3. *Lutins.* — L'étymologie de *lutin* n'est pas certaine. On peut le dériver de *nuit,* car le vieux français disait *luiton* pour lutin, et certains patois nomment cet esprit *nuiton,* l'homme ou l'esprit de nuit. Peut-être aussi lutin vient-il de LUCTUS, deuil, un esprit de deuil, ce qu'il n'est certes pas le plus souvent. Certains savants

tirent lutin du vieux Saxon LUTTIL (en anglais LITTLE), parce que les lutins sont petits.

Farfadets.—On peut tirer ce mot de FARFATOLA, qui signifie dans le dialecte italien de Côme esprit léger. Il faudrait avoir commercé beaucoup avec les esprits pour savoir bien distinguer les follets, les lutins, les farfadets, etc. "Comme je n'ai jamais vu de génies, disait Voltaire, de démons, de péris (petits esprits de la vieille religion persane), de farfadets, soit bienfaisants, soit malfaisants, je n'en puis parler en connaissance de cause, et je m'en rapporte à ceux qui en ont vu."

4. *Sabbat.* — "Assemblée nocturne des sorciers; dérivation injurieuse du sens de *sabbat*, à cause de l'opinion populaire qui, hostile aux Juifs, assimila leur fête à une réunion de sorciers." LITTRÉ.

5. Les *oracles* de la science; et deux vers plus bas les *miracles* de la science.

6. Les prêtres de la Gaule, les druides, faisaient des sacrifices humains.

7. Non pas au village. Lisez sur ce sujet intéressant ce livre de George Sand: *Promenade autour du Village.* Il y a encore des visions nocturnes dans les campagnes. Le paysan a des hallucinations, et puis il est tant plus que nous en rapport avec la nature.— "Je crois qu'il y a une foule de petits phénomènes nocturnes, explosions ou incandescences de gaz, condensations de vapeurs, bruits souterrains, spectres célestes, petits aérolithes, habitudes bizarres et inobservées, aberrations même chez les animaux, que sais-je? des affinités mystérieuses ou des pertubations

brusques des habitudes de la nature, que les savants observent par hasard et que les paysans, dans leur contact perpétuel avec les éléments, signalent à chaque instant sans pouvoir les expliquer."

Et ces gens simples croient aussi que les bêtes parlent la nuit de Noël: "Pendant la messe de minuit, les bêtes parlent, et le métayer doit s'abstenir d'entendre leur conversation. Un jour, le père Casseriot, qui était faible à l'endroit de la curiosité, ne put se tenir d'écouter ce que son bœuf disait à son âne.

—Pourquoi que t'es triste, et que tu ne manges point ? disait le bœuf.

—Ah ! mon pauvre vieux, j'ai un grand chagrin, répondit l'âne. Jamais nous n'avons eu si bon maître, et nous allons le perdre !

—Ce serait grand dommage, reprit le bœuf, qui était un esprit calme et philosophique.

—Il ne sera plus de ce monde dans trois jours, reprit l'âne, dont la sensibilité était plus expensive, et qui avait des larmes dans la voix.

—C'est grand dommage, grand dommage ! réplique le bœuf en ruminant. Le père Casseriot eut si grand'peur, qu'il oublia de faire son charme, courut se mettre au lit, y fut pris de fièvre chaude, et mourut dans les trois jours."

George Sand proclame heureuses ces organisations primitives, à qui sont révélés les secrets du monde surnaturel, et qui ont le don de voir et d'entendre de si étranges choses. Elle pense comme Musset et tous les poètes à ce sujet.

LES BOHÉMIENS.

Je laisse tout dire à Sainte-Beuve sur cette chanson: — "*Les Bohémiens* et *les Souvenirs du Peuple*, publiés en 1828, ont manifesté chez Béranger un progrès encore imprévu de grandeur et de pathétique dans la simplicité, et aussi de poésie impartiale, généralisée, s'inspirant de mœurs franches, se prenant aux instincts natifs du prolétaire, et d'une portée, non plus politique, mais sociale."

Et encore: — "*Les Bohémiens* sont une de ces ballades ou fantaisies philosophiques, d'un rhythme vif, svelte, allègre, enivrant; c'est la meilleure peut-être, la plus belle et la plus parfaite de ces chansons que j'appelle désintéressées, et qui ne doivent rien aux circonstances."

Sorciers, bateleurs ou filous,[1]
Reste immonde
D'un ancien monde;
Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais bohémiens, d'où venez-vous?[2]

D'où nous venons? l'on n'en sait rien.
L'hirondelle
D'où nous vient-elle?
D'où nous venons? l'on n'en sait rien,
Où nous irons, le sait-on bien?

Sans pays, sans prince et sans lois,
Notre vie
Doit faire envie;
Sans pays, sans prince et sans lois,
L'homme est heureux un jour sur trois.[3]

Tous indépendants nous naissons,
Sans église
Qui nous baptise;
Tous indépendants nous naissons
Au bruit du fifre et des chansons.[4]

Nos premiers pas sont dégagés,
Dans ce monde
Où l'erreur abonde;
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.[5]

Au peuple, en butte à nos larcins,
Tout grimoire [6]
En peut faire accroire;
Au peuple, en butte à nos larcins,
Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin,
Notre bande
Gaiement demande;
Trouvons-nous Plutus en chemin,
En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
De la ville
Qu'on nous exile;
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.[7]

A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle
Tous pêle-mêle;
A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince étoffe ;[8]
Ton œil ne peut se détacher
Du vieux coq de ton vieux clocher.[9]

Voir, c'est avoir. Allons courir !
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir, c'est avoir. Allons courir !
Car tout voir, c'est tout conquérir.[10]

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
Qu'il s'agite
Ou croupisse au gîte ;
Mais à l'homme on crie en tout lieu :
" Tu nais, bonjour ; tu meurs, adieu.[11]

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
Homme ou femme,
A Dieu soit notre âme !
Quand nous mourons, vieux ou bambin,
On vend le corps au carabin.[12]

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
De lois vaines,
De lourdes chaînes ;
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais, croyez-en notre gaieté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître ;
Mais, croyez-en notre gaieté,
Le bonheur, c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaieté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître;
Oui, croyez-en notre gaieté,
Le bonheur, c'est la liberté.[18]

1. *Bateleur.* — Un faiseur de tours de force et d'escamotage, un bouffon, un charlatan. Prenez garde! ce n'est pas toujours pour rire qu'ils escamotent. L'origine de ce mot se trouve dans le vieux français *basteau*, qui était ce que nous nommons à présent *gobelet*. Les bateleurs sont des joueurs de passe-passe et de gobelets. M. Littré donne une autre étymologie: le bas-latin BASTELLUS, diminutif de BASTUS, bâton. En effet, les bateleurs se servent d'un petit bâton, baguette magique, pour faire leurs tours.

Filou. — Un voleur qui emploie l'adresse pour s'emparer du bien d'autrui.

2. *Bohémiens.* —Bandes vagabondes, sans domicile, sans métier, qui errent par le monde, et se mêlent souvent de dire la bonne aventure.

3. Sont-ils plus heureux que nous? Il est bien sûr qu'ils ne sont pas disposés à renoncer à leur vie vagabonde: ils ont horreur du joug des lois et des rois, et se trouvent bien de n'avoir aucun pays à servir.

4. L'indépendance, voilà leur bonheur, et il est si grand qu'ils lui sacrifient tous les autres.

5. *Sans préjugés!* un autre avantage qu'ils ont sur nous, et qui est considérable. Notre société est pleine de préjugés, ce qui la rend sotte et ridicule, souvent même injuste et cruelle.

6. *Grimoire.*—Livres des sorciers, qui renferment leurs mystères, et apprennent comment évoquer les démons. L'étymologie de ce mot est incertaine; celle que donne Diez est peut-être la bonne: il viendrait du normand GRIMA, sorcière.—Le peuple est bête et superstitieux: il croit aux miracles des saints et aux révélations des sorciers. Quel plaisir les Bohémiens ont à exploiter l'humaine sottise!

7. Qu'ont-ils besoin de nos villes? leur nid est bien mieux dans les bois.

8. De peu de valeur.

9. Nous ne sommes chez nous que dans notre village; les Bohémiens sont partout chez eux.

10. Quel dédain de la propriété, et comme ils se mettent au-dessus du plus riche des hommes, qui ne possède que bien peu de terrain en comparaison du vaste espace que les Bohémiens peuvent voir et parcourir!

11. Que gagnerions-nous à vivre autrement, disent-ils: qu'on coure le monde ou qu'on reste chez soi, la vie n'est pas autre chose que naître et mourir.

12. *Carabin.*—Ce mot signifie ici un étudiant en médecine. Ces messieurs achètent les cadavres des pauvres pour les disséquer.

13. Le bonheur, c'est la liberté: telle est la conclusion de la chanson. Si la liberté n'est pas tout le bonheur, il est au moins vrai de dire qu'il n'y a pour l'homme aucun bonheur sans liberté, aussi longtemps qu'il n'a pas perdu sa dignité d'homme.

LE VIEUX VAGABOND.

Cette chanson est une des plus grandes de Béranger. Elle lui a été dictée par son amour du peuple, du pauvre peuple, de ceux que notre mauvaise organisation sociale condamne à être vagabonds, à errer çà et là sur la terre, comme des proscrits, sans demeure, sans refuge, sans pain, ci ce n'est celui de la mendicité, couverts de haillons au moment où le riche étale à leurs yeux le luxe et l'opulence, et privés de travail au milieu d'un monde qui produit à la vapeur et accumule sans cesse les trésors de la vie.

Après 1830, un grand nombre d'écrivains, parmi eux Lamennais, George Sand, Saint-Simon, Fourrier, se montrèrent émus de la misère du peuple et inquiets de son avenir. Ils conçurent de généreux projets d'amélioration sociale, fort difficiles à réaliser, réalisables pourtant, et qui devront un jour se réaliser pour protéger et sauver le riche aussi bien que le pauvre. "C'est à ce fonds social, humain, dit Sainte-Beuve, d'une civilisation plus équitable et vraiment universelle, que sont puisées les inspirations si amèrement belles du *Pauvre Jacques* et du *Vieux Vagabond.* Béranger a dramatisé sous ces figures populaires toute une économie politique impuissante, tout un système d'impôts écrasants; il a touché en plein la question d'égalité réelle, du droit de chacun à travailler, à posséder, à vivre, la question, en un mot, du prolétaire."

La question du prolétaire est si grande, et intéresse tant l'avenir du monde, qu'il est bon et urgent que

nous réfléchissions tous sur cette forte page du grand historien de la Révolution française, Louis Blanc :

"Il est une tyrannie qui se compose de l'ignorance, de l'abandon, des mauvais exemples, des douleurs de l'âme qui ne trouvent pas de consolateur, des désirs légitimes injustement refoulés, de la nature humaine jetée en proie au hasard. Or cette tyrannie impalpable, mais trop réelle, et que les révolutionnaires de 1789 ne purent songer à détruire, elle se nomme la misère ; elle a pour victime quiconque est en peine de sa nourriture, de son vêtement et de son gîte, dans un pays qui a des moissons abondantes, des magasins encombrés d'étoffes précieuses et des palais vides ; elle engendre, non seulement la douleur, mais le crime. Voici un malheureux qui a pris naissance dans le désespoir et le vice. Son intelligence n'est pas sortie des ténèbres. L'indigence lui a soufflé de funestes tentations. La main d'un ami n'a jamais pressé sa main. Pas de voix qui ait éveillé en lui les échos de la tendresse, de l'amour. Jeune, il a traversé sans en jouir l'âge des fleurs et du soleil. Maintenant, s'il devient coupable, criez à votre justice d'intervenir : notre sécurité l'exige. Mais n'oubliez pas que votre ordre social n'a pas étendu sur cet infortuné la protection due à sa faiblesse. N'oubliez pas que son libre arbitre a été perverti dès le berceau ; qu'une fatalité inique a pesé sur son âme ; qu'il a eu faim, qu'il a eu froid, qu'il n'a pas appris la bonté, . . . bien qu'il soit votre frère et que votre Dieu soit aussi le Dieu des pauvres, des faibles, des ignorants, de toutes les créatures souffrantes et immortelles."

Dans ce fossé cessons de vivre ;
Je finis vieux, infirme et las.[1]
Les passants vont dire : Il est ivre ;
Tant mieux ! ils ne me plaindront pas.[2]
J'en vois qui détournent la tête ;
D'autres me jettent quelques sous.[3]
Courez vite ; allez à la fête.
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.[4]

Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin ;
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné !
La rue, hélas ! fut ma nourrice :
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.[5]
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez : Travaille,
J'eus bien des os de vos repas ;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.[6]

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme ;
Mais non : mieux vaut tendre la main.
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien l'on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.[7]

Le pauvre a-t-il une patrie?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.[8]

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous?
Ah! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi.
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.[9]

1. Il ressemble au bûcheron de La Fontaine:

"Un pauvre Bûcheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur."

Et après avoir regardé mélancoliquement dans son triste et sombre passé, il appelle la mort.

2. Il ne se soucie pas que sa mémoire soit estimée, lui qu'on a abreuvé de tant d'affronts pendant sa vie.

3. Ignobles riches qui détournent la tête, ou jettent des sous au lieu de les mettre dans la main du malheureux, et de courir le retirer de son fossé.

4. Quel mépris et quelle amertume dans ces deux derniers vers!

5. Est-il possible que notre société soit si mauvaise qu'il faille refuser d'enseigner un métier aux pauvres qui le demandent?

6. Cette générosité du vieillard est une cruelle dérision.

7. Encore une fois, est-elle bien organisée cette société, où l'on emprisonne celui qui mendie son pain, après lui avoir refusé les moyens de le gagner? C'est un fait cependant qu'il y a parmi nous des hommes qui ne trouvent pas de travail, et qui mourraient de faim s'ils n'étaient assistés, non par les riches, mais par leurs frères, les autres pauvres.

8. Pauvre vieux vagabond, il a pleuré sur les malheurs de la patrie, lui à qui cette patrie n'a fait aucune part dans ses bienfaits!

9. Ce dernier couplet est grand et profond, plein d'enseignement pour nous tous, et menaçant. Prenons garde à l'avenir! si nous ne redevenons chrétiens, c'est-à-dire charitables et aimant nos frères, si nous ne sommes un peu pour nos parias ce que fut monseigneur Bienvenu pour Jean Valjean, cet avenir est gros d'orages et de bouleversements.

JACQUES.

"Après 1830, quand la lutte fut terminée, les questions politiques passèrent au second plan, les questions sociales se posèrent, bien plus graves. Les systèmes

se succèdent. Lamennais jette ses cris de colère; l'horizon s'assombrit. Le prolétaire gronde, s'impatiente. On peut prévoir des explosions terribles. Béranger est avec le prolétaire révolté. Voyez *Jeanne la Rousse, le Braconnier, les Contrebandiers, Jacques, Nostradamus, les Fous.*

"Tel est le secret de sa popularité. Il a suivi tous les mouvements de la sensibilité populaire; il les a tous chantés, flattés. Lui modéré, prudent, calculateur, il s'est fait révolutionnaire." Paul Albert.

Qui ne se ferait révolutionnaire en présence de certains spectacles, de celui, par exemple, que nous offre la situation de *Jacques?* Il faut avoir le cœur bien dur pour ne pas se sentir ému et révolté à la lecture de cette chanson. Et le riche qui accumule des trésors inutiles à son bien-être, peut-il la lire sans remords et sans inquiétude?

(Voir l'introduction de la chanson précédente.)

Jacque, il me faut troubler ton somme.
Dans le village un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier.[1]
C'est pour l'impôt, las! mon pauvre homme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Regarde: le jour vient d'éclore;
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre chez le vieux Remi,
On saisissait avant l'aurore.[2]

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Pas un sou ! Dieu ! je crois l'entendre.
Écoute les chiens aboyer.
Demande un mois pour tout payer.
Ah ! si le roi pouvait attendre !

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille !
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.[3]

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette masure,
Un quart d'arpent cher affermé.
Par la misère il est fumé ;
Il est moissonné par l'usure.[4]

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre.
Quand d'un porc aurons-nous la chair ?[5]
Tout ce qui nourrit est si cher !
Et le sel aussi, notre sucre !

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Du vin soutiendrait ton courage;
Mais les droits l'ont bien renchéri.
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos?
Que sont aux riches les impôts?
Quelques rats de plus dans leur grange.[6]

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Il entre! ô ciel! que dois-je craindre?
Tu ne dis mot! quelle pâleur!
Hier tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre!

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain; il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler,
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme.[7]

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici monsieur l'huissier du roi.

1. *Messier.* — Garde champêtre employé dans les villages au temps de la moisson.

2. On saisit les meubles du pauvre, tout son avoir, pour les vendre au profit du trésor public, quand il est hors d'état de payer l'impôt.

3. Un homme qui bêche et une femme qui file, pour nourrir, vêtir et loger neuf personnes !

4. Ils ne possèdent rien en propriété, et en location ils ont un quart d'arpent, une petite portion d'acre, et une masure, c'est-à-dire une méchante habitation qui menace ruine, le tout cher affermé, si cher que c'est le propriétaire qui moissonne vraiment tout le produit de la petite terre. Usurier ! Et c'est le pauvre Jacques qui l'a fumée : il y a mis ses sueurs.

5. Un morceau de porc sur la table de famille, voilà les plaisirs de bouche après lesquels soupirent, en vain bien souvent, les paysans d'Europe.

6. S'il rêve qu'il est riche, l'impôt ne l'inquiète plus : les impôts pour les riches ce n'est que quelques rats de plus dans la grange. Faire payer, dans les mêmes proportions, aux pauvres de leur nécessaire et aux riches de leur superflu, est une des plus révoltantes iniquités de notre société. Ces iniquités subsisteront longtemps, parce que les législateurs pensent à eux-mêmes uniquement, ou principalement, et que ce n'est pas le pauvre qui siège dans les parlements.

7. *Pour elle,* et aussi pour le vieux père et les six marmots : pour eux huit il n'y aura plus à l'avenir que la quenouille de la veuve.

LES CONTREBANDIERS.

Cette chanson est magnifique, éclatante comme la trompette guerrière, fière, audacieuse, admirablement faite pour être chantée en chœur par les libres échangistes à la confusion des partisans du système protecteur. L'ancien président des États-Unis, M. Cleveland, et ses démocrates, pourraient joyeusement unir leurs voix à celles des contrebandiers.

"Dans *les Contrebandiers,* écrit Sainte-Beuve, le poète n'élude rien; il accepte la question sociale dans son énormité, il la tranche avec audace; *l'air pure du sommet des monts* l'a enivré, et sa voix, qui redit et enfle l'écho des hautes cimes, ne nous est jamais venue si sonore. *Les Contrebandiers* sont les sentinelles avancées, les éclaireurs hasardeux d'une civilisation qui s'approche."

Il y a bien des honnêtes gens qui protestent contre les douanes, et ce n'est pas tous les honnêtes gens qui maudissent ou condamnent les contrebandiers; beaucoup au contraire se tournent de préférence contre la loi et les douaniers.

"À entendre les partisans du libre échange, dit l'Encyclopédie de Firmin Didot, l'opération qui consiste à se procurer par la contrebande les objets prohibés ou taxés avec exagération, quand ces objets sont nécessaires à l'industrie ou à l'existence du contrebandier, n'est point une infraction contre la morale et le patriotisme; la loi seule est coupable: ce sont les tarifs absurdes et vexatoires qui fournissent une prime aux contrebandiers et un aliment perpétuel à la contrebande."

Malheur ! malheur aux commis ![1]
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.[2]

Il est minuit. Çà, qu'on me suive,
Hommes, pacotille et mulets.
Marchons, attentifs au qui-vive.[3]
Armons fusils et pistolets.
Les douaniers sont en nombre ;
Mais le plomb n'est pas cher ;
Et l'on sait que dans l'ombre
Nos balles verront clair.[4]

Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Camarades, la noble vie ![5]
Que de hauts faits à publier !
Combien notre belle est ravie
Quand l'or pleut dans son tablier !
Château, maison, cabane,
Nous sont ouverts partout.
Si la loi nous condamne,
Le peuple nous absout.[6]

Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse:
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Bravant neige, froid, pluie, orage,
Au bruit des torrents nous dormons.
Ah! qu'on aspire de courage
Dans l'air pur du sommet des monts!
Cimes à nous connues,
Cent fois vous nous voyez
La tête dans les nues
Et la mort sous nos pieds.

Malheur! malheur aux commis!
A nous bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse:
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Aux échanges l'homme s'exerce;
Mais l'impôt barre les chemins.
Passons: c'est nous qui du commerce
Tiendrons la balance en nos mains.
Partout la Providence
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,[7]
Éparpiller l'argent.

Malheur! malheur aux commis!
A nous bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse:
Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Nos gouvernants, pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,
Font mourir le fruit sur sa tige,
Du travail brisent les marteaux.
Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,
Le bon Dieu crée un fleuve. . .
Ils en font un étang.[8]

Malheur! malheur aux commis!
A nous bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse;
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Quoi! l'on veut qu'uni de langage,
Aux mêmes lois longtemps soumis,
Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis!
Non! grâce à notre peine,
Ils ne vont pas en vain
Filer la même laine,
Sourire au même vin.[9]

Malheur! malheur aux commis!
A nous bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse:
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A la frontière où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.[10]
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.
Prix du sang qu'ils répandent,
Là, leurs droits sont perçus ;
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus.

Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

On nous chante dans nos campagnes.
Nous, dont le fusil redouté,
En frappant l'écho des montagnes,
Peut réveiller la liberté.
Quand tombe la patrie
Sous des voisins altiers.
Mourante, elle s'écrie :
A moi, contrebandiers ![11]

Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

1. Les commis de la douane.

2. Assurément, puisqu'ils peuvent acheter leurs marchandises à meilleur compte.

3. Quand le douanier crie *qui vive*, le contrebandier répond par un coup de fusil, s'il ne peut se sauver par la fuite. Il se juge être en état de légitime défense.

4. Presque toujours dehors la nuit, ils voient clair dans les ténèbres.

5. Parce qu'elle est pleine de périls : il n'y a pas de poltrons parmi les contrebandiers.

6. C'est vrai : le riche encore plus que le pauvre ouvre au contrebandier sa maison ou son château.

7. *Niveler l'abondance :* la rendre égale pour tous, des deux côtés de la frontière. La Providence veut cela, car c'est à tous les hommes également qu'elle commande que la terre et l'industrie livrent leurs produits.

8. Ils interdisent au fleuve de porter les marchandises d'un état à l'état voisin : c'est comme s'ils enfermaient le fleuve chez eux et en faisaient un étang. Celui-ci ne fait aucun transport.

9. Ce couplet fait tristement penser au sort de la chère et malheureuse Alsace.

10. L'oiseau est plus libre et plus heureux que nous : Dieu seul gouverne sa liberté.

11. Ils connaissent le fusil et sont habitués à braver le danger.

JEANNE LA ROUSSE.

Platon nomme la chasse un *exercice divin*, et Gaston Phébus a dit de cet amusement réservé autrefois aux rois et à la noblesse : — "La chasse sert à fuir tous péchés mortels ; bon veneur a en ce monde joie et

1. *Magister.* — Maître d'école de village.

2. Si, quoique rousse, elle avait eu des trésors, le riche fermier et les deux autres se fussent disputé sa main.

3. *Vaurien.* — Le vaurien ne vaut rien et est capable de mauvaises actions. Le mot n'est pas si méchant ici : l'amoureux de la rousse est seulement sans fortune, et sans métier ni profession. Il n'est ni voleur ni mendiant, il est brave, il a trois fusils, et il offre tout à Jeanne malgré ses cheveux : son courage, ses fusils et son lit de mousse.

4. Jeanne est bonne fille : elle est fidèle au braconnier, fière de ses fils qui auront des cheveux noirs, ceux du père, et heureuse de pouvoir consoler son mari dans sa prison.

LES QUATRE ÂGES HISTORIQUES.

"*Les Quatre Âges* abordent le même sujet que *Jacques* et *le Vieux Vagabond*, mais sous forme directe, sur un ton de lyrisme grave et didactique : C'est l'hymne auguste du philosophe, ce sont les *vers dorés* de la science nouvelle." SAINTE-BEUVE.

Cette science nouvelle est une science faite d'amour et de générosité, celle qui est appelée à réformer la société, à établir sur la terre l'égalité entre tous les hommes, à leur donner à tous une bonne part dans les bienfaits de la vie, dans ceux du corps et dans ceux de l'esprit, enfin à mettre un terme aux guerres qui divisent les nations pour les réunir toutes en une

seule famille. — C'est afin de nous conduire dans ce monde idéal que le Christ est venu parmi nous il y a près de dix-neuf siècles. Il nous a laissé son programme dans le *Sermon sur la montagne.* Mais hélas ! ce sermon n'a pas encore été compris, ou du moins les chrétiens n'ont pas encore consenti à le pratiquer. Aussi Béranger semble découragé dans son dernier couplet. La science nouvelle ne serait-elle donc qu'un rêve, un idéal ?

Du genre humain saluons la famille !
Mais qu'ai-je dit? pourquoi ce chant d'amour?
Aux feux des camps le glaive encor scintille;
Dans l'ombre à peine on voit poindre le jour.

En ce moment même, il y a sous les armes plus de soldats que le monde n'en ait jamais vu. L'Europe a un contingent de dix millions d'hommes, prêts à se ruer les uns sur les autres et à s'égorger.

Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas ! menace nos abris.
Tu vas crouler : point de flambeau qui puisse
Guider la foudre à travers tes débris !
Où courons-nous ? quel sage, en proie au doute,[1]
N'a sur son front vingt fois passé la main ?
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route ;
Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.

Mais le passé nous dévoile un mystère.
Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer :
Par ses labeurs plus il étend la terre,
Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.
En nation il vogue, nef immense,
Semer, bâtir aux rivages du temps :

Où l'une échoue une autre recommence;
Dieu nous a dit: Peuples, je vous attends.[2]

Au premier âge, âge de la famille,
L'homme eut pour lois ses grossiers appétits;
Groupes épars, sous des toits de charmille,
Mâle et femelle abritaient leurs petits.
Ligués bientôt, les fils, tribu croissante,
Ont, dans un camp, bravé tigres et loups:
C'est au berceau la cité vagissante;
Dieu dit: Mortels, j'aurai pitié de vous.[3]

Au second âge on chante la patrie,
Arbre fécond, mais qui croît dans le sang.
Tout peuple armé semble avoir sa furie
Qui foule aux pieds le vaincu gémissant.
A l'esclavage, eh quoi! l'on s'accoutume!
Il corrompt tout; les tyrans se font dieux.
Mais dans le ciel une lampe s'allume;
Dieu dit alors: Humains, levez les yeux.[4]

L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires,
Religieux, élève un seul autel.
Sois libre, esclave; hommes, vous êtes frères;
Comme ses rois le pauvre est immortel.
Sciences, lois, arts, commerce, industrie,
Tout naît pour tous; les flots sont maîtrisés;
La presse abat les murs de la patrie,
Et Dieu nous dit: Peuples, fraternisez.[5]

Humanité, règne! voici ton âge,
Que nie en vain la voix des vieux échos.
Déjà les vents, au bord le plus sauvage,
De ta pensée ont semé quelques mots.

Paix au travail! paix au sol qui féconde!
Que par l'amour les hommes soient unis;
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde;
Que Dieu nous dise: Enfants, je vous bénis.[6]

Du genre humain saluons la famille!
Mais qu'ai-je dit? pourquoi ce chant d'amour?
Aux feux des camps le glaive encor scintille;
Dans l'ombre à peine on voit poindre le jour.
Des nations aujourd'hui la première,
France, ouvre-leur un plus large destin.
Pour éveiller le monde à ta lumière,
Dieu t'a dit: Brille, étoile du matin.[7]

1. *Où courons-nous?* Il semble qu'on marche au hasard, qu'on aille sans savoir où l'on va; et ceux qui s'inquiètent de l'avenir et veulent le préparer ne s'entendent pas au milieu de leurs systèmes. "Ce triste et grand siècle où nous vivons s'en va, dit George Sand, à la dérive; il glisse sur la pente des abîmes, et j'en entends qui me disent: Où allons-nous? Vous, qui regardez souvent l'horizon, qu'y découvrez-vous? sommes-nous dans le flot qui monte ou dans celui qui descend? allons-nous échouer sur la terre promise, ou dans les gouffres du chaos?"—Notre monde est-il au crépuscule du soir ou à celui du matin? Les sages eux-mêmes sont troublés, et pour chasser le nuage qui obscurcit leur vue, ils passent la main sur leur front. Eux cependant devraient être sûrs de la route, puisqu'ils sont les soleils de notre humanité.

2. N'importe le trouble des sages! le passé montre que nous avons droit au bonheur; nous y marchons

par des progrès successifs, toutes les nations se mettant à l'œuvre tour à tour, jusqu'à ce que la dernière arrive à réussir après que les autres ont échoué. Dieu nous attend à cette réalisation du bonheur, et puisqu'il nous y attend, c'est qu'il le veut : nous l'aurons donc à la fin.

3. Le premier âge du monde fut celui de la famille, qui se développa en tribu, et qui eut à la fin la cité.

4. Le second âge est celui des nations qui se forment. Ces nations s'étendirent par les guerres, elles eurent des esclaves, et mirent dans l'Olympe même leurs mauvais rois. Telle est l'histoire du monde jusqu'à la venue du Christ. — *Humains, levez les yeux,* dit le poète, voici le Rédempteur !

5. Le troisième âge est celui que gouverne le Christ : âge religieux, qui condamne l'esclavage, proclame l'égalité des hommes ! — Mais voici la presse, qui traverse toutes les frontières, et répand dans le monde pour tous la même science et le même esprit. Plus de patries différentes, la même patrie pour tous : *Peuples, fraternisez.*

6. Enfin voici notre âge, le quatrième âge, celui de l'humanité, celui de la Révolution française, qui a proclamé les droits de l'homme, la liberté, l'égalité, la fraternité. Ce ne sont plus les rois qui règnent, ce n'est plus le pape qui gouverne le monde, le peuple est souverain : *Humanité, règne !* En vain le légitimisme, en vain les hommes du passé réclament : la pensée de la grande révolution a pénétré partout. La paix va régner sur la terre pour le bonheur et la prospérité de tous, l'amour va unir tous les hommes, et Dieu va nous bénir.

7. *Salut à la famille humaine!* la paix règne sur la terre comme elle règne aux cieux. Mais quoi? ai-je rêvé? tous les peuples sont armés et prêts à s'égorger: Ô France! éclaire le monde et ouvre-lui le chemin d'un meilleur avenir.

Cette dernière pensée est-elle d'un sentiment trop français? Les autres nations le trouveront peut-être. Cependant qu'elles n'oublient pas que ce sont les Français qui ont fait la Révolution française, qu'ils l'ont accomplie malgré tous les rois de l'Europe, et que cet événement a fait faire à la société plus de progrès qu'aucun autre depuis la venue du Messie. N'est-ce pas ici le lieu de donner encore la parole à Louis Blanc?

"Peuple léger, disent du peuple français les esprits suoerficiels, en le voyant tour à tour sublime et tombé, aujourd'hui plein d'un glorieux délire, demain abattu, tantôt emporté jusqu'à la licence, tantôt comme endormi aux pieds d'un maître. Les détracteurs de la France ne doutent pas qu'il n'y a en ceci de léger qu'eux-mêmes, et qu'à la frivolité de leur appréciation se mêle le crime de l'ingratitude. Si la France est livrée au tourment d'une fluctuation perpétuelle; si sa vie se compose d'une alternative de succès et de revers; s'il lui est donné d'étonner la terre par tant d'aspects divers et imprévus, c'est parce que l'initiative du progrès moral est en elle, parce que son sol est le champ de toutes les expérimentations de la pensée; c'est parce qu'elle cherche, parce qu'elle explore, parce qu'elle se risque, parce qu'elle souffre et se bat, parce qu'elle court les aventures, pour le compte du genre

humain tout entier. Lorsque, au prix de fatigues mortelles, elle se trouve avoir fait quelque découverte précieuse ; lorsque, le sein déchiré, elle se trouve avoir remporté quelque magnanime victoire, si, baignée dans son sang, épuisée, elle se couche un moment sur le bord du chemin pour reprendre des forces, les autres nations la montrent du doigt d'un air railleur, et elles avancent avec calme, elles qui profitent du résultat sans s'être affaiblies par l'effort, en faisant honneur à leur propre sagesse de ce qu'elles doivent au dévouement du peuple précurseur et martyr. Dieu veuille, nous disait un jour le plus profond penseur de l'Angleterre moderne, John Stuart Mill, Dieu veuille que jamais la France ne vienne à manquer au monde ! le monde retomberait dans les ténèbres. Le philosophe anglais disait vrai. Il est un flambeau à la lueur duquel tous les peuples marchent, quoique à pas inégaux, du côté de la justice, et comme il est porté à travers les tempêtes, il ne faut pas s'étonner si quelquefois, sous le souffle de l'aquilon, il vacille et semble près de s'éteindre. Or, c'est la France qui le tient, ce flambeau !"

Mme Browning parle de la France comme Louis Blanc. Ce témoignage d'une Anglaise est précieux. Qu'on lise le sixième chant d'*Aurora Leigh :*

> "*The English have a scornful insular way*
> *Of calling the French light. The levity*
> *Is in the judgment only, which yet stands ;*
> *For say a foolish thing but oft enough*
> *And*" . . .

PRÉDICTION DE NOSTRADAMUS.

Pour l'an Deux Mil.

La Prédiction de Nostradamus nous fait voir pour l'an deux mil un monde nouveau, meilleur, tranquille et appaisé, sans partis et sans querelles, une sorte d'âge d'or, où les républicains auront succédé aux rois, des républicains généreux, qui n'exileront pas les rois mais au contraire leur feront l'aumône, et même leur donneront une part dans l'administration du pays : en l'an deux mil, les rois pourront être maires à Saint-Cloud et ailleurs. À Paris peut-être.

Nostradamus, qui vit naître Henri Quatre,[1]
Grand astrologue, a prédit dans ses vers
Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut débattre,[2]
De la médaille on verrait le revers.[3]
Alors, dit-il, Paris, dans l'allégresse,
Au pied du Louvre ouïra cette voix :
"Heureux Français, soulagez ma détresse,
Faites l'aumône au dernier de vos rois."

Or cette voix sera celle d'un homme
Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers,
Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome,[4]
Fera spectacle aux petits écoliers.
Un sénateur criera : " L'homme à besace !
Les mendiants sont bannis par nos lois.
— Hélas ! monsieur, je suis seul de ma race.
Faites l'aumône au dernier de vos rois.

"Es-tu vraiment de la race royale ?
— Oui, répondra cet homme fier encor.

J'ai vu dans Rome, alors ville papale,
A mon aïeul couronne et sceptre d'or.[5]
Il les vendit pour nourrir le courage
De faux agents, d'écrivains maladroits.
Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage.
Faites l'aumône au dernier de vos rois.

"Mon père, âgé, mort en prison pour dettes,
D'un bon métier n'osa point me pourvoir.[6]
Je tends la main ; riches, partout vous êtes
Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir.
Je foule enfin cette plage féconde
Qui repoussa mes aïeux tant de fois.
Ah ! par pitié pour les grandeurs du monde,
Faites l'aumône au dernier de vos rois."

Le sénateur dira : "Viens, je t'emmène
Dans mon palais ; vis heureux parmi nous.
Contre les rois nous n'avons plus de haine ;
Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.
En attendant que le Sénat décide
A ses bienfaits si ton sort a des droits,
Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide,
Je fais l'aumône au dernier de nos rois."

Nostradamus ajoute en son vieux style :
"La République au prince accordera
Cent louis de rente, et, citoyen utile,[7]
Pour maire un jour Saint-Cloud le choisira.
Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire
Qu'assise au trône et des arts et des lois,
La France, en paix reposant sous sa gloire,
A fait l'aumône au dernier de ses rois."

1. *Nostradamus*, ou Michel de Nostredame, a fait un recueil de prédictions en vers, tellement énigmatiques qu'elles signifient tout ce qu'on veut. Tout comme aux temps payens celles de la pythie de Delphes. Le livre eut cependant une grande réputation sous le règne de Henri IV; et longtemps après on croyait encore que Nostradamus écrivait de nouvelles prophéties au fond de son tombeau.

2. La date importe peu: c'est l'an deux mil, ou environ ce temps-là.

3. *Le revers de la médaille*, c'est-à-dire, tout le contraire de ce qu'on voit à présent: ce n'est plus le pauvre qui demandera l'aumône, ce seront les rois.

4. Il vient de Rome, où son aïeul s'était sans doute réfugié après son expulsion de France. Le couplet suivant suggère cette explication.

5. L'infortuné monarque avait emporté avec lui sa couronne et son sceptre, qu'il vendit pour payer des agents politiques et des écrivains, qui devaient lui faire reconquérir son trône; mais les premiers le trompèrent, et les seconds furent si maladroits qu'ils lui firent plus de mal que de bien.

6. Les rois et les nobles ont été habitués à croire qu'il y a de la honte à travailler.

7. Deux mille francs, ou quatre cents dollars environ.

LES FOUS.

Les hommes sages ont la raison, la prudence, avec tous ses calculs, dans leur conduite et leurs entre-

prises; ils ne se trompent pas dans la poursuite de leurs intérêts (comme ils les entendent du moins, et comme le vulgaire les entend); ils font bien leurs affaires, réussissent à s'assurer une bonne place à la table de la vie et à y prendre une grosse part des meilleurs plats. — Pensez maintenant à Galilée, à Christophe Colomb, à Vincent de Paul, à Jeanne d'Arc, à Socrate aussi, à tous les bienfaiteurs de l'humanité, au Rédempteur de l'humanité surtout, et, par l'imagination, représentez-vous leur existence au milieu de leurs contemporains ou de leurs voisins, et vous comprendrez aussitôt quels sont les fous que Béranger chante et célèbre: nos pères, les gens sages de ces temps-là, ont méprisé et dédaigné ces êtres extraordinaires, à qui nous avons depuis dressé des statues, que nous avons mis même sur nos autels, ou que nous avons déifiés; ils leur criaient: *À bas les fous!* haro sur ces rêveurs et ces utopistes, perturbateurs de notre société!

En présence de ces fous sublimes, le vulgaire est comme un perroquet devant le fou du royaume des oiseaux, devant le rossignol, qui regarde dans un monde idéal et qui chante les aspirations de son âme et de son génie.

J'ai vu dans mon enfance ce rossignol inspiré, image de nos *Fous,* devenu professeur, et j'ai entendu ses grandes leçons:

Nous avions deux rossignols en cage; l'un avait été pris au nid, tout petit, et fut élevé dans la prison où il allait passer sa vie. L'autre avait vécu au bosquet, dans la liberté, il avait chanté, il avait connu toutes

les émotions, plaisirs et souffrances, qui rendent grands les hommes et les oiseaux. Il se fit professeur. Tous les jours, une fois dans la matinée, une seconde fois vers le soir, il chanta, non pour lui-même ni pour nous, mais pour son élève, et dans ces moments-là, il se posait sur sa perche de manière à envoyer sa voix dans la chambre voisine, où était le jeune oiseau. Ordinairement il commençait son enseignement en faisant entendre tout son chant, qu'il produisait avec un éclat extraordinaire, comme s'il voulait dire: — Écoute, mon fils, écoute la grande chanson, notre chanson à nous, la chanson des poètes inspirés. Écoute, ouvre ton oreille pour comprendre ce que je chante, la grande lumière qui nous réjouit, les bruits harmonieux du crépuscule, les mystérieuses ténèbres de la nuit, pleines à la fois de terreurs et de rêves, le printemps, mon bosquet, mon amour, mon nid et mes enfants, et par delà le bosquet et mes amours, une prodigieuse vision, une musique plus grande que la nôtre, une harmonie céleste, que j'entends dans les songes de mon sommeil, et que j'écoute dans mes silences du jour. Où est-elle? d'où vient-elle? pourquoi donc ne puis-je parvenir à la reproduire dans mes couplets comme elle arrive à mes oreilles? Oh! si tu l'entendais comme je l'entends, mon fils, et si toi aussi tu pouvais être entraîné vers la prodigieuse vision, tu connaîtrais les chants et les émotions du monde des rossignols. — Sa vision, n'est-ce pas l'infini, n'est-ce pas le même Dieu que celui que nous adorons? — Cependant, l'autre écoute, immobile et très attentif, et il continue d'écouter quand la chanson est finie.

Un moment après, le maître semble lui demander par un ou deux petits cris s'il est prêt à prendre sa leçon. Il répond que oui. — Je suis moi-même assis pendant la leçon dans la chambre de l'élève, et j'entends les premières notes du premier couplet que le professeur prononce sans donner toute sa voix. — Le jeune rossignol écoute toujours, mais ne dit rien. — Les notes sont répétées, une fois, deux fois, trois fois, la dernière fois un peu plus haut et plus harmonieusement. — Rien — Tout le couplet retentit — Rien — Encore les premières notes — Rien — Le pauvre petit n'ose pas. Je veux l'encourager, et je lui présente dans mes doigts un ver de farine. Il le prend et le mange sans quitter sa perche, sans se distraire presque. Enfin, après un nouvel appel du maître, il produit les premières notes, un demi couplet, très faiblement, très maladroitement, sans accent, comme ferait une machine. — L'autre ne se décourage pas, ne perd pas patience une seule fois, redit et répète pendant une demi-heure les mêmes paroles, toujours plus belles, plus émouvantes, plus harmonieuses. — Ils sont si bons, si patients, ces ministres de Dieu, qui ont mission d'éclairer et d'élever ses enfants.

Encore une fois, ce rossignol et ses pairs, voilà nos fous, et nous philistins, bourgeois-escargots, épiciers, boutiquiers, financiers, nous sommes auprès de nos fous ce que sont auprès des rossignols la foule vulgaire des perroquets, moineaux, corbeaux, merles américains, dindons, pies et geais, tous gens sensés, sages de ce monde, et vivant sans soucis, sans rêves, sans musique, comme ont vécu leurs pères, gros et gras, dans les buissons et sur les arbres.

Vieux soldats de plomb que nous sommes,[1]
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous !
On les persécute, on les tue :
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux !
Les sots la traitent d'insensée ;
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais, la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain
L'épouse ; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète,[2]
Riche d'abord, puis endetté,
Qui des fondements jusqu'au faîte
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit : Sors de la fange,[3]
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres,
Donne la paix au genre humain.

Enfantin affranchit la femme,[4]
L'appelle à partager nos droits.
Fi! dites-vous, sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain![5]

Qui découvrit un nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix, que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien, demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.[6]

1. La plupart des hommes sont-ils autre chose que des *soldats de plomb*, ou des moutons de Panurge? Aucun d'eux n'ose sortir des rangs, embrasser et défendre une idée nouvelle, et travailler à l'amélioration de la société. Ils n'y songent même pas. Ils vont tous où l'on va tous, comme font les moutons, en nombreuse compagnie, fût-ce à l'abîme.

2. Le comte Claude-Henri de Saint-Simon, né en octobre 1760, mort en mai 1825. C'est un des Français qui accompagnèrent La Fayette en Amérique pour prendre part à la guerre de l'indépendance. Son principal ouvrage est *le Nouveau Christianisme.* Dans ce livre il veut montrer que le christianisme a été altéré et corrompu, que le clergé, qui a charge de l'enseigner, est lui-même ignorant des besoins de notre temps,

que la réforme de Luther n'est pas plus vraie que l'église catholique: en supprimant du culte les arts qui charment la vie (Matthew Arnold pense comme Saint-Simon), en ne s'occupant pas de l'amélioration et du bien-être des classes pauvres, Luther a continué la lutte fatale de la matière et de l'intelligence, du corps et de l'esprit. Le christianisme nouveau dérive du grand principe: "Aimez-vous les uns les autres," et il en tire la formule suivante: "La religion doit diriger toutes les forces sociales vers l'amélioration *morale* et *physique* de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre." — Ce christianisme nouveau ne paraît guère différent du christianisme primitif. Telle qu'elle est, notre société ne veut ni de l'un ni de l'autre.

3. François-Marie-Charles Fourier, né en 1772, est mort en 1837. C'est lui qui a imaginé la vie en phalanstères, c'est-à-dire, en communes de dix-huit cents individus, qui se livrent ensemble, avec ardeur et passion, aux diverses industries, rendues pour eux attrayantes et faciles par la liberté du choix, le travail en commun, la division du travail et *l'alternance* des fonctions. Les occupations spéciales sont rémunérées, non en raison directe de leur utilité mais en raison inverse de l'attrait naturel qu'elles présentent au travailleur. — M. Edward Bellamy développe plus d'une des idées de Fourier dans son livre, *Looking Backward,* où il nous présente pour l'an deux mil une société idéale, dans laquelle nous serions bien heureux de revivre.

4. Enfantin, généralement connu sous le nom de *père Enfantin,* fut un disciple très convaincu de Saint-

Simon. Il s'attacha particulièrement à guérir les misères intérieures des familles humaines, et rêva des théories qui pussent surtout améliorer le sort de la femme, pour qui le mariage est souvent une tyrannie. — George Sand s'est faite plus d'une fois l'éloquent avocat des idées du père Enfantin.

5. *Un rêve heureux!* c'est beaucoup pour les pauvres humains: leur donner de ces rêves n'est pas un travail insensé, ni indigne des plus grands génies.

6. Ce dernier couplet est un des plus grands de Béranger et des plus riches: il met à la fois devant nos yeux celui qui a découvert un nouveau monde, celui qui a sauvé les hommes en mourant pour eux, et ce troisième fou qui trouvera pour nous un nouveau flambeau le jour où notre soleil cessera d'éclairer la terre.

LE CHAPELET DU BONHOMME.

Le Chapelet du Bonhomme est comme une voix du ciel qui descend sur nous, comme un bouquet de fleurs blanches qui vient couronner les chants du poète. C'est si chrétien, si divin, qu'on pourrait s'imaginer, sans offenser le Christ ni lui faire tort, que c'est de sa propre bouche que la chanson est sortie, et qu'il l'a lui-même chantée ou contée à ses disciples bien-aimés, afin qu'ils la répétassent et la fissent passer au monde entier, comme son enseignement suprême, comme la grande leçon de charité qu'il faut que les hommes comprennent, acceptent et pratiquent, pour être sur

cette terre aussi consolés, aussi heureux que le permet l'humaine nature.

Le bonhomme de la chanson, c'est vous et moi, nous tous, qui avons chacun notre noir chapelet de chagrins, qui sommes tous condamnés à perdre un jour et à pleurer nos amis, notre père, notre compagne ou notre compagnon, notre fils ou notre fille.

Pour nous aider à porter, sans succomber sous le faix, ces lourds chagrins de la vie, il existe un esprit consolateur, un messager céleste, qui s'offre à nous conduire, comme il conduisit le bonhomme de la chanson, à qui il dit à la fin :

Heureux qui m'a pour conducteur !
Je suis l'ange consolateur,
C'est la Charité qu'on me nomme.

Quelle noblesse et quelle parfaite vérité il y a dans la pensée suivante, qui fait le résumé et le fond de la chanson de Béranger : — Pour guérir votre chagrin, oubliez-vous vous-même, sortez de vous-même, pensez à la souffrance d'un autre, et courez guérir cette souffrance. — Cela paraît héroïque, et cependant notre intérêt personnel bien compris, la raison, la sagesse, suffirait seul à nous commander cet héroïsme. L'égoïsme, l'amour exclusif de soi, nous tient enfermés dans nos souffrances ; c'est la Charité seule qui nous pousse vers les généreuses distractions qui sauvent, et nous enseigne ainsi le chemin du bonheur.

« Sur le chapelet de tes peines,
Bonhomme, point de larmes vaines.[1]
— N'ai-je point sujet de pleurer ?
Las ! mon ami vient d'expirer.

— Tu vois là-bas une chaumine :
Cours vite en chasser la famine ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin."

Bientôt après, plainte nouvelle,
— " Bonhomme, où ta blessure est-elle ?
— Las ! il me faut encor pleurer :
Mon vieux père vient d'expirer.
— Cours ! Dans ce bois on tente un crime :
Arrache aux brigands leur victime ;[2]
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin."

Bientôt après, peine plus grande.
— " Bonhomme, les maux vont par bande.
— Las ! j'ai bien sujet de pleurer :
Ma compagne vient d'expirer.
— Vois-tu le feu prendre au village ?
Cours l'éteindre par ton courage ;[3]
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin."

Bientôt après, douleur extrême.
— " Bonhomme, on rejoint ce qu'on aime.
— Laissez-moi, laissez-moi pleurer :
Las ! ma fille vient d'expirer.
— Cours au fleuve : un enfant s'y noie.
D'une mère sauve la joie ;[4]
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin."

Plus tard enfin, douleur inerte.
— " Bonhomme, est-ce quelque autre perte ?

—Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer:
Las! je sens ma force expirer.
—Va réchauffer une mésange
Qui meurt de froid devant ta grange;[5]
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin."

Le bonhomme enfin de sourire,
Et son oracle de lui dire:
"Heureux qui m'a pour conducteur!
Je suis l'ange consolateur,
C'est la Charité qu'on me nomme.
Va donc prêcher ma loi, bonhomme,
Pour qu'il ne reste plus un grain
Au noir chapelet du chagrin."

1. Elles sont *vaines* les larmes que nous versons quand un malheur nous frappe. Il est insensé de nourrir notre tristesse: il est sage au contraire de la fuir et de s'en distraire. Or la plus noble et la plus salutaire des distractions, c'est d'accomplir aussitôt une bonne action, celle qui se présente à nous. Ainsi, au premier malheur du bonhomme, la mort de son ami, la Charité offre pour consolation une famille pauvre à sauver de la famine. Le bonhomme obéit à la voix du ciel,

Et perd en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

2. Second malheur: la mort du vieux père. Consolation: Cours au bois arracher aux brigands leur victime.

3. Troisième malheur: la mort de sa femme. Con-

solution: Cours éteindre le feu qui vient de prendre au village.

4. Quatrième malheur: la mort de sa fille. Consolation: Cours au fleuve sauver un enfant qui s'y noie.

5. Cinquième malheur: le bonhomme est vieux et sent sa force expirer. Consolation, ou distraction facile et salutaire:

Va réchauffer une mésange
Qui meurt de froid devant ta grange.

Cette dernière consolation, sauver ou secourir une mésange, doit paraître fort étrange et ridicule à ceux qui n'estiment point les bêtes, et refusent absolument de voir en elles nos sœurs, plus près de la nature et moins civilisées, mais inférieures d'un degré seulement au roi de la création. Il y en a pourtant parmi elles qui n'ont pas trop à nous envier, qui sont supérieures même à certains d'entre nous par le cœur et l'intelligence, — à la fois meilleures et moins bêtes, beaucoup moins cruelles assurément:

"*Charmants oiseaux, connaissez l'homme:*
Qu'il soit boucher, soldat, chasseur,
Il fusille, il sabre, il assomme,
Et trouve au sang de la douceur.
Les moins cruels sont ceux qu'on nomme
Bourreaux; soit dit bien entre nous,
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous."

Bon Dieu! c'est le chasseur qui tire!
Il blesse à l'aile une perdrix.
Son chien la prend; pauvre martyre!
Le chasseur, que gênent ses cris,

Lui brise la tête; elle expire.
Ce soir, il médira des loups.
" Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous."

Parmi les hommes qui ont un peu observé les animaux, quel est celui qui peut se refuser d'admirer ces deux merveilles du monde des animaux, si petites et si grandes, la fourmi et l'abeille, lesquelles méritent d'être placées presque aussi haut que nous-mêmes sur l'échelle des êtres, et qu'on a bien de la peine à ne pas mettre plus haut même que l'homme sous certains rapports, quand on considère leurs vertus sociales, leur dévouement à la cité, le sacrifice qu'elles font de leur intérêt particulier au bien-être général.

Il a vécu dans ce pays un homme, — non pas un fou ni un poète, mais le plus sage des savants — qui passa sa vie à regarder dans l'âme des bêtes, de toutes les bêtes, et les trouva si semblables à nous, si respectables, qu'il finit par avoir foi dans leur immortalité. Il avait pour elles une telle estime, et elles le savaient si bien, qu'elles appelaient sa présence, — même les bêtes féroces — et s'affligeaient de le voir s'éloigner. Quand il s'était arrêté dans une ménagerie, devant la cage des lions, par exemple, et qu'il avait admiré la gracieuse déférence du roi pour sa reine, à laquelle il cède sans cesse et accorde tous les privilèges, quoiqu'il puisse tout emporter lui-même, puisqu'il est le plus fort, quand M. Agassiz, dis-je, avait regardé dans son œil le lion, celui-ci qui avait vu aussi l'œil de l'homme qui croyait dans ses vertus, ne pouvait se résigner à ne plus le voir, et la tête collée à sa grille il le suivait

des yeux aussi longtemps qu'il le pouvait. Et pour finir, écoutez ceci, lecteur:

Un jour le savant professeur était entré dans la cour d'une ferme avec un de ses amis (M. Norton, si je ne me trompe). Devant eux se présenta l'animal que nous estimons le moins, un gros pourceau, et ce pourceau apparaissait plein d'irritation et menaçant. L'ami eut peur et recula; mais celui qui savait qu'il y a une âme bonne dans chaque être s'avança sans hésiter, le visage serein, tenant son parapluie devant lui, et regardant dans les yeux la bête qui grognait. Celle-ci aussi, quand elle fut proche, fixa ses regards sur l'homme, et s'arrêta comme stupéfaite, émerveillée, son groin touchant le bout du parapluie, et pour la première fois de sa vie elle fit entendre des sons qui ressemblaient à une chanson: la fascination l'avait pour ainsi dire portée en paradis.

Réjouir et faire chanter le moins noble et le plus grognon des animaux, quel prodige! et quelle foi il faut pour l'accomplir!

NAME	DATE	NAME	DATE

